

61e année, No 8

Montréal, 9 juillet 1949

PER
S-400
CON

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS

DANS CE NUMERO :

- LA MAISON DE DEMAIN
- UNE MERVEILLE : L'ULTRAFAX
- 4 SIECLES D'ARMURERIE

Un roman policier :

- LE SECRET DE VAN TOMPST

Par CLAUDE ASCAIN



Cet été, ne laissez pas vos cheveux se dessécher

employez **Vitalis** et le
"traitement de 60 secondes"

Le soleil ardent et l'eau ont tôt fait de délustrer votre chevelure. Cet été, gardez votre chevelure plus saine, plus attrayante; employez Vitalis. Vitalis lui donnera une apparence soignée, naturelle, lustrée. Avec Vitalis pas de taches huileuses, pas de striures blanchâtres embarrassantes, pas d'apparence "pommadée". Vitalis ne contient que de fines huiles végétales qui conditionnent vos cheveux — les rendent plus soyeux.



Essayez le "traitement de 60 secondes" de Vitalis,

50 secondes pour frictionner —
10 secondes pour peigner. Vitalis
stimule votre cuir chevelu comme
ne peuvent le faire les pommades
et les huiles non alcoolisées. Il
débarrasse des pellicules libres
... aide à freiner la chute excessive
des cheveux. Procurez-vous
Vitalis dès aujourd'hui.



Un produit Bristol-Myers
fabriqué au Canada

Pour rehausser l'attrait de votre chevelure.

POUR LIRE EN TRAM

VACANCES À LA VILLE

Cet été, les vacances seront plus gaies que jamais dans Westminster, à Londres, grâce à la décision prise par le conseil municipal de procurer aux citoyens une "saison" qui ira du 23 juillet à la fin d'août, affectant à cette fin \$6,000 dont la dépense sera organisée par un groupe de travail constitué par la Commission des arts et divertissements.

Un théâtre ambulant, monté sur camion, se rendra dans le voisinage des grandes maisons d'appartements et là, le théâtre sera érigé, comprenant tout le nécessaire, jusqu'aux projecteurs et appareils d'amplification. Des troupes de "variétés", des fanfares, des chanteurs et danseurs y donneront des spectacles gratuits.

Pour les enfants, il y aura, l'après-midi, spectacle de marionnettes ou représentation par de petits acteurs.

La plupart des spectacles se termineront par une sauterie dans la cour de la maison.

La municipalité offrira en outre des réunions sportives et des pièces de théâtre jouées par des amateurs ou des professionnels. Et la Police métropolitaine donnera des démonstrations de culture physique.

Bref, la vie sera si gaie dans Westminster, cet été, qu'on ne songera pas à s'en aller en villégiature.

2500 FOIS PLUS TENUE QU'UN CHEVEU

Les Usines de Hoganas-Billesholm, dans la Suède du Sud, réputées pour leurs faïences, briques réfractaires et inattaquables par les acides, produits chimiques, etc., ont entrepris, après plusieurs années d'expérimentation, la fabrication d'un duvet de verre extrêmement fin, fait de fibre de verre d'une jauge si ténue que le diamètre d'un cheveu humain ordinaire est 2,500 fois supérieur. Il paraît que c'est la fibre la plus fine du monde fabriquée industriellement. Les produits de cette ténuité, jamais encore fabriqués en dehors des Etats-Unis, ont trouvé des emplois et usages multiples.

OUVERTURE DES FÊTES DE CHOPIN

En France, un comité — principalement parlementaire — a préparé une célébration nationale, immense... du centenaire de la mort de Chopin.

Toutefois il n'est pas sûr que le vaste et complexe programme puisse tout entier voir le jour, malgré le vote unanime, "enthousiaste", de l'Assemblée nationale, les crédits manquent.

En tout cas, les concerts prévus ont chance de se dérouler à peu près intégralement. On a commencé le 3 mai par un très beau concert, dans la salle du Conservatoire. Un grand pianiste, M. Stanislas Szpinalski, a joué à merveille un choix important d'oeuvres de Chopin, et Mme Marguerite Long a prononcé l'allocation d'ouverture.

La Revue Française publiée, à propos de ce centenaire, un numéro spécial, fort copieux, très bien présenté, abondamment et magnifiquement illustré; les études qu'il comprend sont signées de noms connus, en particulier, Norbert Dufourcq, J. L. Vaudoyer, Pierre Bloch (un animateur des fêtes Chopin), Zygmunt Mycielski.

LE FESTIVAL DE CANNES

Onze pays ont déjà répondu affirmativement à l'invitation du Festival International du Film: l'Australie, la Bulgarie, le Canada, l'Etat d'Israël, l'Espagne, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, le Mexique, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie.

La construction du Palais des Festivals se poursuit activement. La salle principale comprendra 1,900 places. Sa décoration aura comme couleurs dominantes le violine et le mauve; les fauteuils seront moutarde.

LA TOUR EIFFEL EST EN OR

Bien que sexagénaire, la Tour Eiffel continue d'avoir toutes les faveurs du public. Ses administrateurs viennent d'annoncer qu'en 1948 elle avait réalisé un bénéfice de 14,000,000 francs. Et sans aucun capital, car celui-ci a été remboursé en 1889, dès la première année d'exploitation, ce qui est un fait unique dans l'histoire financière. Les actionnaires — dont la mise de fonds, 500 francs, a été remboursée il y a 60 ans — toucheront, cette année, 700 francs de dividende, chiffre sans précédent.

A combien peut-on estimer la Tour Eiffel?

Réponse: 314,160,000 francs d'après les derniers cours de la Bourse de Paris.

Ses constructeurs ont engagé 5,100,000 francs-or, soit environ 550 millions de francs aux taux actuels.

Détail curieux: longtemps les dividendes furent payés en nature, sous la forme de tickets d'entrée. Et longtemps aussi la Tour ne distribuait rien à ses actionnaires: s'immense drapeau — que le vent emporte chaque semaine — dévorait tous les bénéfices.

NOTRE COUVERTURE

"Si j'avais un petit bateau..." nous dit la chanson à succès, "j'irais avec toi sur l'eau." Mais encore, faut-il avoir le pied marin et une certaine connaissance, si rudimentaire soit-elle, de la navigation. Par son sourire venant sans doute de la joie des vacances, cette jeune estivante peut nous assurer qu'elle a le pied marin et qu'elle connaît les secrets de la voile. Comment alors ne pas accepter sa charmante invitation, surtout quand le soleil est ardent et que la brise est légère? Photo H. M. Lambert Studios.

IMPRESSIONS DE BERLIN

LE PONT AÉRIEN*

Par RAYMOND HENRY

DANS le ciel de Berlin, notre avion fait la ronde en même temps que cinquante autres, en attendant les ordres qui le dirigeront sur un des trois aéroports de la ville: Tempelhof, en secteur américain, Gatow, en secteur britannique, enfin en secteur français, Tegel, qu'un labeur acharné a permis de construire et de mettre en service dans le délai record de trois mois. Quel que soit d'ailleurs le terrain d'atterrissage, le même spectacle, la même activité y attendent le visiteur; jour et nuit; les gros oiseaux ventrus se posent l'un après l'autre, déchargent l'un après l'autre les vivres, le charbon et les marchandises diverses qu'ils apportent puis repartent l'un après l'autre vers Wiesbaden, Francfort ou Hambourg pour reprendre et ramener à Berlin une cargaison nouvelle. L'itinéraire, l'altitude, les conditions de vol sont aussi rigoureusement fixés que la marche d'un train; aucun avion du pont aérien ne doit avoir plus de 30 secondes de retard sur son horaire. Passé cette marge, il est considéré comme en dehors du circuit: excommunication d'un nouveau genre, qui le livre à ses seules ressources pour atterrir.

Ce carrousel vertigineux, unissant au caractère d'une prouesse acrobatique, la précision d'un mécanisme d'horlogerie, rappelle ces boules d'ivoire qui, entre les mains d'un jongleur, paraissent animées d'un incessant jaillissement d'eaux vives et semblent résoudre l'insoluble problème du mouvement perpétuel. Les difficultés à vaincre étaient cependant immenses: avant le blocus, le ravitaillement des trois secteurs occidentaux de Berlin exigeait 16 trains par jour environ pour les besoins alliés, et au moins le double pour les besoins allemands. Au total, 50 trains de quelques 500 tonnes chacun, soit 25,000 tonnes quotidiennes.

Même de loin, il ne pouvait être question d'approcher ces chiffres, surtout au début. Il a donc fallu les réduire, les ramener à un minimum vital incompressible: 700 tonnes pour les garnisons et services alliés, 4,000 tonnes pour la population allemande. Encore faut-il songer qu'il s'agit d'une moyenne: qu'un jour de brouillard interrompe le trafic, et il faudra le doubler le lendemain pour ne pas prendre un retard qui risquerait de tout désorganiser...

Pour être sûr, de pouvoir transporter tous les jours, dimanches et fêtes compris, les 4,700 tonnes indispensables, il a fallu mettre en ligne 700 avions, ayant une charge utile de 7 à 9 tonnes. Selon l'état du matériel et des moteurs, chaque avion était d'ailleurs soumis à des révisions régulières de plus en plus complètes: en zone américaine après 50 h. de vol, en Grande-Bretagne après 200 h., aux Etats-Unis après 1,000 h. Et, d'autre part, pour être sûr de pouvoir assurer le trafic dans les conditions requises de stricte régularité, il a fallu unifier le type et la puissance des appareils, qui sont en général des quadrimoteurs américains, Skymaster. Enfin, pour que la chaîne sans fin du pont aérien puisse tourner sans à-coups, il a fallu minuter non seulement les temps de vol, mais aussi les temps de chargement et de déchargement à terre.

Un à un vers le terrain qui leur a été désigné par téléphonie sans fil, les avions sont guidés par la tour de contrôle — ou par radar par mauvais temps — et viennent se poser l'un derrière l'autre, en file indienne, comme les landaus d'une noce devant le porche d'une église. A peine un appareil roule-t-il vers l'extrémité de la piste qu'un gros camion se détache d'un parc de 60 à 80 véhicules semblables et ayant à son bord une équipe de dix hommes dont chacun a un rôle nettement délimité, se porte à sa rencontre. Les hélices ne sont pas encore immobilisées que déjà le camion s'est posté perpendiculairement à l'avion, l'arrière accoté à la carlingue. La porte de l'avion s'ouvre, une glissière est jetée, le transbordement commence. Dix-huit minutes plus tard; y compris le balayage du plancher de l'appareil, tout est terminé, la porte est refermée, les hélices recommencent à tourner, et le Skymaster repart. Chaque avion accomplit ainsi quatre rotations quotidiennes, en changeant une fois de pilote. Chaque pilote, de son côté, assure six semaines de service consécutives avant d'aller au repos.

Faut-il souligner la fatigue qu'un pareil effort impose aux hommes et au matériel. L'étonnant est que le nombre des accidents est pour ainsi dire nul. Jour et nuit, sans défaillance, les avions du pont aérien emplissent l'air de leur vrombissement, filet sonore tendu au-dessus de Berlin. Jour et nuit arrive le ravitaillement qui assure, à la fois, la subsistance et la liberté des trois secteurs occidentaux de la ville. Mais il ne suffit pas de donner à ce tour de force un caractère permanent: il faut encore l'amplifier dans une large mesure, pour accroître et doubler, si possible, le rendement du pont aérien. Comment? Par quelles méthodes? C'est ce qui nous reste à voir.

* En principe, on en est venu à un accord au sujet du blocus de Berlin, mais, comme on a vu, l'accord de principe est demeuré bien aléatoire, car avec les Russes, on ne sait jamais. Du reste, les opérations du pont aérien de ravitaillement ne devaient pas être suspendues complètement pour les raisons qu'on appréhendait et que les événements ont pleinement justifiées. C'est pourquoi l'article ci-dessus conserve sa valeur d'actualité tout en constituant un intéressant document en marge des développements du transport aérien. N. D. L. R.

Il coûte seulement \$3...
Il est fait par Kodak...

Peu coûteux, mais sa sécurité de fonctionnement est celle que des millions de gens attendent de tout appareil fait par Kodak. Il obtient la photo. Si simplement et si sûrement! Pas besoin de mise au point... chargez-le, visez, et pressez le bouton. C'est pourquoi cet appareil est si merveilleux pour les enfants et épatant aussi pour les photographes novices de tout âge.

Il fait de superbes instantanés en noir-et-blanc de 1 5/8 x 2 1/2; et aussi des instantanés Kodacolor (vous les prenez en plein soleil), environ 3 x 4 1/2. Voyez-le chez votre marchand Kodak... Canadian Kodak Co., Limited, Toronto.

(Prix sujet à changement sans préavis)

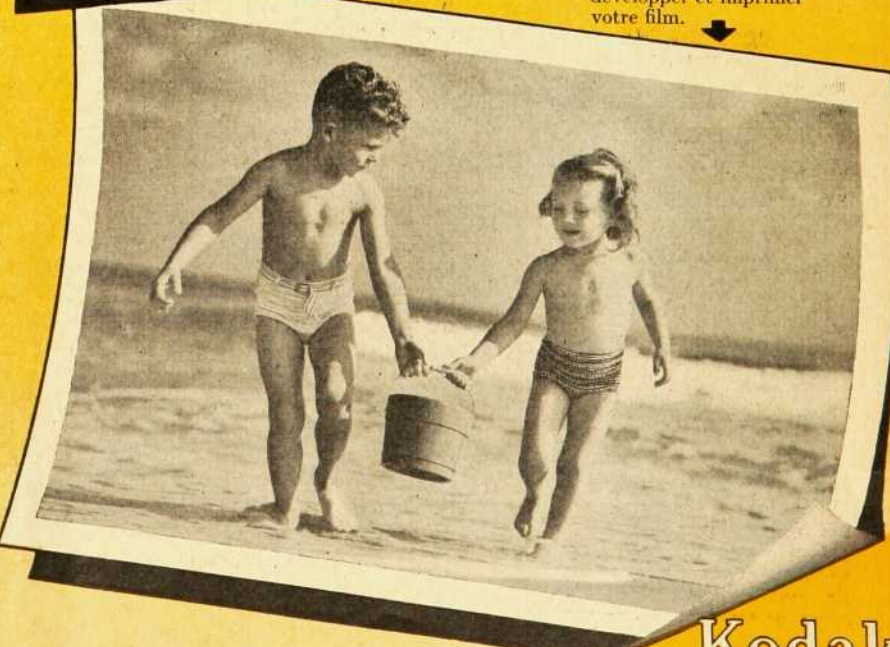


C'est la
Camera Baby Brownie
Special



Les épreuves par contact en noir-et-blanc mesurent 1 5/8 x 2 1/2.

Vous pouvez obtenir de grandes photos comme celle-ci à un prix légèrement supérieur à celui des épreuves par contact. Demandez des épreuves au-dessus des dimensions moyennes lorsque vous faites développer et imprimer votre film.



Kodak

"Kodak" et "Brownie" sont des marques déposées

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de
l'Association des Editeurs de
Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 4.45 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

EDITORIAL

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

Les écrits demeurent . . .

A chacun sa distraction ou violon d'Ingres : certains jouent au golf, d'autres collectionnent timbres-poste, anciennes monnaies, vieilles vaisselles ou bouquins poussiéreux ; moi, je m'amuse depuis une douzaine d'années à compiler des coupures d'articles en vue d'un sottisier qui ne verra peut-être jamais le jour, sans doute parce que le jeu n'en vaut pas la chandelle et aussi, et surtout, parce que nos gens sont décidément trop susceptibles, trop *touchy*, comme disent délicieusement les Anglais. N'importe, il est arrivé, un soir récent de désœuvrement, que ces bouts de papier accumulés en vrac dans mes cartons m'ont fait faire une amusante incursion dans ce passé jeunet. Ce que j'en ai parcouru de ces interviews sensationnelles, de ces déclarations emphatiques et creuses, de ces canards à vous faire dresser les cheveux ou à vous faire pouffer de rire ! Tout ceci, avec quelques années de recul, a pris un air si ridiculement vieillot que je ne puis résister à la tentation de vous en servir quelques extraits en guise de papier hebdomadaire, car il faut bien que ce coin de page soit rempli de quelque chose, pas vrai ? Qu'on n'y voie pas méchanceté, l'intention n'est pas tellement de viser la salle aux dépens de certains contemporains et journaux que de démontrer l'aspect vain et futile que prend trop souvent la parole imprimée. À ceux qui se reconnaîtront, nous conseillons de coiffer philosophiquement le chapeau avec, si possible, le sourire aux lèvres. Alors, nous commençons ?

Hitler a bien fait parler de lui. Ce fut un chanépan jusqu'à son dernier souffle dont la date même demeure incertaine, mais on reconnaît généralement qu'il a passé de vie à trépas au printemps de 1945. Or, dix ans plus tôt, un hebdomadaire de fort tirage décidait de le faire mourir, à tout le moins dans un titre ronflant, *american style*. Personne, apparemment, ne parut se formaliser pour si peu, d'où il faut conclure que quand on est en mal de *stunt*, on n'a qu'à s'en fabriquer. Quelque trois ou quatre ans après ce "scoop" formidable, un personnage très en vue en raison de la fonction qu'il occupait — une de ces fonctions qui dépassent souvent le titulaire — joua le mystagogue en déclarant devant un auditoire de langue anglaise, et dans la langue de Shakespeare, (par-dessus le marché !) que si jamais notre pays devait entrer en guerre contre l'Italie, les Canadiens français mobilisés s'abstiendraient de combattre sur le sol de Remus et de Romulus pour cette raison que le Pape est à Rome. Il était à prévoir, et nous l'avons fort bien vu, que nous devions entrer en guerre contre l'Italie et que les Canadiens français dépêchés sur ces lieux d'opérations ont marché, contrairement à la prophétie. Mais revenons au genre "scoop". Pendant la "sitzkrieg" de la ligne Maginot, c'est-à-dire pendant *la drôle de guerre*, notre journal de tout à l'heure nous apprit un beau samedi soir qu'un avion nazi venait d'être descendu à St-Hubert. Le titre, pas moins ronflant que l'autre, laissait à entendre qu'il s'agissait de l'aéroport sis à proximité de Montréal, mais la page de renvoi précisait qu'il s'agissait d'un petit patelin, en Belgique, dont il ne fut plus question par la suite et dont nous n'entendrons jamais plus parler.

On pourrait aussi gloser sur un article genre bébête, "premier Montréal", un jargon journalistique, et chepeauté du titre que voici : "J'AI DANSE AVEC PAULETTE MAUVE ! . . ." Le monsieur qui eut cet insigne honneur et qui ne put s'empêcher de crier sa joie au monde par le truchement de l'imprimé est un annonceur aujourd'hui rassis par les ans, espérons-le pour lui.

Plus près de nous, et dans le domaine sérieux, j'ai noté une de ces déclarations-types qui, une fois passées au crible, ne vous déclarent rien du tout : "C'est notre intention de traiter avec une égale justice toutes les classes de la population sans être soumis à aucune dictature, ni de la part du travail, ni de la part du capital". Il est bien évident que celui qui est appelé à rendre justice ne doit pas s'en laisser imposer par l'une ou l'autre des parties en cause, tout comme il est évident qu'un bon jugement, à l'instar d'un traité de paix qui serait juste, suppose que tout le monde est satisfait. Il est bien rare que tout le monde soit satisfait, on ne le sait que trop ! Il est plus facile de déclarer qu'on s'efforcera de rendre justice que de rendre justice en fait. Ça aussi, on ne le sait que trop.

Nous pourrions continuer ce petit jeu, mais cela suffit, croyons-nous, pour démontrer qu'on parle et qu'on écrit trop à la légère, et ce, à tous les étages de la société. Je n'ignore pas l'observation classique qu'on peut me faire : "Celui qui se tait ressemble à celui qui ne fait rien : il ne s'expose pas à la critique." D'accord, mais celui qui n'a rien de sensé à dire peut toujours se taire, car les écrits demeurent, comme on vient de voir. — G. D.

La part du moral

L'Information Financière et Industrielle a publié dans sa livraison du 28 mai dernier un bon compte-rendu du fort intéressant rapport qu'a présenté devant le congrès international de psychiatrie, le Dr H.-G. Ross, attaché au service médical de la National Breweries. Selon cette autorité, l'absence au travail, chez l'employé en général, est plus imputable à des problèmes personnels d'ordre moral qu'à des raisons de santé physique. En conséquence, le Dr Ross, de même que plusieurs de ses confrères, est d'avis que dans les usines et bureaux, les contre-maîtres et chefs de service doivent savoir en temps et lieu, faire montre de psychologie. Il va de soi qu'il ne saurait être question de s'immiscer dans la vie privée du travailleur, mais il n'en demeure pas moins qu'une judicieuse observation à laquelle se joindraient, avec tact et ménagements, des conseils susceptibles d'éclairer et de guider, serait bénéficiaire tant à l'employé qu'à l'employeur. Ces remarques du Dr Ross qui mériteraient d'être étudiées plus en détail, jette, selon nous, une lumière nouvelle sur un aspect trop négligé du travail. — G. St-O.

Le blanc et le noir

Mon voisin est courtier en immeuble. Souvent, il m'est donné de voir opérer sa dialectique dans des transactions, et je vous prie de croire que cette dialectique n'est pas à sens unique ; elle fonctionne à merveille dans les deux sens, tout comme ces robinets jumelés qui vous servent le chaud ou le froid à volonté. Cherche-t-il à se porter acquéreur, que la maison en cause n'est qu'une mesure, bonne tout au plus à la démolition pour le terrain dont la valeur est assez quelconque. Mais, si d'acheteur il devient vendeur de la même maison, c'est une valeur extraordinaire, une de ces maisons d'avant-guerre qui n'a pas de prix, et avec ça, un site qui promet les plus heureuses spéculations à cause des développements tout prochains, et patati, et patata . . . Non, en immeuble comme en politique, les mêmes causes ne produisent pas les mêmes effets. Et la valeur est relative à votre position d'acheteur ou de vendeur. On peut conclure qu'il vaut encore mieux être vendeur . . . — L. S.

QUATRE SIECLES D'ARMURERIE

Fusils de haute précision

Par CLIVE HARRIS

(Exclusif au "SAMEDI")



La fabrication de fusils dérive d'une des industries les plus anciennes du monde. On ne sait pas au juste à quelle époque remonte le premier emploi des armes à feu. Quand à l'origine de la poudre à canon, elle nous est absolument inconnue. Cela ne fait cependant pas l'ombre d'un doute que, voici plus de 2,000 ans, les Chinois en connaissaient le secret.

La ville de Birmingham, Angleterre, que les sportsmen du monde entier reconnaissent comme le centre de la production de fusils, fut mentionnée, pour la première fois, en 1538, comme "un endroit où l'on peut se procurer des armes". Pendant la Guerre Civile de 1643 qui partagea l'Angleterre entre les partisans de Charles Ier et ceux du Parlement, Birmingham s'attira l'animosité du royaliste Prince Rupert, pour avoir fourni des armes aux armées du Parlement. Le roi Guillaume III ayant passé la première commande de mousquets aux armuriers de la ville, celle-ci assumait, en 1689, le rôle de centre de fabrication d'armes.

La production d'armes marcha de progrès en progrès, si bien que, vers la fin du XVIIIe siècle, elle occupait la seconde place parmi les nombreuses industries de Birmingham, employant quelque 7,000 ouvriers.

C'est à cette époque que l'on s'avisait de l'extrême importance que pouvait assumer la vérification des armes. En 1813, le Parlement vota une loi qui donna naissance au centre de Birmingham qui est désormais affecté à la vérification des canons de fusil.

Toutes mécanisées que sont aujourd'hui les industries, la fabrication des fusils de sports est encore confiée à des artisans spécialisés. Dans ce domaine, aucune ville du monde ne saurait rivaliser avec Birmingham.

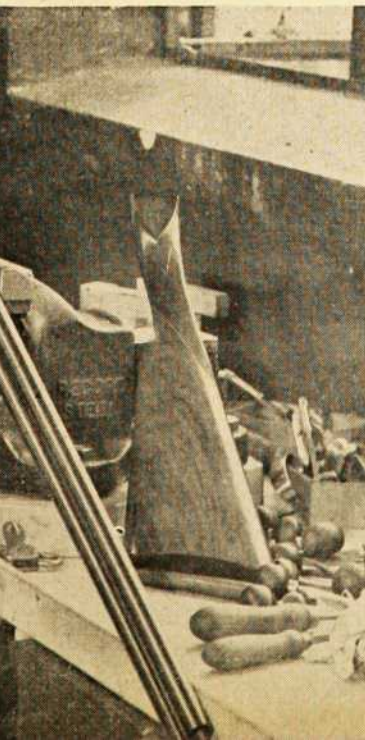
Les tuyaux qui servent à la fabrication des canons de fusil, sont usinés et alésés dans des flans de métal. Ce travail nécessite des connaissances spécialisées, particulièrement en ce qui concerne les procédés qui ont trait au renforcement des canons et à la formation de l'étranglement, dont dépend la régularité de la propagation du coup de fusil. Avant de procéder aux dernières opérations d'usinage du canon, on le soumet à ce qu'il est convenu d'appeler une vérification provisoire. Cette mesure à laquelle les fabricants s'astreignent de leur propre gré, a pour but de s'assurer de la bonne qualité des métaux employés. Une fois que les canons de sa fabrication ont passé cette vérification rigoureuse, le producteur peut, en toute sécurité, procéder à leur accouplement.

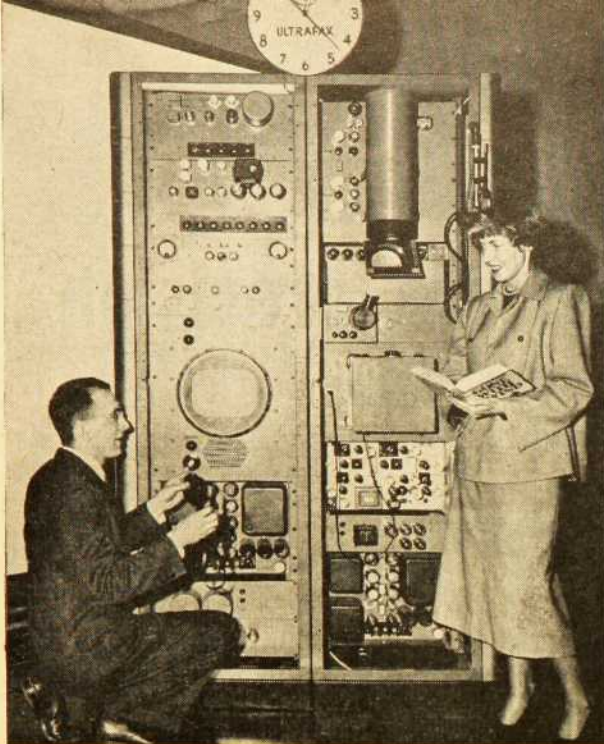
On vérifie les tuyaux à canon, en leur vissant des culasses d'essai qui les convertissent en pièces se chargeant par la bouche. Une fois chargés, les tuyaux sont disposés sur un support rainuré sur lequel court une trainée de poudre qui aboutit aux orifices des culasses. Ce dispositif permet au vérificateur de procéder à leur décharge, derrière une porte en fer qui le protège de tout accident.

[Lire la suite page 34]



Ci-dessus, à gauche, l'opération du graveur, travail si complexe qu'il peut quelquefois demander plusieurs semaines. — Ci-contre, les tuyaux sont accouplés par des "chevalets" que l'on soude par intervalles le long des canons. Après ce'a, on bronze tous ces points de soudure, en s'assurant préalablement que les deux canons présentent un accouplement parfait. — Ci-contre, à droite, une phase dans la fabrication du canon proprement dit. Le fignoilage des canons, limage et ponçage, se fait à la main.

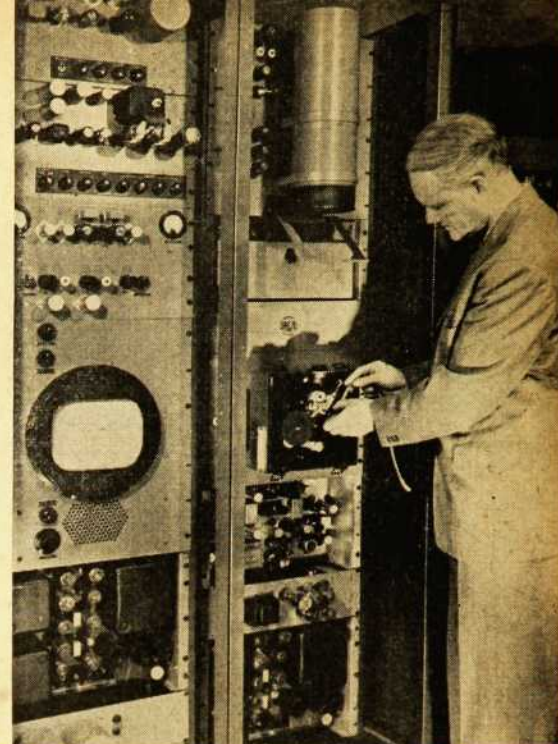




L'appareil récepteur "Ultrafax" qui reçoit un million de mots à la minute. Le message capté des ondes est enregistré tel qu'à son expédition. On rétablit le film qui a été utilisé au départ. C'est ainsi que fut lancé et capté l'ouvrage "Gone With The Wind" au complet que tient ici la jeune fille.



Vue de premier plan d'une partie de l'appareil. L'opérateur place la pellicule des messages à expédier. Au fur et à mesure que le film se déroule, un mince rayon de lumière enregistre les images dans l'appareil. Les impulsions de cette lumière se transforment en impulsions de courants électriques lancées sur les ondes.



C'est ici que les messages sont captés des ondes radiophoniques. Ces images sont enregistrées par la lampe "kinescope" (cylindre en haut, à droite) et sont transposées sur un film au moyen d'une caméra placée directement sous le cylindre.

A LA VITESSE DE LA LUMIERE

Images et Imprimés Lancés sur les Ondes

Par EDGAR PIGEON

Au moyen de l'"ultrafax", deux volumineux romans canadiens, "Bonheur d'Occasion" et "Les Plouffe", par exemple peuvent être transmis sur les ondes, en moins de quarante-cinq secondes.

Mais qu'est-ce que cette merveille? Qu'est-ce que l'"ultrafax"?

C'est un nouveau système, le plus rapide connu jusqu'à aujourd'hui, pour lancer des messages d'un point à un autre, à raison d'un million de mots à la minute.

On a joint à la fois la télégraphie, la radiophonie et la télévision pour réaliser cette grande invention.

C'est un nouveau système de télécommunication, ultrarapide, qui peut lancer ou capter des messages écrits ou imprimés, de même que des documents, à cette vitesse incroyable.

On prévoit que cette invention nouvelle s'adaptera à plusieurs autres déjà existantes, les complétera et répondra à des besoins nouveaux.

Les six principaux objectifs que doit réaliser "ultrafax" sont les suivants:

L'échange international de programmes de télévision, même d'un continent à un autre.

Un service qui permettra de recevoir, par le truchement de l'appareil ordinaire de télévision (avec un dispositif spécial), le journal dans chaque foyer, sans même interrompre le programme de télévision en cours.

Un système de communication militaire pour le monde entier. Dix de ces transmetteurs peuvent, en soixante secondes, transmettre tous les messages qui passeront aux bureaux de la "Pentagon Building", en vingt-quatre heures, au plus fort de la dernière guerre.

L'établissement de vastes organismes qui permettront de fournir à chacun des foyers, à une minute près, les éditions complètes des journaux.

La transmission de films cinématographiques complets, des studios aux diverses stations émet-

trices de télévision qui les retransmettront dans chacun des foyers ou les feront tenir aux cinémas qui, eux, les présenteront dans leurs établissements.

L'expédition du courrier par "ultrafax" ou courrier-radio, par l'entremise des bureaux de postes qui reçoivent les lettres et les distribuent.

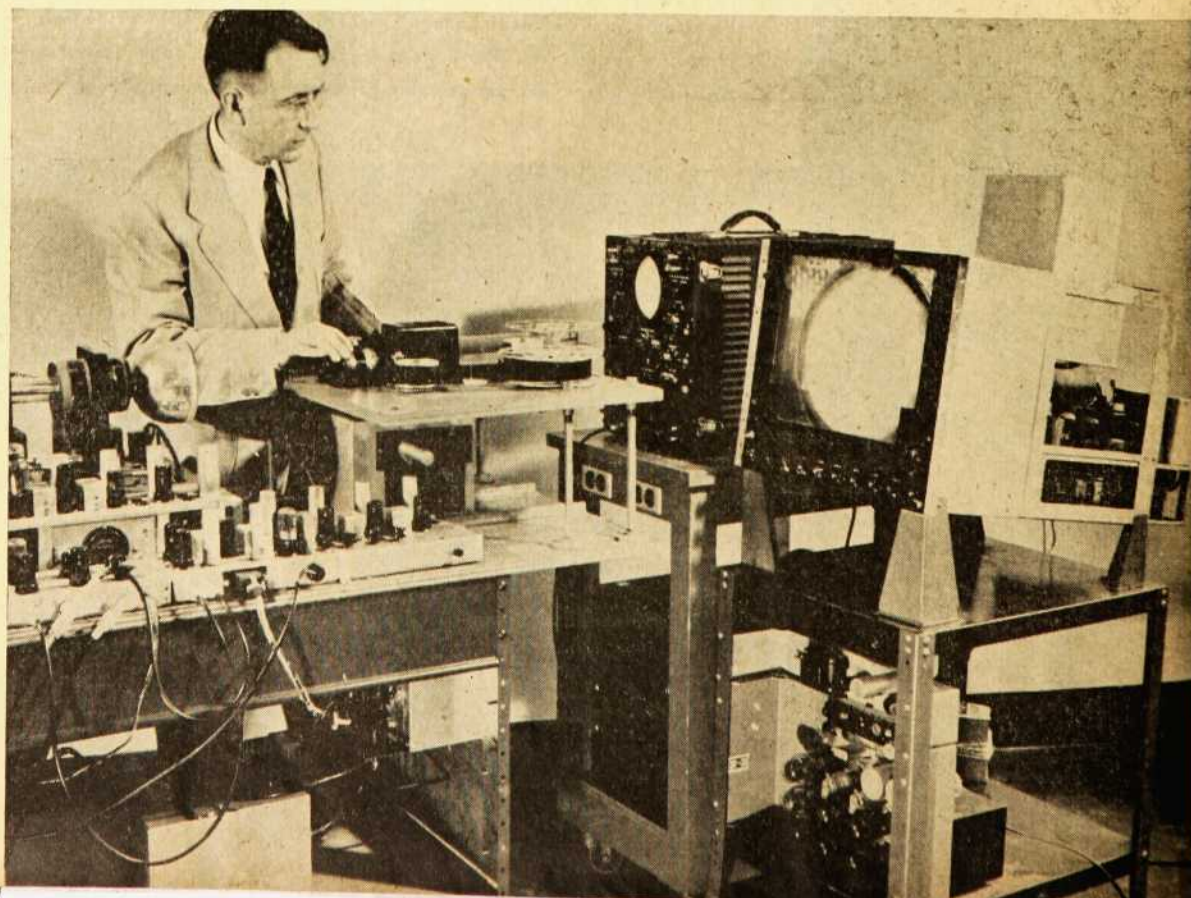
Et combien d'autres possibilités encore!

Les principales démonstrations de ce nouvel appareil ont été faites à Washington, à la Library of Congress, alors que l'on a constaté quelles choses merveilleuses il est possible d'accomplir au moyen de l'esprit d'équipe des grands travailleurs et des savants. Le Dr Luther-H. Evans de cette bibliothèque était heureux, ce jour-là, de recevoir ces savants ainsi

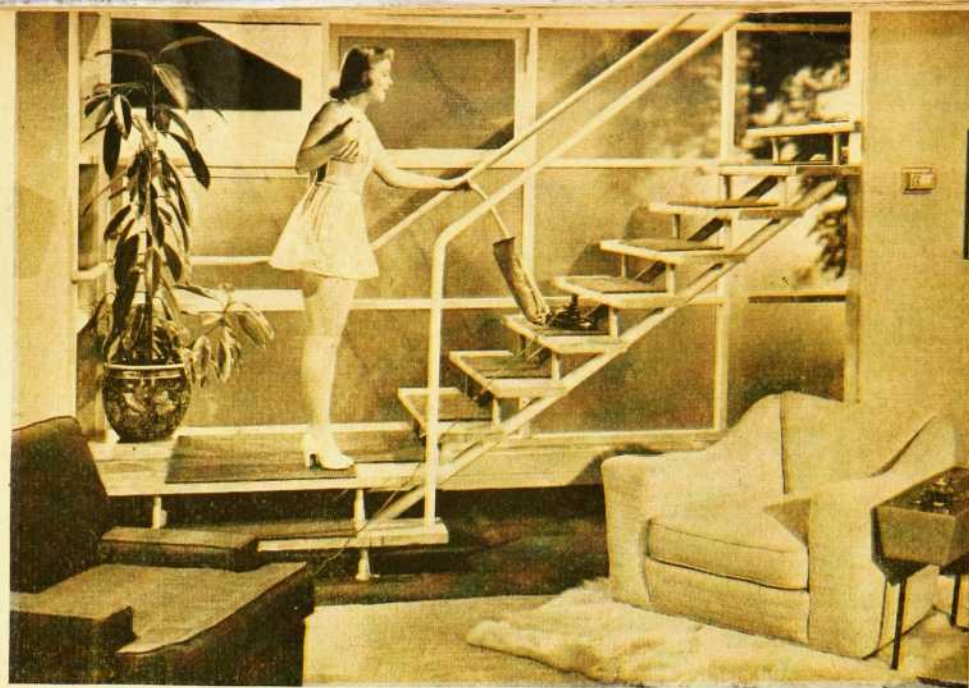
que le brigadier général David Sarnoff, président de la Radio Corporation of America, à cette première démonstration publique d'un appareil nouveau qui révolutionnera tous les systèmes déjà en opération.

Les inventions nouvelles appellent d'autres inventions. L'"ultrafax" est le premier né de la télévision. Depuis plusieurs années, on travaillait à la réalisation de ce projet, mais c'est la télévision qui apporta la solution lorsque les ingénieurs songèrent à la quantité d'appareils compliqués et délicats qu'il faut manoeuvrer pour la télévision, au coût de ces appareils et à leur entretien.

Le premier problème de la télévision était celui du logement. "Nous ne [Lire la suite page 28]



Ci-contre, l'appareil qui forme la station émettrice de radio-télévision-télégramme "Ultrafax", développement mis au point par la Radio Corporation of America. A droite, la lampe à rayons cathodiques qui capte les rayons à mesure que le film se déroule sur la table tournante.

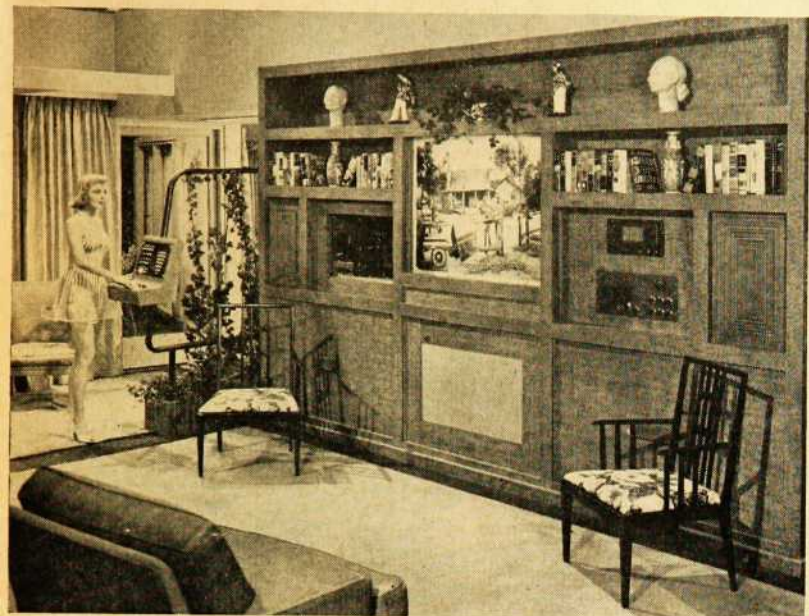


CECI N'EST PAS UN REVE

La maison de demain

Par **LOUISE GILBERT-SAUVAGE**

(Notre correspondante à Hollywood)



CETTE merveille de confort moderne peut aussi bien s'appeler la maison futuriste. C'est une espèce de palais "presse-bouton", dans lequel tout semble arriver comme par enchantement. C'est en compagnie de Meg Randall, la jolie actrice que l'on a vue dans "Ma and Pa Kettle", que je l'ai visitée. C'est, en somme, un rêve réalisé, à la manière des fameux récits de Jules Verne. Une de ces demeures électroniques, comme il en existe déjà un certain nombre.

Ci quelques illustrations rapportées de mes pérégrinations à travers les pièces de cette féerie ultra-moderne. Il ne faut pas s'étonner si Meg Randall, un pur produit de ce siècle de modernisme, s'y trouve absolument chez elle. A la voir évoluer et presser tous ces boutons magiques, elle me donne l'idée du progrès en personne. Meg fait partie de cette maison, comme un bibelot de choix. Cependant, entre ces murs au milieu de ce mécanisme de confort futuriste, je me demande ce qui va rester de la personnalité de l'hôtesse et de la chaleur si accueillante des

maisons d'antan. Mais, trêve de sentimentalité, nos aieules ne connaissaient pas l'automobile ni la radio...

Au moyen des illustrations que j'ai pu obtenir de cette merveille genre vingtième siècle, voyons un peu ce que peut offrir de confort à une maîtresse de maison et à sa famille ce modèle d'architecture futuriste.

Tout d'abord voici comme numéro 1, le "living-room". Remarquez que toute la cheminée est faite de briques avec encadrement du foyer en marbre. A noter le tableau du plus pur futurisme ornant le centre de la cheminée, représentant l'art musical moderne, et auquel je n'ai pu, pauvre profane que je suis, rien comprendre de musical; tant la simplicité et la beauté de la musique tout court, sans "ismes ou istes" me semblent supérieures.

Meg, qui porte la robe de maison "plastique de demain", me fait remarquer le carrousel des liqueurs avec ses sièges-chevaux qui, sous l'action d'un bouton, vous transporte tout-de-go dans le [Lire la suite page 34]

Photo du haut, à gauche, l'appareil qui fait votre vaisselle comme par magie. — A droite, un coin du living-room avec escalier en tubes. Remarquez l'aspirateur aux lignes aérodynamiques, de même que la console de commande électrique, près du fauteuil. — Le pan du mur, à gauche, concentre en lui-même radio, télévision, tourne-disques, disquette et quoi encore ! — Ci-contre, un coin agréable et moderne, même le foyer qui n'est pas d'origine récente. — Ci-dessous, à gauche, la cuisine rêvée de toute ménagère. — A droite, un coin pratique pour le sommeil de vos invités ou de votre marmaille. Photos Universal Pictures.





Dessin de JEAN MILLET

LE SECRET DE VAN TOMPST

Roman policier par CLAUDE ASCAIN

I — Un début d'incendie

La voiture roulait relativement vite, malgré la pluie battante de cette fin d'après-midi d'avril. Robert Lacelles conduisait d'une main ferme, la route était déserte.

Il venait d'allumer les phares car on n'y voyait plus grand-chose devant soi. On traversa une localité. Il lut, au passage, sur un poteau le nom de Champs.

— On se rapproche de Paris... murmura-t-il. Bientôt Noisy-le-Grand, et Bry-sur-Marne.

— Oui, patron... répondit Oscar Palan, son fidèle collaborateur, assis, le buste droit, le visage figé comme toujours.

Lacelles avait ralenti pour la traversée de Champs. A peine sur la grande route qui allongeait son ruban noir et miroitant de pluie sous le double faisceau lumineux, il appuya sur l'accélérateur.

A ce moment, il sentit que son voisin lui touchait le bras...

— Bah, la pluie l'éteindra vite... Les arbres sont mouillés...

— Ce n'est pas la forêt qui brûle, reprit Palan. Je crois que ce doit être une maison...

Lacelles arrêta brusquement son moteur. La pluie avait diminué et cessait graduellement. La lueur là-bas, devenait plus vive. Aucune rumeur, aucun bruit révélant qu'on s'activait pour combattre l'incendie.

Un incendie provoqué ne camoufle pas toujours parfaitement un crime, mais faut-il encore du flair pour reconstituer le mobile et trouver la piste? Cette aventure le démontre bien.

— Il y a peut-être de pauvres bougres qui risquent de rôtir là-dedans... murmura-t-il.

— Je pensais exactement la même chose, patron.

— En conséquence, nous y allons... Je vois que tu est aussi «poire» que moi... déclara Lacelles avec un sourire railleur.

Ce qui pouvait se traduire par «nous sommes toujours prêts à secourir notre prochain». Mais Lacelles avait la pudeur de ses sentiments et les déguisait sous une apparence volontairement cynique.

Ils prirent une petite route forestière, virèrent à angle droit et se trouvèrent d'un seul coup devant un

petit pavillon, dans une clairière. La lueur rouge qu'ils avaient aperçue de la grande route provenait d'une fenêtre du premier étage.

L'incendie ne faisait que débiter. Mais il était évident que si l'on ne faisait rien pour le combattre, toute la maison deviendrait bientôt la proie des flammes.

Lacelles sauta à bas de sa voiture et regarda. Un portail de bois était grand ouvert, laissant voir, ou plutôt deviner, une allée qui conduisait tout droit au pavillon.

Il distingua des lumières à travers les persiennes du rez-de-chaussée, ce qui, manifestement, signifiait qu'il y avait des gens, mais c'était étrange... Car, ainsi que le remarqua Lacelles, on aurait dû bouger, s'agiter, faire quelque chose... Et la maison semblait morte.

— Reste, ici, près de la voiture, ordonna-t-il. Je vais voir... Il avait également constaté que la porte du perron était entre-bâillée.

D'un pas rapide, Lacelles atteignit le perron, l'escalada, pénétra dans un vestibule carré. Trois portes intérieures menaient vers d'autres pièces.

L'odeur de la fumée commençait à devenir plus précise.

Au fond du vestibule, un escalier, coupé par un petit palier, montait en tournant. Lacelles devina que la pièce où régnait l'incendie devait être juste en face des dernières marches, car c'était de là que pro-

venait un vague brouillard bleuâtre, révélant une fumée qui allait devenir de plus en plus dense.

Il ouvrit une porte, au hasard, dans le vestibule. Et il resta immobile devant le spectacle qui s'offrait à lui.

C'était une des pièces où il y avait de la lumière. A peine eut-il vu, qu'il bondit en arrière, cherchant d'une main hâtive son revolver dans sa poche arrière.

Un homme était étendu sur le sol. Un autre, agencouillé auprès de lui, avait tourné un visage empli de fureur, du côté de la porte. C'était l'expression répandue sur les traits cruels qui avait éveillé l'instinct de défense de Lacelles.

Une face aux traits cuivrés, au nez extrêmement large et court, aux lèvres épaisses. Des cheveux noirs, très plats et comme lustrés. A l'apparition de Lacelles, il s'était remis debout d'un bond de félin, et s'élança, un long couteau effilé à la main.

Le mouvement de Lacelles avait coïncidé avec ce geste. Mais le nouveau venu faillit se faire prendre de vitesse. Il lui fallait déboutonner son ciré de pluie.

L'homme au visage cuivré était déjà sur lui, et d'un coup de poignard, déchira le vêtement sur tout le côté droit. Lacelles, d'une feinte savante, avait évité la lame en plein flanc.

Et déjà, il avait son revolver en main. Le coup de feu éclata... L'homme tomba avec un hurlement d'agonie. Il se contorsionna sur le sol, roula sur lui-même, et resta là.

Lacelles se précipita vers l'autre homme qui était toujours allongé à terre, sans mouvement. Il eut un sursaut d'horreur. Poignardé! Par celui qu'il venait d'abattre.

Dans la main gauche crispée du bandit, il y avait quelque chose. Lacelles l'avait vu détacher une ceinture de la taille de sa victime. Cette ceinture avait dû être portée à même la peau, car le misérable avait dénudé le torse pour s'en emparer.

Un regard rapide. Lacelles vit qu'elle était en cuir d'un bleu foncé, assez usagée, avec une boucle plate formant un motif ornemental. Il la roula et la glissa dans sa poche.

Ce geste instinctif accompli, il mit un genou à terre pour examiner l'homme qui avait été attaqué. Cheveux gris, visage tanné, mais appartenant indiscutablement à la race blanche, épaules carrées, costume de serge bleue tout neuf.

Lacelles vit une large et sinistre tache rouge au milieu de la poitrine. Le corps était chaud encore, ce qui prouvait que le crime n'avait pas été accompli depuis très longtemps. Mais l'homme était mort. Lacelles s'en rendit compte sans peine.

Il se releva, le front plissé. Que signifiait tout cela? Au milieu de quel drame mystérieux venait-il de se jeter?

Il tira la ceinture de sa poche, et allait l'examiner plus attentivement, lorsqu'il entendit un bruit derrière lui, immédiatement suivi d'une détonation.

Pivotant sur lui-même, il se jeta vers la porte, son brownie à la main. Il se heurta à Oscar Palan. Son collaborateur lui montra une silhouette qui courait dans l'escalier vers le premier étage. Ils se ruèrent tous deux.

Mais il y eut un fracas de vitres brisées. Lacelles rugit:

— Vite!... Dans le jardin!... Il a sauté par une fenêtre...

Lacelles se jeta dehors. Il distingua l'homme dans la nuit. Mais avant d'avoir pu tirer, il comprit que c'était inutile. La forme avait disparu entre les arbres.

Il rentra dans la maison. Palan redescendait en courant du premier étage. Il était à demi suffoqué par la fumée.

— Là-haut — dit-il à mots hachés — j'ai vu... Dans la chambre... Presque tout brûlé... Un cadavre... A terre...

Lacelles eut la sensation brusque qu'il lui fallait quitter les lieux. Qui sait combien de meurtres encore avaient été commis dans cette maison tragique?

— Filons, dit-il brièvement. Pas bon pour nous de rester ici...

Ils étaient venus pour aider à combattre un incendie, ils étaient tombés en plein mystère. Un mystère sanglant...

— Inutile de donner à Jolivet, des armes contre nous...

L'inspecteur Joseph Jolivet était l'adversaire acharné de Lacelles. Il s'était juré de l'arrêter, de le prendre un jour, en flagrant délit, ou tout au moins d'accumuler tellement de preuves que le gentleman-cambrioleur ne pourrait s'en dépêtrer.

La pluie était revenue avec une intensité plus forte. Là-haut, l'incendie semblait avoir perdu du terrain. Les deux hommes partirent en courant vers la voiture.

Oscar Palan avait expliqué qu'il s'était muni d'un seuil trouvé dans un cabinet de toilette et aspergé, tant

qu'il avait pu, le lit qui flambait dans la chambre à coucher.

Ils atteignirent la grande route. Des interpellations les accueillirent. C'étaient des gens du village qui accouraient. Lacelles, les dents serrées éteignit toutes ses lumières et fonça de l'avant. Il ne ralluma ses phares que lorsqu'il fut certain qu'on n'avait pas pu distinguer son numéro de plaque, ni l'apparence générale de l'auto.

En cours de route, Oscar lui révéla le danger qu'il avait couru.

— Le deuxième individu était dans le jardin, probablement aux aguets derrière quelque massif. Il a dû assister à notre arrivée. Je ne me suis aperçu de sa présence que lorsqu'il a bougé, et s'est avancé vers la maison. Il devait vous croire seul.

— C'est lui qui m'a tiré dessus?

— Non, patron. C'est moi qui lui ai envoyé un pruneau. Il venait de pénétrer dans le vestibule. J'étais derrière lui. J'ai vu un couteau briller dans sa main. Il s'apprêtait à vous le lancer dans le dos. C'est à ce moment qu'il m'a repéré et qu'il a bifurqué pour se jeter dans l'escalier. J'ai tiré. Je l'ai raté...

Ils ne parlèrent plus jusqu'à l'arrivée à Paris. Ce ne fut que lorsqu'ils se trouvèrent dans l'appartement de Lacelles que ce dernier articula, en tirant la ceinture bleue de sa poche:

— Deux assassinats... Une maison incendiée... Un des agresseurs abattu. Total, trois morts... Pour obtenir ceci.

— Vous croyez, patron, que ce sont les deux bandits qui ont mis le feu à la maison?

— Aucun doute là-dessus, Oscar. Il y avait huit chances sur dix pour qu'on ne retrouvât plus qu'un monceau de décombres calcinés et pas grand-chose des deux corps des victimes. Cette mystérieuse agression était destinée à être déguisée en accident.

LE JET D'EAU

*Ainsi qu'une aigrette de casque
Le jet d'eau svelte et gracieux
Monte, se courbe et dans la vasque
S'éroule avec un bruit joyeux...*

*Plus frais que ce jet d'eau limpide,
Ton rire s'élève, enfantin,
Et ruisselle en mon coeur avide
Qui retient son bruit argentin...*

(Extrait de "Voix des Poètes", Variété)

Alphonse DESILETS

Oscar Palan s'approcha curieusement pour examiner la ceinture.

— Rien de particulièrement remarquable, marmonna Lacelles. Elle est loin d'être neuve. La seule chose qui ait quelque valeur est cette grosse boucle. De l'or massif. Mais cela ne justifie pas qu'on se soit donné tant de peine... A mon avis, il y a autre chose, là-dessous.

Palan regarda attentivement.

— Deux espèces de dragons qui s'affrontent, spécifia Lacelles. C'est du travail oriental, assurément.

L'individu qui avait échappé au coup de feu de Palan s'était réfugié dans le bois et avait attendu le départ des deux hommes. Il savait qu'il était inutile de retourner à la maison. Les paysans qui avaient vu la lueur de l'incendie s'affairaient avec des clameurs.

Silencieusement, sans souci de la pluie battante, il se faufila jusqu'à un chemin forestier, gagna une route vicinale, et après quinze cents mètres environ, atteignit une grand-route parallèle à celle qu'avaient empruntée Lacelles et son compagnon.

Une grosse auto attendait à la sortie du village de Malone. L'homme sans hésiter ouvrit la portière, se jeta à l'intérieur.

— Où est Worang? grommela une voix.

— Partons, maître, partons!... haleta l'homme. Il est resté là-bas... Pour toujours!...

La voiture démarra. L'homme continuait de respirer péniblement.

— Parle Gratung!... gronda le conducteur. Tu as la ceinture sacrée?

— Non, maître... Je...

La voiture fit une embardée. Son conducteur dont la fureur venait d'éclater subitement l'arrêta.

— Quoi?... Tu... tu n'as pas accompli ta mission? Et tu as laissé massacrer Worang?

L'homme, d'une voix oppressée et respectueuse, conta les événements.

— Mais la ceinture!... La ceinture!...

— La ceinture, maître, c'est le blanc qui l'a... Je l'ai vu distinctement l'examiner et c'est à ce moment que je m'apprêtais à l'attaquer. Mais son compagnon est intervenu. Sans ma rapidité à m'échapper, j'eusse été criblé de balles...

— Pour ce que ton retour m'intéresse!... dit brutalement l'autre.

— Oui, maître... Vous avez raison. Mais j'ai pensé que je pouvais vous être utile encore. J'ai gravé les traits de cet homme dans ma mémoire. Et je le retrouverai.

— Tu as manqué de tête, Kratung... Tu aurais dû crever un pneu de la voiture pendant que les deux hommes étaient dans la maison. Tu les aurais empêchés de repartir, et...

— Il était trop tard, maître. Des gens des environs accouraient pour combattre le feu. Et puis ces deux hommes ne sont pas des personnages ordinaires. La manière dont Worang a été abattu prouve qu'ils savent se servir de leurs armes.

Ils atteignirent la capitale. Le conducteur ordonna:

— Descends ici... Tu prendras un taxi pour rentrer... Il reprit sa route, un rictus de fureur aux lèvres.

II — On prépare l'appât

OSCAR PALAN apparut avec une poignée de journaux qu'il déposa sur la table. Lacelles déplaça le premier qui lui tomba sous la main.

L'événement de la veille y était relaté à une place d'honneur, sous le titre: «Un triple crime mystérieux».

Lacelles considéra cette ligne en grosses lettres, et haussa les épaules. Un triple crime!

— Je parie que c'est Jolivet qui s'occupe de ça... Il n'y a que lui pour arriver à de pareilles conclusions...

C'était, en effet, l'inspecteur Jolivet.

Et il avait conclu à trois assassinats sur un inconnu. Le journal relatait comment la gendarmerie avait été avertie la veille au soir, tout de suite après la découverte, une fois l'incendie éteint, de trois corps, dans la maison.

— Il s'appelait van Tompst... murmura Lacelles. Un Hollandais. Un colonial. C'est bien ce qu'il m'avait semblé.

Oscar écoutait sans se départir de l'air impassible qu'il avait adopté depuis toujours, et qui lui avait valu le surnom de «face de momie» bien avant qu'il fût entré au service de Lacelles.

— L'homme qui était au premier étage, reprit Lacelles, avec le couteau entre les deux épaules, c'était le domestique de van Tompst, un dénommé Jan Lockest, également un Néerlandais.

Il continua de lire, et fit un signe de tête.

— Bon. Cela devient plus logique. Le cadavre de celui que j'ai abattu est, paraît-il, représentatif d'une race malaise. J'ai bien pensé que c'était un chimpanzé de ce genre-là.

Il rabattit sa feuille.

— Nous disons donc, deux Hollandais des colonies et un Malais. C'est donc bien pour la ceinture que tout cela s'est passé.

— Je n'en ai jamais douté, patron.

— Mon garçon, reprocha Lacelles, c'est un tort. Car il était possible que notre intrusion eût empêché autre chose. Il y avait peut-être — je m'exprime mal — il aurait pu y avoir d'autres raisons à cette agression. Tandis que...

— Excusez-moi, patron, mais — vous allez me trouver paradoxal — je me demande, pourquoi, après tout, on tenait tant à cette ceinture?

Lacelles hochait la tête.

— Si je le savais d'une façon certaine, je connaîtrais beaucoup de choses. Or, je ne suis pas devin. Toutefois, avec un peu de logique, on peut conclure que la ceinture bleue doit représenter un symbole important... Cette boucle aux dragons signifie quelque chose.

Il se replongea dans la lecture de l'article.

Les premières constatations de l'inspecteur Jolivet étaient données en détail. Il déclarait qu'il y avait eu plusieurs agresseurs. L'un avait frappé à coups de poignard, l'autre avait tiré un coup de revolver. Mais pas un instant il n'avait songé que le Malais était l'assassin des deux blancs.

— Pour lui, murmura Lacelles, l'assassin se transforme en troisième victime... C'est bien son genre de déductions.

Suivaient des commentaires sur les traces de pas découvertes dans l'escalier, celles de Palan. Il y en avait également, mais plus petites, dans la pièce où l'on avait trouvé les corps



Dessin de
JEAN MILLET

*Il n'y a pas de sots métiers, et le clown, même lorsqu'il est
des plus médiocres, peut vous étonner par certains éclairs
de génie qu'un coeur bien placé sait mettre en relief.*

Nouvelle

LE CLOWN

par

José de Bérlys

Le programme annonçait un «clown musical». Nous venions de subir d'interminables trapézistes. J'espérais la gaité du numéro suivant. «Clown musical!» Hélas! Il était vêtu, en effet, comme un clown de cirque, avec une culotte bouffante à larges carreaux, il avait une perruque de filasse, en trois toupets, et son visage était couvert d'une épaisse couche de farine...

Mais quelle gêne dans ses mouvements, quelle tristesse sur ce visage de carême, quel pli dédaigneux et triste de la bouche!

«Je vais vous faire un peu miousic!» déclara-t-il, imitant déplorablement l'accent anglais...

L'orchestre attaqua la ritournelle et le clown commença son «travail».

Avec un violon de pauvre, un de ces violons de bazar, dont le bois semble peint à l'eau, le blême musicien se livra d'abord à quelques menues acrobaties. Il joua la «Marche lorraine», en tenant son instrument derrière son dos, au-dessus de sa tête, et en se livrant à diverses contorsions. Puis, ce fut un tango de fantaisie, raclé sur une parodie de violon: une bassinoire sur laquelle étaient tendues des cordes aux sons étranges! Et dès lors, le clown nous exhiba la plus bizarre série d'objets sonores; tout lui était bon pour en tirer des résonances inattendues, et il avait fait des violons d'une boîte à cigares, d'une cloche à fromage et d'un manche à balai! Il imitait aussi à s'y méprendre les cris des divers animaux domestiques et les appels d'un enfant en bas âge... Et c'était, tout en exécutant les scies à la mode et les danses burlesques de Montmartre, des bonds, des cabrioles et des faux pas risibles. Le public daignait s'ébaudir de cette musique épileptiforme. Et je voyais perler sur le front blafard de l'artiste une sueur de fatigue et d'angoisse.

Brusquement le clown interrompit ses exercices excentriques. Son visage se détendit et il vint se poser au milieu de la scène, face aux spectateurs, avec un grand air de dignité. L'orchestre, déjà, jouait les premières mesures de la «Méditation de Thaïs».

O stupeur! Voici que sous l'archet du bizarre instrumentiste, la voluptueuse mélodie, si souvent entendue, caressait mes oreilles d'un charme imprévu.

Je contemplais avec surprise le clown inspiré qui, délaissant ses pitreries, semblait se délecter d'un effort moins vulgaire, et tentait de réhabiliter son «art» à nos yeux.

Il jouait avec fougue, avec amour, avec justesse aussi, et le maigre violon, grâce à sa dextérité, devenait une humble source d'harmonie.

Le public, venu là pour rire grassement, ne tardait pas à la trouver mauvaise. «De quoi! criait un titi, tu vas pas nous jouer la «Marche funèbre?» Et pour sauver sa sortie, le funambulesque artiste se hâta d'attaquer une gigue et de l'achever en une pirouette!

Il recueillit, grâce à cette concession, quelques applaudissements, et put revenir saluer une salle indulgente.

J'avais été frappé des accents peu médiocres que le «clown musical» tirait de son «stradivarius» de quatre sous et je m'informai de lui auprès d'un régisseur.

[Lire la suite page 34]

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

CHOSSES ET AUTRES

■ Peut-on protester sans blasphémer? Au cours des différentes compétitions sportives, nous nous sommes, maintes fois, demandé pourquoi tant de sportsmen changent leur façon de se comporter, dès qu'ils assistent à leur jeu favori. Quand ils sont à pied, quand ils sont au milieu de leur famille, ils sont très polis. Ils s'empressent de donner la marque d'une bonne éducation. Tout change lorsque, comme spectateurs à une joute de baseball, à un match de boxe ou de lutte, ils voient l'athlète commettre une erreur mécanique. Tout change lorsque l'arbitre rend une décision qui désavantage le club de leur choix. Sans s'occuper des dames assises près d'eux, ils prononcent alors, à l'adresse des joueurs en faute, des paroles malpropres et des jurons grossiers... Pour être un habitué de manifestations sportives, nous pouvons affirmer que la proportion des mal élevés est infime. Mais, hélas! quelques centaines d'imbéciles suffisent à gâter le plaisir de 20,000 spectateurs. Ne pourrait-on pas demander aux véritables sportsmen de faire eux-mêmes la police? Lorsqu'un de leurs voisins blasphème en présence de dames aux cheveux blancs, ils pourraient mettre ce malotru à la raison. Ce serait assez facile, car celui qui donne libre cours à son enthousiasme en prononçant des épithètes malpropres, devant des femmes, est un lâche, dans la majorité des cas... Nous voulons être bien compris. Nous ne voulons pas mettre un frein à l'exaltation ou au chauvinisme des spectateurs. Ce serait chose impossible. Nous savons fort bien que la lutte sur le losange engendre des fièvres dans les tribunes. L'attitude des spectateurs influe beaucoup sur la qualité du jeu fournie par les joueurs. Prenons une foule de 15,000 à 18,000 personnes, au Stadium, un dimanche après midi. Chacun a pris sa place bien sagement. La joute commence. Pas un cri, pas une clameur, pas un encouragement, pas un applaudissement. Le silence le plus glacial règne en maître. Vous admettez que les athlètes seraient vite gagnés par l'ambiance et quasi frigorifiés moralement. C'est assez naturel! Si les supporteurs vibrent et manifestent leur contentement ou leur mécontentement, les joueurs en ressentent les effets par contre-coup, et accomplissent de plus belles prouesses que dans le calme. Nous aimons mieux une foule de spectateurs qui manifestent *poliment, sans blasphémer*, qu'un groupe nombreux de momies dans les estrades du Stadium... Vous avez, sans doute, constaté que les joueurs ou les gérants des clubs de baseball organisé sont expulsés du terrain par les arbitres et mis à l'amende par les présidents des ligues, lorsqu'ils lancent des jurons aux arbitres. Les spectateurs qui blasphèment, eux, s'en tirent avec leur petit bonheur!

■ Réponse à MM. L. Dubois, A. Rocheleau, Montréal.

1° Non, messieurs, aucun des joueurs récemment réinstallés par les mogols du baseball majeur ne pourrait jouer régulièrement dans les ligues majeures, plus fortes de 25%, depuis 1945. Peut-être, Lou Klein, des Cardinals de St-Louis est-il une exception?

2° De source autorisée, nous avons appris que les autorités fédérales ont l'intention d'imposer la taxe d'amusements qu'ils avaient supprimée à l'avantage des propriétaires des clubs de la Ligue Provinciale, en 1947. Ils donnent pour raison majeure que ce circuit provincial, habilement dirigé par Albert Molini, ne devrait pas être considéré amateur, vu les salaires élevés, de \$2,000 à \$12,000, que perçoivent les joueurs, tous Américains, à l'exception d'une trentaine! D'ailleurs, les organisateurs des sports professionnels, obligés de donner au fisc fédéral environ 20% de taxes sur les prix d'entrée, ne voient pas d'un bon oeil cet état de choses.

3° Vous avez raison, si les gros bonnets du gouvernement fédéral voulaient s'en donner la peine, ils défendraient aux propriétaires de certains clubs de la Ligue Provinciale de verser en argent américain le salaire de certains joueurs de l'Oncle Sam, parce que le Canada a grandement besoin des dollars américains, qui servent à payer nos importations.

4° Non, messieurs, Henri-Paul Duval, aujourd'hui agent de police de Montréal, depuis le 16 mars 1946, ne possédait pas les qualités nécessaires pour se tailler une place sur l'équipe des Royaux de Montréal. Il lui aurait fallu deux ou trois ans d'école, sous la tutelle d'instructeurs compétents. Cependant, l'agent Duval est l'un des meilleurs cogneurs des clubs de la Laurentienne qui jouent du baseball de classe F ou G, pour être quelque peu généreux.

■ A son tour, Harold Pie Traynor, qui fut l'un des meilleurs troisièmes buts de tout temps, immortel des ligues majeures, abonde dans le même sens que l'incomparable Ty Cobb. Il n'aime pas l'idée de faire jouer des frappeurs gauchers contre des artilleurs droitiers et des

frappeurs droitiers contre des lanceurs gauchers. Selon Traynor, cette méthode peut influencer la tenue d'un joueur. A coup sûr, un jeune joueur surtout devrait s'aligner tous les jours. Avec le nouveau système, les deux frères Paul et Lloyd Waner, du Pittsburgh, Stan Musial, du St-Louis, et plusieurs autres frappeurs gauchers de renom ne se seraient jamais aussi bien distingués, si on leur avait fait réchauffer le banc contre de bons lanceurs gauchers... A notre avis, cette stratégie a, certes, son bon côté, car les gérants obtiennent de meilleurs résultats, dans la majorité des cas. Toutefois, nous restons convaincu qu'un bon frappeur gaucher peut se tirer d'embarras contre toute sorte de lanceurs.

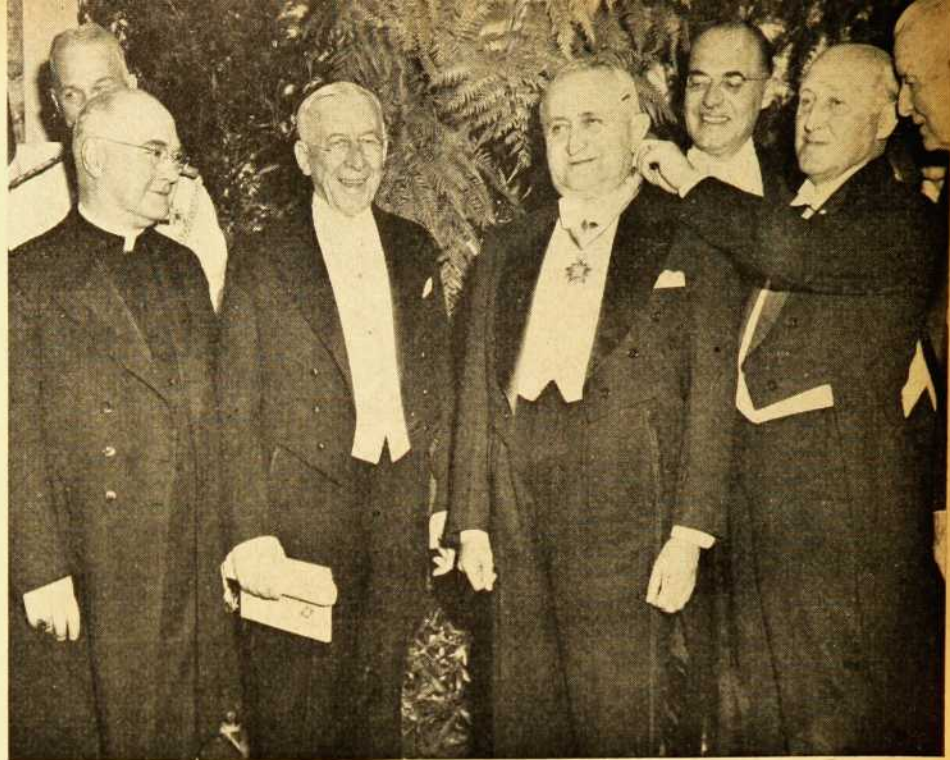
■ La fondation Phelps-Shokes, consacrée à la situation des gens de couleur des Etats-Unis, révèle que les choses s'améliorent grandement, surtout depuis que M. Branch Rickey, président des Dodgers de Brooklyn, s'est mis au blanc pour admettre les joueurs de couleur dans le baseball organisé... Sans aucun doute, il y a encore de nombreux obstacles à surmonter pour que l'attitude des deux races, l'une envers l'autre, soit plus favorable... A ce sujet, nous ajouterons qu'un grand nombre d'Américains, blancs ou noirs, ont besoin de parfaire leur éducation et leur instruction. De plus, les athlètes noirs doivent avoir une conduite irréprochable sur les terrains de jeux ou ailleurs. Si les lanceurs noirs commencent à donner de petites chances à leurs amis, le scandale ne tardera pas à sortir ses griffes bien aiguisées... Cela nous remet en mémoire la balle que Don Newcombe a lancée au voltigeur gaucher Smith, du Jersey-City, lors de sa dernière joute, au Stadium, avant de rejoindre le Brooklyn. Cette balle alla se nicher par-dessus la clôture du centre. Nous avions, alors, jugé à propos que le grand Don ne s'était pas employé à fond en lançant une balle rapide, sans effet, à la hauteur de la ceinture, lorsque le pointage était de 3 à 3, avec deux coureurs sur les buts. M. Xiste Narbonne, le doyen de nos confrères, et nous-même, nous n'avons pas encore avalé cette offrande!



JOHNNY WEISMULLER, ancien champion nageur du monde, qui personifie l'athlétique héros de Tarzan, sur l'écran américain, tourne présentement un autre film de la jungle, dans lequel Tarzan, ses amis et ses ennemis sont aux prises avec la tribu des Amazones, ces femmes mythiques et guerrières qui, si l'on en croit la légende, se brûlaient le mamelon droit pour mieux bander l'arc.



Le doyen des étudiants américains, M. LEWIS RICH, émule de Sénèque qui se mit à l'étude du grec à 80 ans, est lui même âgé de 86 ans et suit les cours du Bergen Junior College. On dit qu'il a beaucoup d'ambition et se désole de voir ses études interrompues par les vacances. Peut-être craint-il de ne pas avoir le temps de les terminer? En attendant l'adieu n'est pas trop triste, car le temps des vacances est si court!



A l'issue d'un dîner officiel organisé par la Pan American Society, à l'hôtel Waldorf Astoria, ENRICO GASPAR DUTRA, président du Brésil, a été décoré de la médaille d'or de la Société. On remarque, à l'extrême gauche, le cardinal FRANCIS SPELLMAN, archevêque de New-York. Vient ensuite, M. OTTO SCHOENRICH, président de la Pan American Society, le président DUTRA et M. HASLER.



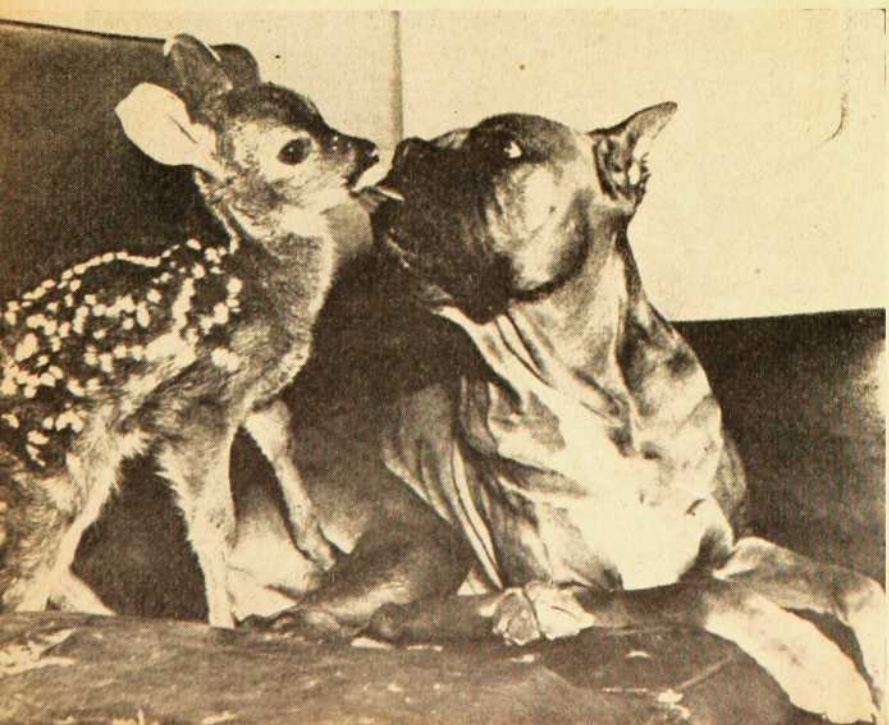
Ci-dessus, deux bassets allemands : Hulda, et sa fille, Bella, viennent d'arriver sur un avion transatlantique de Francfort, en Allemagne; et ont atterri à l'aéroport de La Guardia. Coiffées de jolis bérets tricotés, les deux chiennes sont en route pour leur destination qui est Albuquerque.

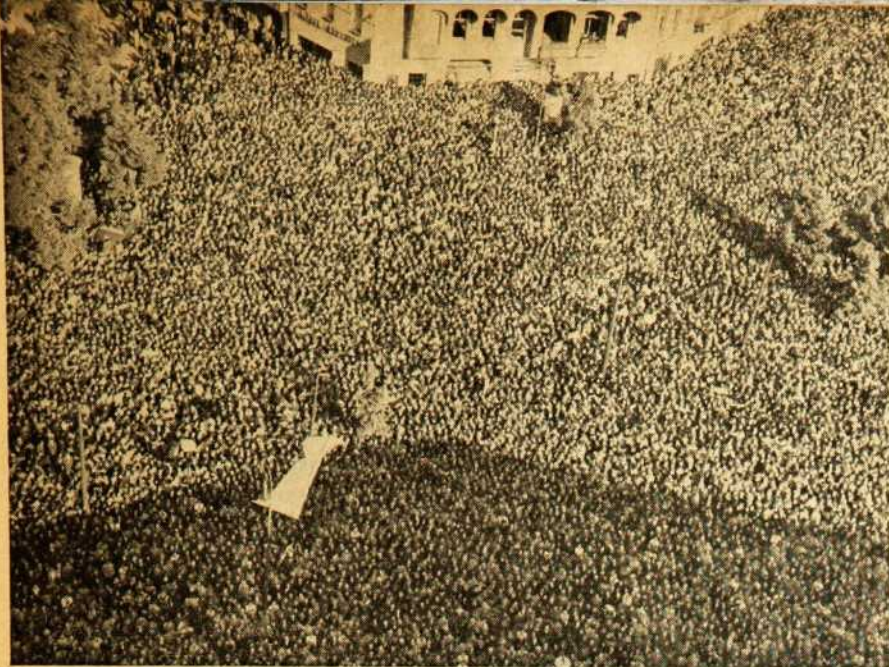
ÇA et LÀ *par* L'IMAGE

Ci-dessous, dans la cité vaticane, au cours d'une cérémonie qui ne dure que trois minutes et qui reproduit fidèlement une tradition du Moyen Age, le pape Pie XII proclame l'année sainte. Elle sera observée à partir du 25 décembre 1949. Le saint Père discute ici avec le doyen des protonotaires apostoliques, un point de la bulle pontificale.

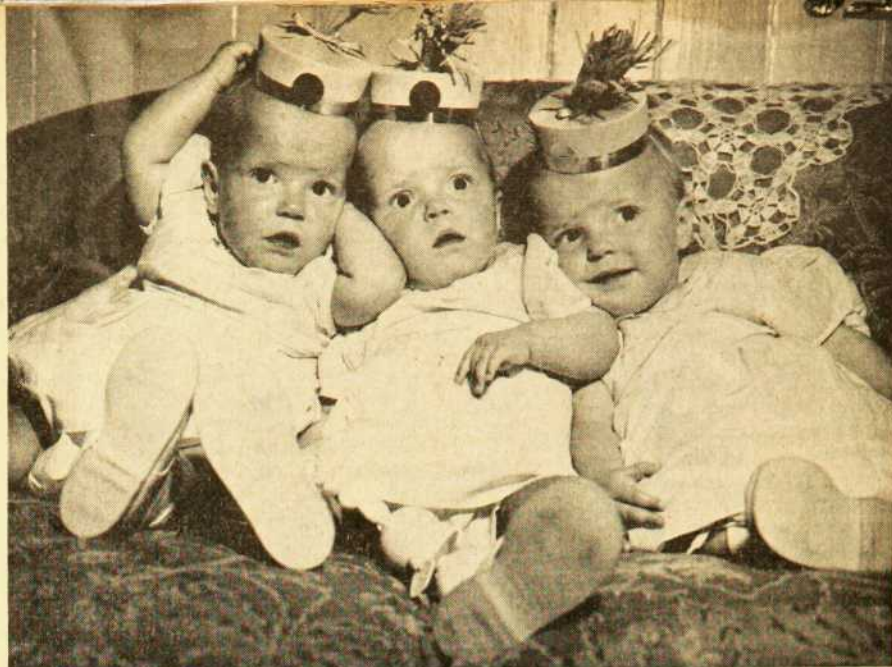


Ci-contre, à San Anselmo, en Californie, un dogue âgé de huit ans et pesant 64 livres, s'est pris d'affection pour un jeune faon de quatre mois, nommé Mamba. Ils se sont rencontrés à un hôpital pour animaux. Le faon a été recueilli dans un bois voisin de San Anselmo et ne pesait alors que quatre livres. Comme on peut le voir, il a bénéficié de soins excellents.





Des centaines de milliers de joyeux Berlinois acclament la levée du blocus imposé par les Russes depuis juillet 1948. Ils sont ici rassemblés dans un square, en face de l'hôtel de ville, pour entendre le maire Ernest Reuter proclamer que la fin du blocus est une victoire mondiale. Hélas ! leur joie devait être de courte durée et de nouvelles complications ont surgi...



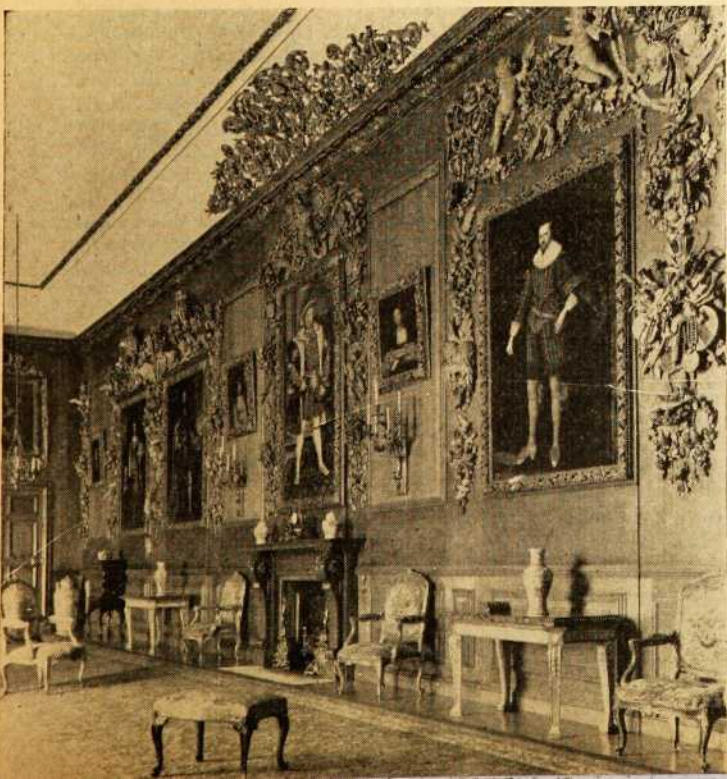
Ci-dessus, trois charmantes petites filles : LUCILLE, MAUREEN et JEANNINE KANE ont célébré leur premier anniversaire de naissance. Leurs parents : Patrick et Rose Kane ont six autres enfants.



Au centre, à gauche, le bar de l'ILE DE FRANCE, un navire de la Compagnie Générale Transatlantique. Cette compagnie maritime figure au premier rang de celles qui symbolisent la présence de la France à l'étranger. Sa flotte se compose de 104 navires, en service ou en construction, représentant une jauge brute de près de 700,000 tonneaux. L'ILE DE FRANCE, l'un des plus importants de ses transatlantiques, vient de reprendre un service interrompu par la guerre.



Ci-dessus, rayonnant de joie, le jeune ALFRED FRISCO accueille avec enthousiasme la nouvelle qu'un jury vient de lui accorder des dommages de \$25,800, pour un accident qui remonte à quatre ans. — Ci-contre, la galerie de peintures du château de Petworth, dans le Sussex. C'est là qu'habita, au XVIII^e siècle, la plus riche héritière d'Angleterre, lady Elizabeth Percy qui, dès l'âge de 15 ans, épousait le duc de Somerset. Celui-ci, grâce à la fortune de sa jeune épouse, se portait aussitôt acquéreur du domaine de Petworth. Il fit démolir l'ancien château et le remplaça par un véritable palais. L'architecte n'est pas connu, mais on sait que les salles d'apparat furent magnifiquement ornées par Grinling Gibbons, sculpteur venu de Hollande à la demande de Charles II.



LE SECRET DE VAN TOMPST

[Suite de la page 9]

de van Tompst et du Malais. Comme elles ne correspondaient à aucune des mensurations de ceux-ci, ni à celles trouvées sur marches, Jolivet avait conclu à la présence de deux inconnus.

On parlait enfin des déclarations de quelques paysans qui avaient vu surgir une auto, laquelle au lieu de s'arrêter aux injonctions, s'était enfoncée dans la nuit, tous feux éteints.

Lacelles lut et relut tous les journaux. Nulle part, la moindre description de sa voiture. Il émit un petit soupir d'aise.

— On se perd en conjonctures, naturellement, sur les mobiles du «triple» crime, dit-il. On ne comprend même pas comment et pourquoi l'incendie a été allumé. Pas très fort, tout cela. Pauvre Jolivet!

M. van Tompst avait loué ce petit pavillon depuis un mois. Il venait d'Amsterdam où il avait séjourné quelques jours, après avoir débarqué du paquebot qui l'amenait de Java, en compagnie de son domestique Lockest.

L'enquête continuait et l'on espérait que «d'habileté coutumière de l'inspecteur Joseph Jolivet soulèverait bientôt le voile du mystère».

— Tu parles!... jeta Lacelles sur un ton de gouaille ironique.

Oscar demanda: — Qu'est-ce que vous allez faire de cette ceinture, patron?

Lacelles lui adressa un regard de reproche:

— Comment, mon ami? Une question pareille!... Mais je vais tâcher d'en faire de l'argent!...

Il s'installa à un petit bureau, décapuchonna une machine à écrire portative, fit courir ses doigts sur le clavier.

— Voilà... J'ai tapé ça en cinq exemplaires, pour commencer. Tu vas les porter aux journaux suivants, pour la rubrique: «Perdus et trouvés». Nous verrons ce que ça donnera...

Il indiqua les quotidiens en question, étaient les plus importants de Paris.

Oscar Palan jeta un coup d'oeil sur les papiers.

«Trouvé ceinture bleue à boucle d'or massif représentant deux dragons cabrés l'un contre l'autre. Ecrire à la direction du journal, qui fera suivre, à R.L.V.»

Palan ne bougea pas. Il avait l'air dubitatif. Lacelles sourit.

— Vas-y, mon garçon... C'est actuellement le seul moyen d'entrer en contact avec celui qui avait chargé les deux macaques d'assassiner van Tompst. Oh, il mordra à l'appât, s'il le voit. La seule question est de savoir combien de temps il mettra pour remarquer l'annonce...

— Oui, patron. Mais... après?

— Après? Voici ce que je compte faire...

Oscar écouta, inclina la tête et se dirigea vers la porte. Le plan de son patron était excellent.

Le soir même, un voyageur de taille moyenne, aux cheveux gris argent et à la moustache un peu plus foncée, s'inscrivait à l'hôtel Solar. Il accepta la chambre 33.

Il ne savait pas quelle serait la durée de son séjour, mais cela ne l'empêcha pas de payer huit jours d'avance. Il expliqua qu'il attendait quelques lettres et des visites. Peut-être son départ serait-il brusqué. En tout cas, dès que la semaine serait écoulée, il réglerait de nouveau une huitaine, par anticipation.

Il fut tout de suite extrêmement bien considéré. Le groom qui avait ouvert la portière du taxi, le garçon qui avait monté la grosse valise, l'employé à la réception échangèrent leurs impressions.

Excellents pourboires et peu de travail. Le client idéal.

Vingt-quatre heures s'écoulèrent. Puis encore une journée. Au matin du surlendemain, il y eut une lettre pour

M. Rousseau. Elle provenait d'un journal du matin.

M. Rousseau donna encore un pourboire au garçon qui l'avait montée en même temps que le petit déjeuner.

Avant de verser son café dans la tasse, il décacheta l'enveloppe.

— Parfait... marmonna-t-il.

A l'intérieur, une autre enveloppe portant comme adresse: «M. R. L. V. aux bons de...» et l'adresse du quotidien. On lui parlait d'une certaine annonce au sujet d'une ceinture, et on le pria de téléphoner à six heures et demie — pas avant, pas après — à un certain numéro. Il lui suffirait de demander M. Pierre, et l'on établirait un premier contact.

M. Rousseau eut un petit sourire et déjeuna de bon appétit. Puis il décrocha son récepteur téléphonique, mais se ravisa presque aussitôt et alluma une cigarette.

— J'ai le temps... marmonna-t-il.

Il descendit, répondit aux saluts par un signe de tête cordial et sortit. Dix minutes plus tard, il se trouvait dans la cabine téléphonique d'un grand café et composait le numéro de l'appartement de Robert Lacelles qu'il paraissait connaître par coeur.

— Allô?... C'est toi, Oscar? fit-il.

— Oui, patron... Rien de neuf, ici.

— Je m'en doute. J'ai reçu ce que j'attendais... Ce n'est plus la peine de continuer les annonces. Tu y es allé, ce matin?

— Non, pas encore, patron. Tant mieux...

Lacelles avait convenu avec son compare qu'au cas où il n'y aurait aucun résultat le troisième jour — délai maximum — Oscar Palan retournerait dans les différentes salles visitées pour lancer une nouvelle série d'avis.

— Je dois téléphoner à six heures et demie, reprit le pseudo-M. Rousseau. Tu

peux te tenir prêt, de ton côté. Tu as ce qu'il te faut?

La voix calme et incolore de Palan assura que tout était en ordre, qu'il avait pris ses dispositions, et qu'il avait plus que largement le temps durant la journée pour faire le nécessaire.

A six heures et demie M. Rousseau, qui était rentré à l'hôtel, après une bonne promenade durant l'après-midi, demanda M. Pierre. Il attendit une demi-minute, puis une voix s'exprimant parfaitement en français malgré un accent caractéristique lui répondit.

Durant cette courte attente, M. Rousseau avait rapidement compris qu'il s'agissait probablement d'un café et que le garçon qui avait décroché l'appareil était allé chercher le personnage.

M. Rousseau proposa un rendez-vous pour neuf heures. Il proposa également de se rendre auprès de M. Pierre.

— Non. Il est de beaucoup préférable que j'aille chez vous... déclara l'autre.

C'était ce que désirait nettement M. Rousseau et il l'aurait demandé, comme s'il se ravissait, au cas où M. Pierre aurait accepté de le rencontrer ailleurs.

— Je suis à l'hôtel Solar... rue de Lille. Vous demanderez M. Rousseau... chambre 33...

A neuf heures exactement, un visiteur frappait à la porte de la chambre No 33. Il fut introduit avec empressement.

Les deux hommes se dévisagèrent mutuellement. Celui qui se faisait appeler M. Pierre avait peine à dissimuler un étonnement certain. On eût dit qu'il s'était attendu à trouver quelqu'un d'autre.

De son côté, Robert Lacelles constatait que l'inconnu, extrêmement élégant, ne ressemblait pas à l'homme qu'il avait aperçu, courant dans l'escalier de la maison isolée dans la forêt.

C'était pourtant un être de même race. Comme celui qui avait été abattu. Face cuivrée, pommettes un peu saillantes, nez épâté, bouche très forte, cheveux plats et lustrés.

— L'instigateur du crime, songea-t-il.

Et presque tout de suite, il comprit que s'il avait lui-même aperçu le fugitif, l'autre l'avait également remarqué.

— On a dû lui faire ma description... Et il est un peu décontenancé de trouver un quinquagénaire à ma place.

— Veuillez vous asseoir, articula-t-il, tout haut. Et maintenant, je vous écoute, Monsieur...

L'autre alla tout droit au but.

— Vous avez cette ceinture?

— Non. Pas ici... Vous comprenez, je...

Le visiteur s'était levé, le regard en feu.

— Alors, ce n'est pas la peine que nous discussions!...

— Comme vous voudrez, Monsieur... riposta sèchement Lacelles, qui se leva à son tour.

L'autre resta stupéfait. Il ne s'attendait pas à cette attitude. Il aurait plutôt imaginé qu'on chercherait à le retenir. M. Rousseau souriait avec froideur et le regardait.

— Vous ne partez pas? murmura-t-il.

L'autre se rassit. Lacelle continua:

— Pas de comédie, je vous en prie...

Je sais que vous tenez beaucoup à cette ceinture... Mais vous n'imaginez pas que je l'aurais apportée avant de savoir seulement à qui j'ai affaire!...

— Mon nom et ma personnalité importent peu, répondit M. Pierre. Mais quelle preuve pouvez-vous me fournir que vous possédez réellement cette ceinture?

— Tout d'abord, le fait que c'est à moi qu'a été adressée votre lettre répondant à l'annonce, dit Lacelles, en produisant la missive en question, sur l'enveloppe de laquelle on pouvait lire la suscription.

«Ensuite, la description minutieuse que je vais vous faire...»

Le visiteur écouta. Il ne put s'empêcher de tressaillir, lorsque Lacelles ajouta ces précisions:

— L'intérieur de la ceinture est parsemé de caractères d'écriture finement gravés comme avec une épingle, mais totalement illisibles et incompréhensibles pour moi... Il s'agit, sans doute, de la langue javanaise, n'est-ce pas?

— Pourquoi, javanaise? marmonna le visiteur.

Lacelles qui l'observait attentivement, risqua un coup d'audace.

— Parce que vous êtes Javanais vous-même...

L'homme devint grisâtre sous son teint cuivré, puis il fit un effort sur lui-même, et fit entendre un petit rire aigrelet:

— Vous êtes savant en matière ethnologique!... Mais passons... Je vois, qu'en effet, vous avez eu le temps de bien étudier la ceinture bleue. Mais... Comment est-elle tombée entre vos mains?

— Ici, je vous répondrai que de même que vous jugez inutile de me dire qui vous êtes, je crois superflu de vous fournir des détails. Mettons qu'un de mes amis l'ait trouvée là où d'autres gens — tenez, des originaires de la Malaisie également, Javanais ou indigènes de Bornéo — étaient allés la chercher...

— Et il vous a confié le soin de négocier?

— Exactement...

— Combien demandez-vous?

— Un million... dit froidement Lacelles.

L'autre se leva d'un jet, le visage crispé.

— Vous dites?

— Je dis un million de francs... répéta Lacelles.

— Vous êtes fou, Monsieur!...

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

8	4	2	6	5	3	7	2	6	4	3	6	2	5	6	2
P	S	O	V	M	B	D	N	O	O	U	T	R	E	R	E
2	6	3	5	2	6	4	7	2	6	3	5	2	6	4	8
C	E	T	N	O	D	Y	E	M	E	A	A	P	V	E	R
8	4	6	2	5	3	6	2	7	4	6	2	5	3	6	2
O	U	O	E	G	T	I	N	L	X	R	S	E	T	E	E
7	2	6	4	5	2	6	3	8	2	6	4	5	2	6	8
A	R	S	P	Z	A	T	E	F	V	D	L	V	O	E	I
5	4	6	2	5	3	6	7	2	5	4	6	2	5	6	2
O	U	L	T	T	I	E	J	R	R	S	S	E	E	E	H
7	2	5	4	6	2	8	6	5	2	7	4	6	2	5	4
O	O	S	S	C	N	T	O	A	N	I	E	U	E	N	R
4	8	6	2	5	4	6	5	2	6	3	4	2	7	4	2
I	S	R	T	T	E	I	E	E	R	T	U	T	E	X	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Pas autant que vous qui hésitez à dépenser un million de francs pour quelque chose qui en vaut infiniment plus!...

Le silence qui suivit lui prouva qu'il avait touché juste. L'homme à la face cuivrée articula lentement:

— Soit... Je note vos exigences. Mais je ne suis pas seul maître en l'occurrence. Il faut que je rende compte à... à... enfin, à un associé.

— A votre aise, Monsieur. J'ai tout mon temps...

— Quand puis-je vous revoir?

— Quand vous voudrez... Mais inutile de vous déranger si vous n'apportez pas la somme demandée... Pas de chèque surtout... J'ai horreur de cela. Un chèque, cela se stoppe avec une facilité désespérante. Apportez de bons billets de mille francs, dans une serviette de cuir. Cela ne représente pas une lourde charge.

— Vous... vous aurez la ceinture?

— Aussi sûrement que vous aurez l'argent, Monsieur.

— Alors? ici? Demain?... A la même heure?

— Entièrement d'accord... Dans cette même pièce... Vous déposerez la serviette en bas au bureau de l'hôtel. Vous monterez. Je vous remettrai la ceinture. Nous descendrons ensemble. Et à ce moment, vous donnerez ordre à l'employé de me donner votre dépôt...

— Parfaitement bien conçu, monsieur Rousseau...

L'homme aux cheveux gris argenté fit entendre un petit rire.

— Et lorsque j'ouvrirai la serviette, dit-il, je constaterai, mais trop tard, qu'elle a été bourrée de vieux journaux!... Non, Monsieur, je ne suis pas un naïf...

Le visiteur serra les dents. Il avait été deviné.

Robert Lacelles reprit sèchement:

— L'échange se fera ici même... Dans cette pièce. Ou il ne se fera pas, comprenez-vous?

M. Pierre inclina la tête.

— Il en sera fait comme vous le désirez...

La conversation était terminée.

III — Quelques astuces

M. ROUSSEAU s'était levé et se reposait:

— Permettez-moi de vous reconduire jusqu'en bas...

L'ascenseur les déposa dans le hall. M. Rousseau qui, décidément, paraissait animé de beaucoup de complaisance, tint à accompagner son visiteur jusqu'à la porte de la rue, et se donna même la peine d'inspecter les environs de l'hôtel.

— Tenez, voici un taxi qui vient de déposer un client et qui s'apprête à repartir...

Une voiture était, en effet, arrêtée un peu plus loin, et son chauffeur venait de démarrer lentement.

— Hep, taxi!... cria M. Rousseau. Par ici...

M. Pierre remercia, monta dans le véhicule. Lacelles resta encore un instant sur le seuil, un sourire indéfinissable aux lèvres, puis alluma une cigarette et rentra dans le hall.

Le lendemain matin, vers onze heures, Oscar Palan entendit une clef tourner dans la serrure et comprit que c'était Robert Lacelles qui entrait. Ce dernier avait encore son maquillage. Il commença par reprendre son aspect habituel.

Oscar, toujours flegmatique, resta sur le seuil de la salle de bain.

— Alors? demanda simplement Lacelles.

— O. K. patron. J'ai conduit le type jusqu'à la porte Maillot. Il m'a lâché ensuite pour continuer à pied. Je me suis arrangé pour le suivre, et je l'ai vu s'arrêter devant un hôtel particulier, le long du Bois de Boulogne.

A son tour, Lacelles conta l'entrevue de la veille.

— Bien entendu, ajouta-t-il, il n'a pas plus confiance en moi, que moi en lui. Et j'ai même un avantage. C'est que s'il pense que j'apporterai la ceinture, moi je suis persuadé qu'il cherchera à s'en emparer sans verser un sou.

— Il n'oserait tout de même pas vous attaquer dans la chambre d'hôtel!... Il doit se douter que vous vous défendriez!

— Aussi, n'est-ce pas là-bas qu'il compte agir.

Lacelles acheva de changer de costume et ajouta tranquillement:

— J'ai été suivi ce matin...

— Vous avez été... suivi?

L'étonnement d'Oscar se manifesta dans la phrase, mais non dans son attitude, plus que jamais figée.

— Oui. On me guettait depuis, voyons... huit heures du matin. J'ai vu cela en ouvrant mes persiennes. J'ai pu éprouver la patience du macaque. C'est celui qui nous avait échappé là-bas, dans la maison du bois...

— Vous l'avez semé, je pense?

— Non. Pas du tout. J'ai pris bien soin, au contraire, de démontrer que je ne me doutais de rien. Quelle importance? Il ne verra ressortir ni M. Rousseau, ni M. Lacelles. Tu sais bien que nous avons une issue secrète, ici. S'il attend à la porte, il risque de moisir...

Il revint dans le studio. Des journaux étaient pliés sur un guéridon. Il questionna:

— Tu as lu les nouvelles, ce matin?

— Oui, patron... L'inspecteur Jolivet s'y perd totalement...

— Mais il a, du moins, découvert deux choses éminemment intéressantes pour nous...

Il prit l'une des feuilles et la parcourut, recherchant le passage qu'il connaissait déjà.

On y relatait la suite de l'enquête.

Joseph Jolivet, dans son bureau, étudiait son dossier et cherchait à comprendre. Durant les journées qui avaient suivi ce qu'il appelait les trois crimes mystérieux, il avait appris que le cadavre du domestique n'était pas celui de Jan Lockest.

L'homme était un parfait inconnu dont il allait s'efforcer d'établir l'identité. L'erreur initiale provenait de ce qu'on l'avait trouvé affublé d'un gilet à manches et d'un tablier.

Les gens du village qui avaient vu quelquefois Jan Lockest, avaient été unanimes à déclarer que ce n'était nullement le domestique de M. van Tompst qui avait été trouvé dans la pièce du premier étage.

Quant à l'homme au visage cuivré qu'on avait abattu d'une balle de revolver, autre énigme.

Il appartenait au personnel d'un prince javanais, le prince Râfingô, arrivé depuis trois semaines en France et qui y séjournait, à titre privé, en voyageur épris de choses touristiques.

Le secrétaire particulier du prince l'avait formellement reconnu.

— C'est le dénommé Worang, avait-il précisé. Il venait d'être renvoyé, depuis la veille pour actes d'indélicatesse.

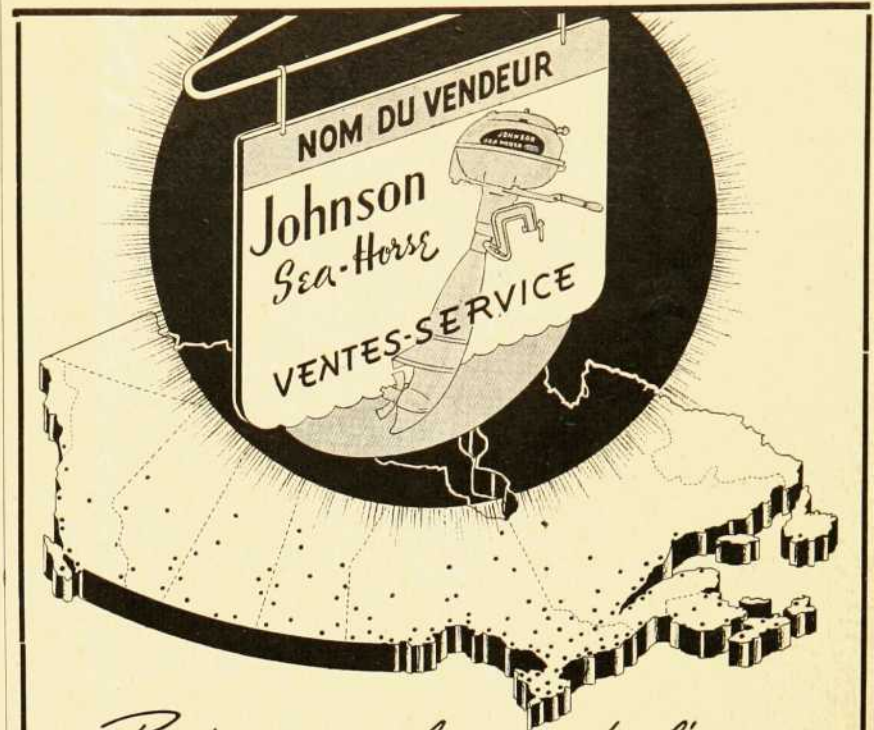
Une fois de plus, Jolivet se gratta le front en récapitulant les faits. Il marmonna à mi-voix:

— Voyons... A première vue, l'on pourrait penser que l'inconnu assassiné au premier étage était, après tout, un domestique authentique aux lieux et place de Lockest. Mais...

Ce "mais" était provoqué par la constatation qu'il avait faite lui-même. Le gilet à rayures et le tablier étaient trop longs pour l'inconnu. De plus, on avait boutonné le gilet à la hâte, de façon défectueuse.

Alors?... N'était-il pas plus logique de penser qu'il avait été placé là dans un but déterminé? Quel but?

Jolivet fit un immense effort de concentration.



Partout où il y a de l'eau

vous trouverez JOHNSON

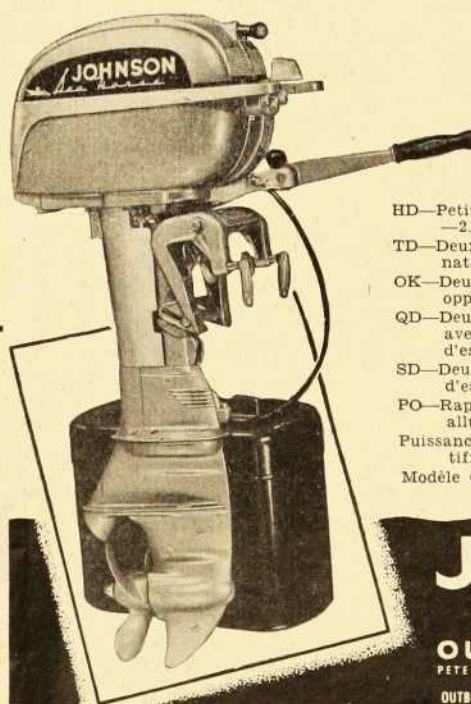
Toutes les stations-service Johnson disposent d'un outillage complet, de pièces authentiques Johnson, et de mécaniciens formés à l'usine, enfin, de tout ce qu'il faut, pour vous donner un service rapide en tout temps.

Cette organisation de vente et d'entretien, qui s'étend d'un océan à l'autre, vous assure des heures et des heures supplémentaires de satisfaction.

Les nouveaux modèles Johnson Sea-Horse de 1949, y compris le fameux nouveau QD, 10 CV, avec changement de vitesse et réservoir d'essence Mile-Master, sont maintenant en montre chez votre vendeur. Ne manquez pas de les voir.

Rappelez-vous que le service Johnson vous promet de nombreuses années d'agrément à la barre de votre Johnson Sea-Horse.

Ecrivez pour de plus amples renseignements et pour obtenir la brochure "Know Your Outboard Motor".



**LES MODELES
JOHNSON SEA-HORSE
DE 1949
SONT MAINTENANT
CHEZ VOTRE
VENDEUR . . .**

HD—Petit deux-cylindres à allumage alternatif—2.5 CV.
TD—Deux-cylindres moyen à allumage alternatif—5 CV.
OK—Deux-cylindres à forte traction, allumage opposé—8.1 CV.
QD—Deux-cylindres à allumage alternatif, avec changement de marche et réservoir d'essence Mile-Master—10 CV.
SD—Deux-cylindres de luxe avec réservoir d'essence Mile-Master—16 CV.
PO—Rapide deux-cylindres à forte traction, allumage opposé—22 CV.
Puissance en CV, à 4,000 tours-minute, certifiée par l'O.B.C.
Modèle OK à 2,800 tours-minute

JOHNSON
Sea-Horse
OUTBOARD MOTORS
PETERBORO CANADA
Une division de
OUTBOARD, MARINE AND MANUFACTURING COMPANY OF CANADA, LTD.

— On a enlevé Jan Lockest... décida-t-il finalement. On l'a réduit à l'impuissance et emporté dans l'auto. On l'aura remplacé par l'autre, puis on a tenté de mettre le feu à la maison, de façon qu'on ne trouve plus que des cadavres carbonisés. L'identification eût été faite d'après ce qui restait des vêtements. On aurait conclu à la mort accidentelle de van Tompst et de Lockest...

Il laissa échapper un long soupir.

— Oui... Et qu'est-ce que ce Worang venait faire là-dedans ?

Nouvelle lueur chez Jolivet.

— Ne serait-ce pas parce qu'il avait accouru pour prévenir les deux Hollandais d'un complot qui se tramait contre eux ?

Il décida qu'il demanderait au secrétaire du prince si Worang connaissait van Tompst ou Lockest.

A la même minute, Oscar déclarait à Robert Lacelles :

— Il me semble que tout est très clair... Le prince Râfingô, désireux de s'emparer de la ceinture que possédait van Tompst, a dépêché deux de ses gens... L'un est resté sur le terrain, l'autre a pu détalier à temps, et c'est, en fin de compte, M. Robert Lacelles qui possède l'enjeu de toutes ces allées et venues...

— Assez bien déduit dans l'ensemble, répliqua Lacelles, mais un point reste obscur.

Palan eut un regard interrogatif.

— Et Jan Lockest ? demanda Lacelles. Qu'est-il devenu ? Nous savons bien, nous, qu'il n'a pas été enlevé par nous...

Oscar resta muet, puis articula :

— J'aime mieux vous dire tout de suite, patron, que je ne comprends pas ce qui s'est passé pour lui.

— Eh bien ! moi, je crois avoir saisi...

Oscar était trop déférent pour demander une explication qu'on ne lui offrait pas. Il jugea que le "patron" le renseignerait en temps utile, comme toujours.

Lacelles s'assit devant son téléphone et composa le chiffre des "Renseignements". Oscar l'entendit demander à la demoiselle, l'adresse d'un certain numéro.

Lacelles inscrivit sur un bloc-notes à portée de main, le nom qui venait de lui être donné : hôtel de Belfast, et la rue. Il chercha ensuite par un plan de Paris, et découvrit que l'endroit était proche de la porte de Neuilly.

Une pause. Puis, de nouveau le téléphone. Cette fois, Lacelles demandait le numéro même.

— Allô ? Est-ce que M. Pierre est là ?

— M. Pierre ? Quel est son nom de famille ?

— Je ne connais pas... C'est de la part de M. Rousseau... déclara Lacelles.

Il entendit un murmure de voix. La personne qui lui avait répondu demandait à quelqu'un s'il savait qui était M. Pierre. Lacelles écoutait avec attention. Il perçut une réponse dans laquelle il était question d'un M. Spring, puis on lui parla directement :

— Attendez, Monsieur, je vais me renseigner.

Un instant s'écoula et il apprit que M. Pierre serait là à six heures et demie. Il promit de rappeler et raccrocha.

Il resta quelques moments pensif supputant quelques hypothèses, mentalement, et déclara :

— Réflexion faite, je vais sortir par le chemin ordinaire... Si le macaque est toujours là, je saurai le semer.

Dans la rue, Lacelles ne remarqua rien de suspect. Le guetteur s'était probablement lassé. Négligeant son auto qui dormait au garage, dans un établissement proche, il se dirigea vers une station de taxis.

Une demi-heure plus tard, il pénétra dans l'hôtel de Belfast et demandait à parler au patron, en particulier. C'était un endroit modeste et propre.

— Préfecture, annonça confidentiellement Lacelles. Nous procédons actuellement à un recensement discret des étrangers...

Le propriétaire de l'hôtel ne douta pas un instant de l'authenticité des fonctions de son visiteur. Il montra son livre de police et désigna quelques locataires :

— M. Kirmath, Luxembourgeois, M. Jossel, Belge, M. Pzaaro, Hongrois, M. Springs, Anglais... C'est tout ce que j'ai comme étrangers pour le moment.

Lacelles nota différentes choses, mais c'était surtout M. Springs qui l'intéressait. Il se garda bien de le dire. Pourtant intérieurement, il était un peu dérouteré.

— Il y a un mois qu'il habite ici, ce M. Springs ? demanda-t-il d'un ton indifférent.

— C'est-à-dire, s'empressa de déclarer le patron, qu'il a retenu la chambre depuis trente-deux jours, exactement, mais en fait il ne s'y est installé à demeure que depuis peu.

— C'est lui-même qui...

— Non, un de ses amis. Un type d'Asie... Un Japonais, je crois... C'est celui-là qui a payé jusqu'à présent...

— Bon. Merci. Inutile de parler de ça aux clients...

— Je pense bien !... protesta l'hôtelier. Pour les inquiéter !... Mais remarquez qu'ils sont tous en règle...

Lacelles sauta dans un autre taxi et le fit arrêter près du Bois de Boulogne.

IV — Où Kratung se mord la langue

RESTÉ seul, Oscar Palan qui avait reçu certaines instructions ne songea pas un instant à s'en étonner. Il ne s'étonnait jamais de rien, en principe.

L'appartement était au rez-de-chaussée et possédait une fenêtre de cuisine donnant sur une cour étroite, limitée par une énorme bâtisse qui montrait un mur lisse jusqu'au premier étage.

Grimpant sur un escabeau, Palan entr'ouvrit cette fenêtre. C'était inusité, car l'aération, d'ordinaire, était assurée par un vantail à bascule placé juste au-dessus.

Puis il se déchaussa, s'en fut silencieusement vers la porte d'entrée et se mit à écouter attentivement les allées et venues possibles dans le couloir de l'immeuble.

Il attendit ainsi un long quart d'heure. Tout à coup, le timbre d'appel retentit. Quelqu'un sonnait. Palan ne bougea pas. Il attendait toujours. On sonna derechef, et plus longuement.

Palan s'éloigna, toujours à pas de loup, et atteignit la chambre à coucher. Il y prit quelque chose dans un tiroir et l'assujettit solidement dans sa main.

Il savait fort bien pourquoi son maître ne s'était pas soucié de la filature dont M. Rousseau avait été l'objet. Il comprenait d'autres événements, encore.

On sonna une troisième fois, et puis ce fut tout. Derrière la porte de la chambre à coucher, Oscar Palan, immobile, imperturbable, attendait sans hâte.

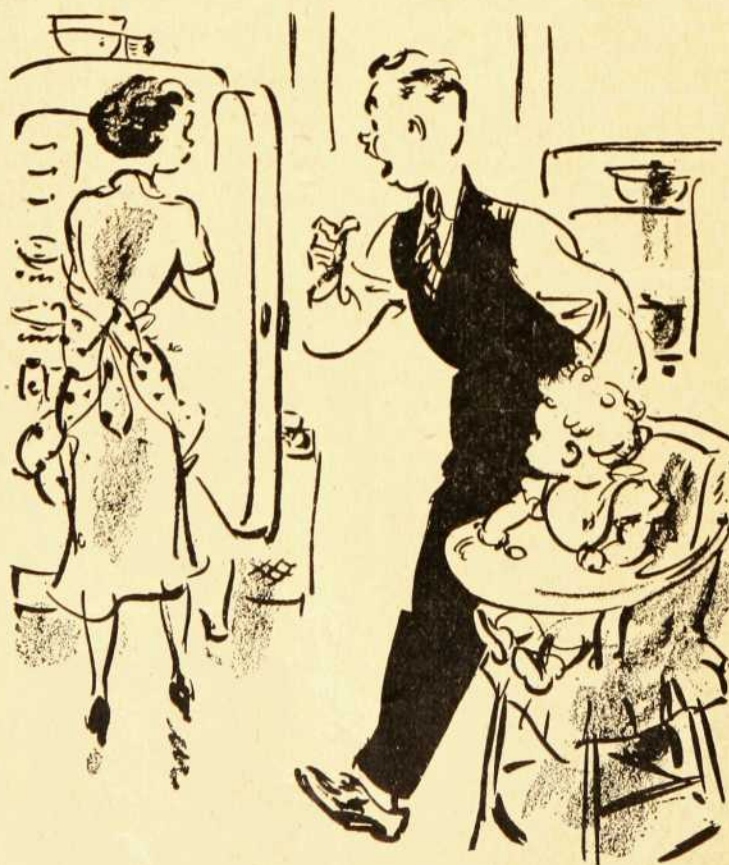
Après le départ de Robert Lacelles, une silhouette avait bougé dans une encoignure, juste en face de la maison. L'individu ne sortit de sa cachette que lorsque Lacelles eut disparu au coin de la rue.

Kratung avait reconnu, sans hésitation, l'homme de la nuit à l'incendie, l'homme qui s'était approprié la ceinture bleue. Il songea que son maître serait satisfait. La filature de M. Rousseau l'avait amené au gîte de l'adversaire.

Mais où était passé l'homme aux cheveux d'argent ?... Il réfléchit, eut un rictus silencieux, et hocha la tête.

Même stature, même démarche... C'était le même personnage, parbleu.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Laisse-moi lui servir son repas. De toute façon, tu dois envoyer mon complet chez le nettoyeur...

Ce fut alors qu'il se risqua à sonner à la porte derrière laquelle il avait vu, à l'arrivée, disparaître celui qu'il pistait.

Lorsqu'il eut acquis la conviction que l'appartement était vide, il passa adroitement dans la cour sans avoir été vu par le concierge.

Là... Ces deux fenêtres... Bien fermées... Non, ce n'étaient pas celles de l'appartement qu'il visait. Les volets clos indiquaient pour lui l'absence de risque d'être aperçu.

Il leva la tête. A deux mètres du sol, la fenêtre de la cuisine. Chance. Elle était entre-bâillée...

Un tuyau de conduite descendait du toit. Kratung était leste et souple comme tous ceux de sa race. Il escalada rapidement la conduite et atteignit la fenêtre qu'il poussa doucement.

Pas très large, mais il saurait s'insinuer. L'instant d'après, il était dans la place. Il écouta, l'oreille tendue. Non, décidément, il n'y avait personne. Il ne s'était pas trompé. L'homme jeune qu'il avait vu sortir et l'autre ne faisaient bien qu'un seul et même personnage. Son sourire hideux se dessina de nouveau.

Qu'était-il venu faire ? Rechercher la ceinture ? Non.

Celui qui l'envoyait avait pu juger la finesse d'esprit et l'habileté de M. Rousseau. Il se doutait bien que l'objet convoité devait être dissimulé d'une façon particulièrement savante.

Kratung se remémora le plan qui avait été adopté :

Il était chargé : 1.-de découvrir le véritable endroit où l'on supposait que devait habiter ce M. Rousseau ; 2.-de s'y introduire et de s'y dissimuler.

Le Malais avait, du même coup, constaté que le deuxième personnage, celui qui avait tiré sur lui n'habitait pas en cet endroit. Du moins, en était-il persuadé.

Il franchit un petit couloir et entr'ouvrit la porte d'une chambre. Il vit un lit bas, des meubles, et réfléchit un instant. Peut-être trouverait-il un coin propice, ici ? C'était la chambre à coucher.

S'il pouvait s'y embusquer, il aurait ainsi, durant la nuit, sa victime à portée de la main. Il pourrait la maîtriser, la réduire à l'impuissance et s'emparer de la serviette de cuir contenant le million rapporté à l'hôtel Solar.

De sorte que son maître serait entré en possession de la ceinture sans avoir eu à déboursier un centime.

Kratung fit un pas, puis un autre.

A ce moment, une main apparut, tenant une matraque en caoutchouc et s'abattit avec une extrême violence. Kratung avait deviné l'attaque, avec un flair étrange, comme l'eût fait un fauve de la jungle malaise.

Il sauta en arrière, mais le coup ne l'en avait pas moins atteint à l'épaule. Au même instant, un individu long et sec se rua sur lui.

Oscar Palan donnait à première vue l'impression de ne posséder qu'une force médiocre. Mais l'autre put constater que cet escogriffe le tenaillait comme si ses bras eussent été d'acier.

Il se laissa rouler sur le sol, entraînant l'adversaire. L'épaule atteinte était douloureuse et immobilisait le bras. Kratung lutta féroce, cherchant à mordre, utilisant ses jambes qu'il avait enroulées autour de celles de l'ennemi, comme des lianes.

Alors, Oscar Palan devint furieux. C'était chose tout à fait exceptionnelle chez lui.

— Ah, tu veux mordre !... Tu vas voir ce que ça coûte !

Jadis, quand il était à Fresne, purgeant une condamnation imméritée qui avait décidé de sa carrière future aux côtés de Robert Lacelles, il avait entendu parler d'un certain coup de tête.

Ce moyen de défense dont un voisin de cellule lui avait communiqué le se-

[Lire la suite page 29]

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

POULE A LA CANADIENNE

Bien préparer une poule de 4 à 5 livres et la découper en morceaux de la façon suivante:

Détacher la cuisse et la séparer en deux aux jointures. Faire la même chose avec les ailes. Séparer la carcasse en 2 sur la longueur et séparer chaque morceau en 2 ou 3 parties. Détacher la graisse qui adhère à la carcasse. Eponger chaque morceau et enfariner légèrement. Faire chauffer un corps gras quelconque, de préférence du beurre ou du bon saindoux et faire sauter chaque morceau jusqu'à ce qu'ils soient bien dorés. Remettre dans la casserole avec 2 tasses d'eau chaude, saler, ajouter 1 petit oignon et 2 carottes moyennes tranchées. Faire cuire doucement 2½ à 3 heures ou jusqu'à ce que la viande soit tendre et se détache des os. Retirer la viande du bouillon, ajouter 2 tasses de lait riche ou 1 tasse de crème et 1 tasse de lait. Épaissir avec 4 à 5 c. à tb. de farine et faire jeter quelques bouillons. Servir avec pommes de terre nature et haricots ou pois frais. 8 à 10 services.

SALADE D'ETE

- 1 tasse de macaroni coupé en bouts d'un pouce ou des coudes
- 1 tasse de fèves en gousses cuites et taillées en bouts d'un ½ pouce
- ½ tasse de pois verts frais et cuits
- 1 échalote finement coupée
- laitue, concombre, tomates et persil frais

Faire cuire le macaroni ou les coudes dans l'eau bouillante salée 20 à 25 minutes. Rincer à l'eau froide et égoutter parfaitement. Mettre dans un grand bol avec les fèves et les pois préalablement cuits et refroidis. Ajouter l'échalote. Préparer une vinaigrette comme suit:

- ¼ de tasse de vinaigre
- 1 c. à tb. de sauce piquante
- ½ tasse d'huile
- ½ c. à thé de sel

Bien mélanger le tout et verser sur les ingrédients de la salade. Bien mélanger à l'aide de 2 fourchettes et laisser refroidir. Servir sur feuilles de laitue croquante avec une garniture de tranches de tomates et de concombres. Parsemer de persil frais. 6 services.

CONSERVES DE CERISES

Les cerises peuvent être dénoyautées mais elles ont plus de goût quand elles ne le sont pas. On peut enlever les noyaux avec un appareil spécial, un petit couteau bien pointu ou une broche fine tout en étant solide et légèrement recourbée au bout.

Les cerises bien lavées et fraîches sont mises à cuire 5 minutes dans un sirop fait avec 1 tasse de sucre et 2 tasses d'eau. Ensuite, mettre les cerises dans un bocal bien propre et faire stériliser 20 minutes dans l'eau bouillante ou 40 minutes au four de 250° F. Aussitôt la stérilisation terminée, compléter la fermeture, étiqueter et conserver au frais. Quelquefois, les cerises sont légèrement décolorées.

FRUITS A LA MELBA

- 1 petit melon cantaloup ou honey dew
- 3 pêches
- 6 prunes
- le jus d'un citron et 1 c. à thé de zeste râpé
- 2 bananes
- ½ tasse de sucre
- 1 tasse de framboises

Couper le melon en gros dés. Ebouillanter les pêches pour les peler et tailler en tranches ainsi que les prunes et les bananes. Asperger de jus de citron et d'une c. à thé de zeste râpé. Mettre le tout dans un plat à dessert et faire refroidir le plus possible. D'autre part, écraser les framboises en purée et bien mélanger avec le sucre, faire cuire 5 minutes. Refroidir cette purée et servir avec les fruits et de la crème fouettée. 6 services.

CREME GLACEE AU REFRIGERATEUR

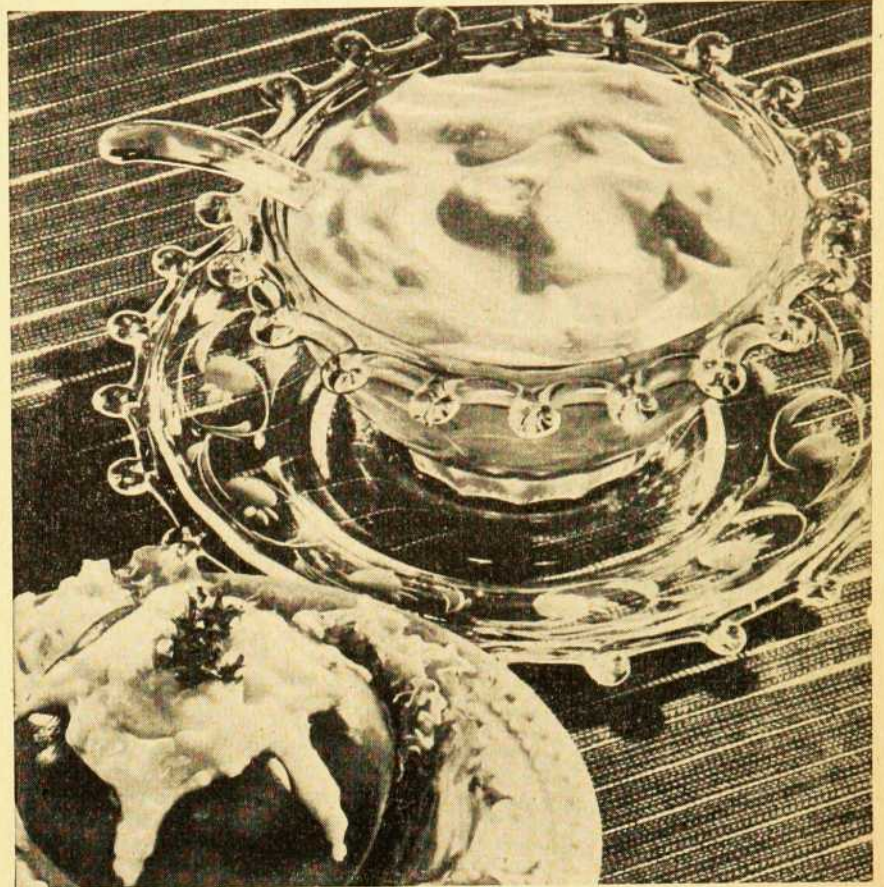
- 3 tasses de crème
- ½ tasse de sucre
- 2 c. à thé de vanille
- 2 oeufs
- 1 c. à thé de gélatine
- ¼ de c. à thé de sel

Saupoudrer la gélatine dans un peu de lait froid et la faire dissoudre au-dessus de l'eau bouillante jusqu'à consistance de sirop. Battre les oeufs, ajouter à la crème, y mettre le sucre. Bien brasser et aromatiser avec la vanille. Verser dans 2 tiroirs du réfrigérateur et faire congeler assez ferme et aussi vite que possible. Renverser dans un bol froid et battre jusqu'à ce que la crème soit lisse sans toutefois être fondue. Remettre au réfrigérateur pour faire congeler de nouveau.

Si l'on a de la crème à fouetter, on supprime les oeufs. Les oeufs sont ajoutés pour donner plus de velouté.

MAYONNAISE MAGIQUE

Pour le faire — agitez simplement!



LISSE ET CRÉMEUSE!



NE TOURNERA PAS!



C'est une
recette éprouvée
EAGLE BRAND



ELSIE

© The Borden Co. Ltd.

MAYONNAISE MAGIQUE

- ¾ tasse de lait Borden's Eagle Brand Condensé-Sucré
- ¼ tasse de vinaigre ou de jus de citron
- ¼ tasse d'huile ou de beurre fondu
- 1 jaune d'oeuf
- ½ cuillerée à thé de sel
- Pincée de cayenne
- 1 cuillerée à thé de moutarde en poudre

Mettez les ingrédients dans un bocal, fermez hermétiquement, et agitez vigoureusement pendant 2 minutes.* Si vous la voulez plus épaisse, faites-la refroidir avant de servir. Recette pour 1¼ tasse.

*Ou bien, mettez les ingrédients dans un bol à mélanger et battez avec une batteuse à oeufs jusqu'à ce que le mélange épaississe.



Eagle Brand est magique dans toutes les recettes! Il fait les garnitures de tartes plus lisses—les crèmes glacées plus riches—les petits fours, bonbons, poudings, glaçages plus délicieux.

Et il diminue le temps passé à la préparation de mets! Evitez d'avoir à faire des mélanges—épargne des ingrédients supplémentaires.

Car Eagle Brand est du lait complet riche et crémeux et du sucre, tout mélangé pour vous. Chaque goutte, extrêmement lisse—est faite conformément aux prototypes de qualité supérieure Borden. C'est le Lait Condensé Sucré original!

GRATIS! Livre de Recettes Magiques Eagle Brand —avec des douzaines de recettes favorites éprouvées. Pour avoir votre exemplaire, envoyez une carte postale avec vos nom et adresse à The Borden Company, Limited, Grocery Products Div., Dept. P609F, Spadina Crescent, Toronto, Ontario.

NOTRE FEUILLETON

LA PENTE DANGEREUSE

No 7

par EMILE RICHEBOURG

« EH BIEN ! non, n'avez pas cet espoir. Je n'ai pas le droit de vous accorder ce que vous me demandez, mais l'aurais-je, ce droit, et vous l'accorderais-je, Mme de Brogniès ne prendrait point la fuite : elle ne pourrait faire deux pas hors de cette maison sans être appréhendée au corps par les agents de la police de sûreté.

« Enfin, monsieur le comte, Mme de Brogniès appartient maintenant à la justice ; elle est sous le coup de la loi, et vous savez aussi bien que moi que tous les citoyens, les plus grands comme les plus petits, doivent avoir le respect de la loi.

M. de Verdraine, les sourcils froncés, tenait sa tête baissée.

— Monsieur le comte, reprit le magistrat, je n'ai plus qu'à remplir mon mandat ; dois-je faire signe à mes agents de venir me rejoindre ?

— Non, non, c'est inutile, répondit vivement M. de Verdraine.

— En ce cas, veuillez faire appeler Mme Brogniès.

— Je vais moi-même la prévenir ; vous permettez ?

— Faites, monsieur le comte.

A ce moment de grands cris retentirent au premier étage.

XVII

LA JUSTICE DE DIEU

L'ESCALIER qui conduisait aux deux étages de l'hôtel prenait naissance dans la vaste antichambre où M. de Verdraine avait reçu le commissaire de police.

Le comte, qui se disposait à monter dans l'appartement de Mme de Brogniès, s'arrêta, saisi d'effroi, sur la première marche de l'escalier.

Les cris continuaient, épouvantables, jetant la panique dans toute la maison, et les domestiques éperdus accouraient.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda le commissaire.

Il s'approcha rapidement d'une fenêtre ouverte, avança la tête et dit :

— Venez !

Soudain, une porte s'ouvrit violemment sur le palier du premier étage, et Rose, la femme de chambre, apparut, pâle, échevelée, les vêtements en désordre, ayant un poignard à la main et criant :

— Au secours !

Affolée elle se précipita dans l'escalier, qu'elle descendit en bondissant sur les marches.

Le comte n'eut que le temps de se jeter en arrière pour lui ouvrir le passage.

Rose tomba sur un divan, haletante, à demi évanouie.

Les domestiques s'empressèrent de lui donner des soins.

Le comte, les yeux démesurément ouverts, les traits convulsés, restait immobile, comme pétrifié. Il n'avait pas vu entrer deux hommes, lesquels, après avoir échangé un regard avec le com-

missaire de police, s'étaient retirés à l'écart, au fond de la pièce.

Cependant Rose s'était ranimée

Mais comme M. de Verdraine, ayant l'air hébété, gardait le silence, le commissaire se décida à interroger la femme de chambre.

— Que vous est-il donc arrivé, mademoiselle ? lui demanda-t-il.

— Ah ! si vous saviez, c'est affreux, c'est épouvantable !

— Vous êtes encore toute tremblante ; mais vous n'avez rien à craindre ici : allons, remettez-vous.

— Oui, monsieur.

— A quel propos ces cris effrayants que vous poussiez tout à l'heure ? Pourquoi avez-vous ce poignard à la main ?

— Monsieur, balbutia Rose en regardant son maître, je ne sais pas si je dois...

— Répondez à monsieur, dit le comte d'une voix qui trahissait une violente émotion.

— Eh bien ! reprit la femme, je ne sais pas vraiment ce qu'à Mme la comtesse et qu'elle espèce de fièvre l'a prise tout à coup. Aussitôt que je fus entrée dans sa chambre, elle me dit :

« — Je vais partir, il faut que je parte.

« Et elle m'ordonna de sortir de son cabinet de toilette deux grandes malles pour y mettre les différentes choses qu'elle voulait emporter.

« Je me hâtai de lui obéir, et quand les malles furent au milieu de la chambre et ouvertes, je me disposai à les remplir ; mais chaque objet que je prenais, madame me l'arrachait aussitôt des mains, le jetait dans un coin, en disant :

« — Non, non, pas cela !

« En même temps, elle me lançait des regards qui me faisaient frissonner.

« — En vérité, lui dis-je, je ne comprends pas madame ; elle me donne un ordre, j'obéis, et elle ne veut plus que je fasse ce qu'elle m'a commandé.

« — Si, si, faites.

« Mais elle recommença à m'arracher des mains ce que je voulais mettre dans la caisse. Sans y faire attention, elle marchait, trépinait sur ses plus belles robes, ses plus riches dentelles.

« Alors, je me croisai les bras.

« — Oui, me dit-elle, tout à l'heure nous nous occuperons de cela. Vous allez m'aider à m'habiller.

« Elle mit ses bas, je la coiffai, puis l'aidai àagrafer son corset. Jusque-là, tout alla assez bien. Mais ce fut autre chose quand il fallut achever de l'habiller. Elle ne voulait ni de cette robe, ni de celle-ci, ni de celle-là, ni d'une autre. J'étais à bout de patience.

« — Mais, madame, lui dis-je, puisque vous allez voyager, je ne peux pourtant pas vous mettre une robe de soirée ou de bal.

« Elle me regarda d'une façon singulière, en pinçant ses lèvres. Il y avait je ne sais quelle clarté sombre dans ses grands yeux noirs, plus noirs que l'ordinaire, et qui me faisaient peur.

« — Au fait, c'est vrai, vous avez raison, me répondit-elle.

« Elle se plaça devant une glace, resta un instant à contempler son image, puis elle haussa les épaules et murmura :

« — Je suis laide, je fais horreur !

« Elle se tourna brusquement vers moi.

« — N'est-ce pas, Rose, que je suis affreuse, que je fais horreur ? me dit-elle.

« — Mais non, madame, vous êtes toujours charmante, répondis-je.

« Il y eut dans son regard une flamme.

« — Tu mens, tu mens ! s'écria-t-elle.

« La tête inclinée et la main sur son front, elle se mit à réfléchir.

« Comme par enchantement, l'expression de sa physionomie changea. Elle avait repris sa figure habituelle.

« — C'était nerveux, pensai-je, et voilà que c'est passé.

« Mais aussitôt ses lèvres se crispèrent de nouveau et elle eut un sourire qui me causa une impression extraordinaire.

« Elle alla ouvrir l'un des tiroirs du meuble où sont enfermés ses bijoux et tira de sa gaine le poignard que voilà.

« Je la regardais faire avec étonnement et stupeur.

« Elle se rapprocha de moi.

« — Rose, me dit-elle d'un ton bref et en me tutoyant, ce qui ne lui arrivait jamais, as-tu le poignet solide ?

« — Pourquoi me demandez-vous cela, madame ?

« — Tiens, prends ce stylet !

« — Pour quoi faire ?

« — Tu vas me frapper là, me répondit-elle en découvrant sa poitrine, là, à cet endroit... la lame est affilée et tranchante, il faut qu'elle me traverse le coeur.

« — Mais vous êtes folle, madame ! m'écriais-je.

« Elle me tendit le poignard en me disant sourdement :

« — Prends, prends, et frappe !

« Je me reculai en frissonnant de la tête aux pieds.

« — Mon Dieu, madame, lui dis-je, à quoi pensez-vous donc ?

« — Je suis ta maîtresse, tu dois m'obéir !

« — Non !

« — Je t'ordonne...

« — Non, non !

« — Ah ! tu ne veux pas !...

« — Encore une fois, madame, vous êtes folle !

« — Eh bien ! va-t'en, va-t'en, je te chasse !

« Il me sembla que ses prunelles étaient de feu.

« Elle leva le bras pencha son corps en arrière, et je la vis prête à se plonger elle-même la lame dans le coeur.

« Je bondis sur elle en poussant un cri d'épouvante.

« Il y eut entre nous un instant de lutte terrible.

« Trois fois de suite elle se frappa la poitrine avec fureur.

« — Ah ! prononça-t-elle d'une voix étranglée et en chancelant, je meurs, je meurs, je me suis tuée !

« Et elle s'abattit tout de son long sur le parquet.

— Morte, elle est morte ! exclamèrent en même temps M. de Verdraine, le commissaire de police et les autres personnes présentes.

— Mais non, messieurs, rassurez-vous, dit vivement la femme de chambre ;

elle s'est imaginé qu'elle s'était tuée ; mais j'avais été assez heureuse pour m'emparer du poignard, et son poing seul avait frappé sa poitrine.

Les auditeurs éprouvèrent aussitôt un grand soulagement, mais tous avaient l'air consterné.

Mais que se passait-il maintenant dans l'appartement de la fausse comtesse ? On sentait que la misérable femme avait besoin d'être promptement secourue.

Le comte et le commissaire de police s'élançèrent en même temps dans l'escalier, suivis par Rose, puis par les autres domestiques à qui l'on n'avait pas défendu de monter.

Les deux agents restèrent seuls dans l'antichambre.

Toutes les portes de l'appartement de Mme de Brogniès étaient ouvertes, on put sans difficulté arriver jusqu'à elle.

Elle était accroupie au milieu de la chambre sur des robes de velours et de soies, robes de ville et de soirée dont elle s'était fait une espèce de coussin. Autour d'elle une infinité de menus objets de toilette fripés, froissés, en chiffons, s'étaient enchevêtrés les uns dans les autres et formant un bizarre assemblage de couleurs.

Dans toute la chambre, du reste, régnait un désordre indescriptible. On aurait dit un appartement duquel des voleurs, surpris, venaient de s'enfuir précipitamment.

Au moment où le comte et le commissaire de police pénétrèrent dans la chambre, Mme de Brogniès, dans la position que nous avons indiquée, était très gravement occupée à mettre en petits morceaux, à déchiqueter une superbe pièce de fine dentelle d'Angleterre qui valait bien de quatre à cinq mille francs.

Elle leva la tête lentement et regarda les deux hommes avec surprise.

— Oh ! fit le commissaire de police.

Mme de Brogniès abandonna sa pièce de dentelle, se dressa debout, s'avança vers le magistrat, qui se trouvait un peu en avant de M. de Verdraine, lui fit un salut gracieux et le prit par la main.

Le commissaire la laissa faire.

Elle le conduisit jusqu'à la porte du cabinet de toilette, grand comme la moitié d'une chambre ordinaire.

— Regardez, monsieur, regardez, dit-elle.

— Oui, répondit-il, je regarde et je vois.

Elle reprit, haussant la voix :

— C'est le vivier, vous savez, le vivier !

— Oui, oui, je sais.

— N'approchez pas trop près, faites attention, votre pied peut glisser... Ah ! un malheur est si vite arrivé ! Il y a beaucoup, beaucoup de poissons dans le vivier. Tenez, les voyez-vous ? Ils se promènent par bandes. Ce sont des carpes, des brèmes, elles sont énormes... Et les tanches... oh ! les belles tanches !

« Les enfants, vous savez, les enfants ? eh bien ! ils jettent du pain aux poissons, cela les amuse beaucoup.

« Oh ! fit-elle avec une sorte d'effroi, prenez garde, retirez-vous, l'eau

est profonde... l'eau est profonde, mais comme elle est limpide!

« Là, continua-t-elle en se courbant, et en indiquant un endroit de la main, là, au fond, vous voyez... c'est la petite fille... sa mère l'appelait Isabelle... elle était gentille, gentille... ses parents l'adoraient. Maintenant la voilà au fond du vivier, la belle petite fille, couchée sur un lit de roseaux et de loin les gros poissons la regardent sans oser s'approcher.

« Elle est morte... noyée, noyée!

Le commissaire de police, très pâle, était en proie à une émotion croissante.

Mme de Brogniès se redressa brusquement et tendit l'oreille, ayant l'air d'écouter.

Elle eut une sorte de tressaillement, puis d'une voix faible, tremblante, elle chanta ce couplet d'une vieille chanson.

Depuis ce temps, quand vient minuit,
Le feu follet danse et reluit

Sur les bouts de branche;
Et l'on voit glisser sur les eaux,
Sortant du sombre des roseaux,
Une femme blanche,

Qui s'en va conter ses douleurs
Aux rameaux d'un vieux saule en

[pleurs,
Qui sur l'eau se penche.

Petits enfants, n'approchez pas,
Quand vous courez par la vallée,
Du grand étang qu'on voit là-bas,
Qu'on voit là-bas, sous la feuillée!

Les domestiques, silencieux et tristes, se tenaient groupés derrière leur maître.

Mme de Brogniès, ne s'occupant plus du commissaire de police, marmottait tout bas des paroles indistinctes, ayant l'air de parler à un être invisible.

Le magistrat se tourna vers M. de Verdraine et, d'un ton lugubre, prononça ce mot:

— Folle!

Le comte baissa la tête.

Les serviteurs répétèrent:

— Folle!

Le commissaire fit signe à la femme de chambre de venir près de lui.

— Il faut achever d'habiller votre maîtresse, lui dit-il tout bas.

Puis, marchant vers les autres domestiques, il leur ordonna d'un ton de maître de se retirer.

Le comte, immobile, muet, regardait et laissait dire et faire.

Rose s'approcha de sa maîtresse et, d'une voix émue:

— Madame, dit-elle, il faut achever de vous habiller.

— Ah! oui, c'est vrai, il faut que je m'habille, répondit l'aliénée; où dois-je donc aller ce soir? Ah! je me rappelle, j'ai promis à la générale d'aller la voir aujourd'hui.

— Mettez-lui une robe très simple, dit le commissaire à l'oreille de la femme de chambre.

En moins de dix minutes, Mme de Brogniès, qui ne faisait aucune résistance, fut complètement habillée.

Alors le comte sortit de son immobilité.

— Est-ce que vous l'emprenez? demanda-t-il au magistrat.

— Sans doute.

— Où donc allez-vous la conduire?

— Au Dépôt de la Préfecture de police...

— Et après?

— Ce soir même les médecins l'examineront et, j'en suis à peu près certain, demain elle sera envoyée à l'hospice Sainte-Anne.

— Ainsi, monsieur, elle vous échappe?

— Oui, si elle ne trouve pas la raison; au-dessus de la justice des hommes il y a celle de Dieu.

— Qui, murmura le comte.

— Entre une prison cellulaire et une maison de fous, la différence n'est pas grande. Nous pouvons dire, monsieur le comte, que pour les coupables il y a

toujours un châtement, qu'il vienne d'en haut ou d'en bas.

M. de Verdraine ne répondit pas.

Le magistrat offrit son bras à Mme de Brogniès en lui disant doucement et avec politesse:

— Venez, madame.

Elle prit en minaudant le bras du commissaire et sans rien dire se laissa emmener.

Le comte resta seul dans la chambre, tenant dans ses mains sa tête lourde de sombres pensées.

Sans manifester aucun étonnement, Mme de Brogniès sortit de la maison et, toujours docile et tranquille, monta dans la voiture qui, comme nous l'avons dit, attendait sur le boulevard.

Le lendemain, avant midi, ainsi que l'avait prévu et annoncé le commissaire de police, la complice de l'Italien Jean Castori entra à Sainte-Anne et, après avoir été soumise à un long et minutieux examen, les médecins aliénistes déclaraient qu'il n'y avait aucun espoir de guérison.

Mme de Brogniès échappait à la honte d'une condamnation infamante; son nom seul figurerait dans l'affaire criminelle dont les débats allaient bientôt s'ouvrir devant la cour d'assises de l'Isère.

Mais parce qu'elle ne serait pas jugée et condamnée à la réclusion, aux travaux forcés ou à mort, une des peines que la loi du Code criminel applique aux assassins, son châtement en était-il moins terrible?

truction, et ensuite devant la cour d'assises.

Sans doute l'affaire ferait grand bruit, sa nouvelle aventure donnerait lieu à un scandale, son nom serait jeté en pâture à la curiosité malveillante du public et lui-même serait fort maltraité; cela, il ne pouvait l'éviter. Mais il n'aurait pas à affronter les regards sévères des honnêtes Grenoblois, à se montrer à la foule, toujours avide de sensations, comme une bête curieuse.

Enfin, tout bien examiné, il ne se trouvait point trop malheureux.

Et, peu à peu, le souvenir de Mme de Brogniès s'effaçait de sa pensée comme le souvenir d'un mauvais rêve.

Quant à sa femme et ses enfants, il n'y pensait guère, il n'y pensait plus; c'était comme s'ils avaient cessé d'exister.

Il était venu à Paris pour y vivre avec sa fausse comtesse, il s'y était installé comme il convenait à un comte de Verdraine et ainsi que l'exigeait sa fortune. Assurément il avait pensé que sa passion pour la belle Piémontaise durerait au moins quelques années; n'avait-il pas loué l'hôtel du boulevard Bineau pour trois ans?

Mais une catastrophe avait mis fin à l'aventure et sa passion s'était éteinte, subitement, comme un feu de paille sous une averse. C'était encore pour le mieux, puisqu'il avait pu facilement se consoler.

Maintenant, qu'allait-il faire?

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La jeune et belle Paule Pérard, simple paysanne, possédait des charmes sans pareils. Tous les hommes, jeunes et moins jeunes, pauvres et riches, tournaient autour des juges de la belle Paule. Comme des papillons finissent toujours par se brûler les ailes à cette flamme qui les attire, un jeune et riche galantin se brûla, un jour, le coeur au feu ardent des prunelles de Paule, qui dut briser le coeur d'un brave et loyal garçon, Etienne Denizot, pour unir sa destinée au riche comte Maxime de Verdraine, ayant grandi au milieu des caresses et du luxe. . . Au bout de quatre ans d'un bonheur que rien n'avait menacé, le comte ne fut plus l'amoureux de sa femme. Il devint inconstant, aimant le changement, facile à tous les entraînements.

Avoir la jeunesse, la beauté, la fortune; avoir brillé dans le monde; avoir été aimée, adulée et être enfermée pour la vie dans une maison de fous!... Folle, folle!...

Etre frappée de folie, être condamnée à rester folle toujours, n'est-ce pas un châtement qui équivaut à celui de la peine de mort?

TROISIEME PARTIE

La Papillonne

I

ENTRE GARÇONS

PENDANT huit jours, le comte Maxime de Verdraine sortit peu; il était triste, sombre, taciturne. Mais il n'était pas d'une nature à se laisser saisir par l'hypocondrie.

D'ailleurs, son chagrin n'était pas bien profond; il n'eut pas à faire de violents efforts de volonté pour prendre le dessus et se faire, comme on dit, une raison.

Un autre, malgré tout, aurait peut-être plaint Mme de Brogniès; lui, non. Il ne s'était jamais apitoyé sur le malheur de personne.

Dans son monstrueux égoïsme, il trouvait que tout était arrivé pour le mieux. Léona était folle, enfermée dans une maison d'aliénées, il n'avait plus à redouter pour lui les désagréments d'un procès criminel, il n'aurait pas à se présenter comme témoin dans le cabinet de M. Daubrun, le juge d'ins-

Retourner à Grenoble?

Ah bien, oui! il ne pouvait en avoir la pensée.

Il savait très bien qu'à Grenoble sa réputation était perdue, que tout le monde lui tournerait le dos, qu'il y serait tenu à l'écart, comme un pestiféré, qu'on le chasserait de tous les cercles, que ceux qui avaient été ses amis refuseraient de toucher sa main, enfin qu'il serait traité comme un paria.

Peut-être pensa-t-il que sa femme l'aimait toujours et que dans tous les cas, à cause de Georges et d'Edouard, elle serait disposée à pardonner et à oublier. Mais retourner vivre là-bas après avoir pris goût aux délices de l'existence parisienne, reprendre une chaîne qu'il avait violemment brisée, était-ce possible?

Non, il était à Paris, il y resterait. Paris était la ville qu'il lui fallait, la ville qui convenait à ses goûts, à ses idées, la seule ville où il pouvait vivre désormais.

Il était marié; s'être marié, lui, Maxime de Verdraine, quelle sottise!... Ah! il l'avait assez regretté, ce mariage ridicule, bête! C'était encore la passion qui l'avait étourdi, grisé, aveuglé.

Mais il avait repris sa liberté, il en userait. Libre! libre! il allait reprendre sa vie d'autrefois, cette douce et agréable vie de garçon qu'il avait un jour si stupidement sacrifiée.

Quelque peu retenu par Mme de Brogniès, qui craignait qu'en lui laissant trop de liberté il ne lui échappât, c'est-

à-dire qu'il ne lui fût enlevé par une autre comme elle-même l'avait enlevé à la comtesse Paule, il ne s'était encore fait remarquer à Paris par aucune extravagance, il n'avait abordé que timidement ces plaisirs pimentés que la grande ville offre si facilement à messieurs les viveurs, aux débauchés de toutes les catégories, et dont la variété donne satisfaction à tous les appétits, à tous les vices.

N'étant plus maintenu, ayant la bride sur le cou, avide de jouissances, il se lança éperdument et comme pris de vertige dans le tourbillon de la vie à outrance. Il avait besoin de s'étourdir.

Il eut tout de suite sa place marquée au premier rang des viveurs.

Il jetait l'or à pleines mains. Beau joueur, il perdait dans une soirée mille louis, sans sourciller, ce qui faisait dire qu'il devait être, quelque part l'heureux propriétaire d'une mine d'or ou d'argent.

Il avait rompu avec ses amis de la première heure, qui étaient pour la plupart des hommes de raison; mais il ne lui avait pas été difficile d'en trouver d'autres. A Paris, comme nous l'avons déjà dit, on a des amis autant et plus qu'on n'en veut; c'est une graine qui pousse dans les lieux publics et sur l'asphalte des boulevards comme les champignons sur une couche de carrière.

Le comte, en homme qui s'y connaissait, avait choisi ses nouveaux amis parmi des individus plus ou moins tarés, dont la conscience était absolument sans scrupule et qui, par conséquent, lui ressemblaient.

Ces personnages, dont le nom de quelques-uns résonnait haut, étaient les hôtes de certains salons interlopes, les familiers des boudoirs de femmes galantes; ils fréquentaient les tripots; on les rencontrait dans toutes les réunions publiques, dans tous les endroits où l'on s'amuse; riches, très connus, très en vue, on les voyait aussi dans les coulisses des principaux théâtres.

Comme on le voit, le comte de Verdraine s'était mis en bonnes mains.

Il voulut aussi être connu, se mettre en vue, faire parler de lui. Il eut cette gloire. Ses superbes attelages furent remarqués, quelques-unes de ses folies firent du bruit, il eut la réputation d'être riche comme un nabab. Il était posé.

Son histoire était peu ou point connue. Paris ne ressemble pas à une ville de province. A Paris, on ne s'occupe guère de la vie privée des gens, la prudence s'y tient à l'écart, dans l'ombre. Du reste, la chronique du jour a tant de choses diverses à enregistrer que presque tout passe inaperçu et l'événement du lendemain fait oublier celui de la veille.

A Paris, on peut demander à un homme qui ne veut pas rester inconnu, perdu dans la foule:

— Qui es-tu? d'où viens-tu?

Mais on ne lui dit pas:

— Qu'as-tu fait?

On ne s'inquiète nullement de connaître son passé.

On le laisse aller en se disant:

« A ce qu'il fera nous verrons ce qu'il est et nous saurons ce qu'il veut. »

Le comte de Verdraine recevait ses amis à sa table.

On parlait de ses déjeuners, de ses dîners de garçons. On vantait à plaisir sa cordialité, son affabilité, sa bonne humeur, son esprit, sa distinction, sa générosité, sa magnificence, son luxe.

Bref, ses amis le hissaient sur un piédestal.

Et Maxime se sentait transporté d'orgueil.

Et s'il lui arrivait parfois de penser à Grenoble, c'était pour répéter:

— Paris, Paris, il n'y a au monde que Paris!

Un matin, M. de Verdraine avait invité à déjeuner quatre de ses amis: l'un d'eux était le comte d'Ambresle, un

charmant garçon de trente ans, joyeux viveur dont on ne comptait plus les sottises, les folies, et qui, à force de gaspiller une très grande fortune, dûe à plusieurs héritages successifs, n'allait pas tarder, disait-on, à être au bout de son rouleau.

On avait déjeuné avec entrain, on avait bu beaucoup de champagne et ces messieurs étaient fort gais quand on se leva de table pour passer dans le fumoir où le café était servi.

Au milieu du guéridon, sur un plateau de vermeil, se trouvaient les cigares, de superbes régalias. Les cigares allumés, on s'étendit à son aise sur les divans et l'on se remit à causer.

Le vicomte d'Ambresle était celui des convives qui connaissait le mieux Paris; il y était né, et, dès l'âge de dix-huit ans, il y avait mené la vie joyeuse. Aussi le diable seul savait tout ce qu'il pouvait raconter.

Il avait passé partout et tout vu, tellement vu qu'il en était devenu l'homme le plus sceptique du monde.

Nul mieux que lui ne pouvait parler du théâtre contemporain; il avait vu jouer toutes les pièces ayant quelque valeur; il connaissait tous les auteurs dont plus d'un était de ses amis, tous les acteurs, toutes les actrices et il avait dans tous les théâtres ses grandes et petites entrées. Mais c'était de la danse dont il était particulièrement amateur, non pour la danse elle-même, mais à cause des danseuses; il aimait ces artistes dont le talent est dans les jambes, dans les pieds, un peu aussi dans les bras, et il avouait volontiers, sans fausseté, que les faveurs de certaines danseuses l'avaient récompensé de son engouement pour la danse.

— Voyez-vous, messieurs, dit-il, si je restais seulement quatre jours sans aller passer une heure à l'Opéra, au foyer de la danse, je serais pris du spleen, cette maladie qui nous vient d'Angleterre, pays de l'ennui par excellence.

On était sur le chapitre de la danse et, naturellement, on parla de la danseuse Flora, surnommée la Papillonne, la nouvelle étoile qui brillait sur la scène de l'Opéra.

— Vicomte, vous la connaissez et devez être de ses amis, dit Maxime, qui prenait un vif intérêt à la conversation.

— Chaque fois que je vais au foyer et qu'elle danse, je la vois et ai le plaisir d'échanger avec elle quelques paroles.

— Quel âge a-t-elle?

— Vingt-quatre ans, peut-être vingt-cinq. Elle est dans le complet épanouissement de sa merveilleuse beauté, une beauté unique, troublante, irrésistible. Ah! messieurs, quelle grâce, quelle distinction, quel charme incomparable et en même temps que de suavité, de candeur!

— En vérité, vicomte, votre enthousiasme est d'un amoureux.

M. d'Ambresle sourit et répondit négligemment:

— Pendant huit jours j'en ai été amoureux fou.

— Et? fit Maxime.

— Comme d'autres, j'ai voulu avoir raison de sa sauvagerie.

— Et? fit encore Maxime avec un accent singulier.

— Eh bien! je peux l'avouer, puisque j'ai subi le sort de bien d'autres, j'ai échoué.

Le visage de M. de Verdraine s'épanouit et ses yeux rayonnèrent.

— Après tant de victoires remportées, et non sans efforts, continua le vicomte, je fus tout déconfit de ma défaite; un autre se serait lamenté, aurait été inconsolable; moi, j'ai tout de suite songé à ma guérison, et le remède nécessaire m'a été gracieusement donné par une compagne de Mlle Flora.

On se mit à rire.

— Que voulez-vous, reprit d'Ambresle, il faut prendre le temps comme il vient et la vie telle qu'elle est, avec ses vicissitudes; on a des triomphes, on a

des revers; moi, grâce à un grain de philosophie que je mets en tout, je n'exagère pas la valeur d'un triomphe et suis moins sensible à un revers.

— En définitive, mon cher vicomte, dit M. de Nivoy, votre défaite indiquerait que Mlle Flora ne vous a pas attendu pour se laisser vaincre.

— Halte-là, mon cher, répliqua vivement d'Ambresle, pas de médisance et surtout pas de calomnie; il n'y a rien, vous entendez, absolument rien à dire sur le compte de Flora.

— On affirme, en effet, dit Félicien Latapie, fils unique d'un entrepreneur douze ou quinze fois millionnaire, que la réputation de Flora est inattaquable.

— Mlle Flora, messieurs, dit le vicomte, est une vertu farouche que défend son dédain pour les hommes; vous connaissez mon scepticisme eh bien! je me porterais garant de la sagesse, de la chasteté de l'adorable danseuse. Elle est assiégée de toutes parts et elle résiste à tous les assauts; elle est imprenable. On peut lui appliquer la devise: « Qui s'y frotte s'y pique. »

« Un riche Américain a fait pour elle les plus énormes folies, sans parvenir seulement à attirer son attention.

« Un armateur hollandais, autre fou, lui a offert un million pour mettre un baiser sur une de ses joues; elle lui a ri au nez.

« Elle reçoit chaque jour cinquante cent billets d'amour qu'elle jette au feu sans en avoir lu un seul.

« On lui envoie dans sa loge ou chez elle un nombre incalculable de bouquets; si le bouquet vient d'un admirateur anonyme ou s'il est simplement accompagné d'une carte de visite, elle le garde; mais si, au contraire, il se présente sous les auspices d'un billet doux, il est impitoyablement retourné à l'envoyeur; non moins impitoyablement aussi est renvoyé le bouquet dans lequel un séducteur a glissé quelque magnifique bijou.

— Mais c'est une femme de glace, cette Flora, s'écria de Nivoy.

— Erreur, mon cher, elle est, au contraire, d'une extrême sensibilité; parlez-lui d'une souffrance, d'une infortune imméritée, d'une misère quelconque, elle s'émeut jusqu'à verser des larmes; elle est charitable et on ne la sollicite jamais en vain pour n'importe quelle oeuvre de bienfaisance; sans se faire connaître, elle visite les orphelinats et y répand ses bienfaits; enfin, aussi secrètement que possible, elle donne aux pauvres une bonne partie de l'argent qu'elle gagne.

« Comme vous le savez, elle demeure aux Batignolles, rue des Dames, dans un tout petit hôtel, sans apparence, qu'elle ne loue certainement pas plus de quinze cents à deux mille francs par an, et encore parce qu'il a derrière un jardinet.

« Elle vit là on ne peut plus simplement, comme une petite commerçante retirée des affaires. Elle ne sait pas ce que c'est que le luxe; du reste, elle ne possède pas pour plus de quinze à vingt mille francs de bijoux.

« Elle pourrait, comme telle ou telle de ses camarades, avoir chevaux, voitures; elle préfère aller à pied ou, quand il le faut, prendre un coupé ou une victoria à la remise voisine.

« Cependant elle a quatre domestiques qu'elle traite avec bonté, plutôt en amis qu'en serviteurs; aussi se sent-ils faits ses esclaves; ils se feraient écharper pour elle. Ces domestiques, deux femmes et deux hommes, sont une femme de chambre et une cuisinière, une espèce de mulâtre encore à moitié sauvage, qui est le factotum de sa maîtresse, et un bossu tordu, barbu, vieux et laid, guère plus haut que la botte d'un gendarme. Celui-ci est le bouledogue du logis, un autre Cerbère moins deux têtes, et forme avec la mulâtre la garde du corps de la danseuse. Et les

deux hommes et les deux femmes sont également incorruptibles.

— Diable, vicomte, fit de Nivoy, vous êtes joliment renseigné.

— Dame! ayant eu le désir de pénétrer dans la place, il m'a fallu tourner autour pour en connaître les abords; mais, comme vous le savez, cela ne m'a guère servi.

— Mlle Flora est-elle réellement Espagnole? demanda de Verdraine.

— Oui, mon cher comte, et de race pure; seulement on ne sait pas si elle est de Madrid, de Cadix, de Grenade, de Séville, de Murcie ou de Léon.

— Est-ce qu'elle sort de notre Conservatoire de musique et de danse?

— Pas le moins du monde; c'est dans son pays et dès son plus jeune âge, dit-on, qu'elle a appris la danse.

— C'est en Espagne que la direction de l'Opéra est allée la chercher?

— Non. Elle a tout simplement été trouvée à Paris. Il y a trois ans, on n'avait jamais entendu parler de Flora, lorsqu'elle apparut tout à coup comme un brillant météore. Avant, où était-elle et qu'avait-elle fait? Mystère. Flora ne raconte son histoire à personne, et les curieux qui auraient la hardiesse d'interroger à ce sujet ses serviteurs seraient fort mal reçus.

« Ce que je sais de Flora, mon cher comte, et ce que savent ceux qui comme moi suivent nos théâtres parisiens, je vais vous le dire.

« Comme un grand chanteur ou une grande cantatrice, une grande danseuse se prend n'importe où elle se trouve. Elle serait aux Folies-Bergères, à l'Elysée-Montmartre, à Tivoli et même à la Boule-Noire, on irait l'y chercher.

« Donc, il y a trois ans, on allait jouer à la Gaité une pièce à grand spectacle, une féerie où on avait besoin de danseuses et l'on fit un appel pressant à celles qui pouvaient contracter un engagement pour la durée de la pièce.

« Un jour, une belle jeune fille, pauvrement vêtue, à l'air doux et modeste, — pas hardie du tout, — se présenta. C'était Flora.

« — Où avez-vous dansé déjà? lui demanda-t-on.

« — Ni à Paris, ni en France, répondit-elle timidement, je suis une danseuse espagnole.

« Naturellement on voulut voir ce qu'elle savait faire; on le vit si bien qu'elle fut engagée au prix de cent cinquante francs par mois, uniquement parce qu'elle était une belle fille, et on ne manqua pas de le lui dire.

« Arrivèrent les répétitions. On avait souvent les yeux fixés sur elle, mais encore parce que c'était une belle fille; sans doute on remarquait, on admirait ses jambes nerveuses, d'une forme exquise, et ses jolis pieds aux attaches délicates; seulement, l'on ne songeait guère à ce qu'il pouvait y avoir dans ces jambes et ces pieds.

« Toutefois, comme elle était la plus charmante, la plus délicieusement belle parmi les demoiselles du corps de ballet, on lui donna une place dans la danse qui devait la mettre presque constamment sous les lorgnettes des spectateurs.

« Aux premières représentations, Flora fut beaucoup regardée et lorgnée; et l'on disait dans la salle:

« — Voilà une bien jolie personne!

« C'était tout.

II

SOUVENIR DE MADRID

Le vicomte d'Ambresle s'était interrompu pour boire un petit verre de chartreuse et allumer un second cigare. Invité à reprendre son intéressant récit, il continua:

— Il y avait cinq premières danseuses, dont l'une, la première des cinq, avait un talent réel. Mais ne s'avisait-elle pas de tomber malade: un chaud et froid, suivi d'une fluxion de poitrine.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Notre garçon n'est pas si mal en arithmétique. Il a additionné exactement le nombre d'heures qui le séparent des grandes vacances!

« Grand embarras de la direction, désespoir du maître de ballet.

« Voyant cela, Flora dit à ce dernier, toute tremblante et comme honteuse :

« — Monsieur, si vous le voulez, je remplacerai ce soir mademoiselle... mademoiselle... j'ai oublié son nom.

« — Vous ! fit le maître de ballet, regardant la petite danseuse avec ahurissement.

« — Oui, monsieur, répondit-elle, en balbutiant, je crois pouvoir.

« Il était deux heures de l'après-midi; vite il y eut une répétition immédiatement suivie d'une seconde; on jugea que c'était assez. Flora avait été merveilleuse de grâce, de légèreté, de souplesse, d'intelligence.

« La pièce était sauvée.

« Et les gens du théâtre restaient confondus de ne pas avoir découvert que cette Espagnole, qu'on croyait être de mince valeur, était une danseuse hors ligne.

« Le soir, — c'était, si j'ai bonne mémoire, la quatorzième représentation, — Flora fut prodigieuse. Quel succès, mes amis, quel succès ! On applaudissait à tout rompre.

« A l'entr'acte, les habitués de l'orchestre et des avant-scènes coururent dévaliser les bouquetières des environs, et quand la belle senorita reparut sur la scène au deuxième divertissement, elle fut frénétiquement acclamée et ce fut sous une véritable avalanche de bouquets et de fleurs qu'elle s'avança jusqu'à la rampe pour saluer et remercier le public enthousiasmé.

« Le lendemain, deux ou trois journaux parlèrent du triomphe de Flora; mais les jours suivants tous les autres journaux firent à leur tour l'éloge de l'admirable danseuse.

« Du coup, les recettes augmentèrent, d'un tiers; tous les soirs la salle était bondée, on refusait du monde. Pour voir Flora, il fallait louer des places quinze jours à l'avance.

« Les appointements de la nouvelle étoile furent portés à trois cents francs: cent cinquante pour sa beauté, autant pour son mérite. La direction ne se montrait pas généreuse; mais Flora ne se plaignait point; elle était contente.

« Un journal avait dit, en parlant de la charmante, de la ravissante danseuse: C'est une Papillonne.

« Le mot eut vite fait le tour de Paris; et quand les spectateurs rappelaient la jeune artiste, ils ne criaient plus: Flora, Flora! mais: la Papillonne, la Papillonne, la Papillonne!

« Le nom était joli, il lui est resté.

« La pièce, à la Gaité, eut trois cents représentations. De ce théâtre, Flora passa au Châtelet avec 1,000 francs par mois pour danser dans une autre féerie. Nouveaux succès, nouveaux triomphes! Elle était en faveur auprès du public; elle était son idole; si on l'eût privé de la Papillonne, il y aurait eu une émeute.

« Flora était encore au Châtelet, mais à la veille d'entrer à l'Opéra, lorsqu'elle s'installa dans son petit hôtel de la rue des Dames, qu'elle ne songe pas à quitter. Je vous l'ai dit, elle est modeste dans ses goûts comme dans sa personne, vit presque de rien, dépense peu, n'aime ni l'apparat, ni le luxe, et cependant elle a soixante mille francs par an à l'Opéra.

— Mon cher vicomte, dit en riant Félicien Latapie, ce que vous venez de nous raconter paraît avoir fait impression sur de Verdraine, le voilà tout rêveur.

Maxime tressaillit, releva la tête, et voyant les autres rire, il se mit à rire aussi.

— Comte, ne nous avez-vous pas dit que vous étiez allé en Espagne? demanda de Nivoy.

— En effet, j'y suis allé il y a quelques années et j'y ai passé six mois très agréablement.

— L'Espagne est un très beau pays, que je ne connais pas encore, mais que

je me promets de visiter prochainement, dit Latapie.

— On ne saurait se dispenser de faire un voyage au delà des Pyrénées, opina de Nivoy.

— En Espagne, mon cher Félicien, dit d'Ambresle, toutes les femmes sont adorables.

— Comme la belle Flora?

— Oui, comme la belle Flora. On vante avec raison les beaux yeux des Andalouses; mais qu'elles soient d'Andalousie ou de Castille, les femmes d'Espagne, dans leur beauté plastique, ont un je ne sais quoi de piquant, de poétique, et je ne sais quels charmes séducteurs qu'on ne trouve pas chez les autres femmes d'Europe.

— Eh! vicomte, et les Parisiennes?

— J'apprécie fort les Françaises en général et particulièrement les Parisiennes; assurément elles ne le cèdent en rien aux Espagnoles, mais elles ont un autre genre de beauté.

— C'est vrai, dit de Verdraine.

— Je le répète, continua d'Ambresle, une belle fille d'Espagne est toujours une créature adorable, et le comte doit en savoir quelque chose.

— Mon cher d'Ambresle, je suis absolument de votre avis. En amour, on passe volontiers des bras d'une Française dans ceux d'une Espagnole pour revenir à la Française et retourner encore à l'Espagnole.

— Il y a l'attrait du changement, dit Félicien.

— Et celui de la curiosité, ajouta de Nivoy.

— Et d'autres encore, amplifia le quatrième convive.

— Comte, avez-vous fait un long séjour à Madrid? demanda d'Ambresle.

— Mais oui, car de toutes les Espagnes je n'ai guère vu que Madrid.

— N'avez-vous gardé de cette ville aucun doux souvenir?

— Oh! une simple aventure.

— D'amour?

— Je ne cours jamais après les autres.

— De Verdraine, mon cher, dit le Nivoy, il faut nous raconter la chose.

— En vérité, cela n'en vaut pas la peine.

— Si, si, dites toujours.

— Vous y tenez, soit; du reste, je n'en ai pas bien long à dire.

— Tant pis, répondirent en chœur les convives.

— Voici donc mon aventure:

« En arrivant à Madrid le hasard me conduisit dans une hôtellerie où l'on me donna une chambre à côté d'une autre occupée depuis quelques mois déjà par une jeune artiste dramatique qui, en attendant mieux, jouait des bouts de rôle d'ingénue au Théâtre-Royal.

« Elle vivait seule, ayant perdu sa mère l'année précédente, ce que j'appris plus tard.

« Elle n'avait pas encore dix-neuf ans, et c'était bien la plus délicieuse créature que l'on puisse voir.

« Elle avait de magnifiques cheveux noirs et des dents superbes, petites, bien rangées et blanches comme l'ivoire le plus pur, de riches perles d'Orient dont une bouche adorable était l'écrin; son visage, un peu pâle, comme celui des Mauresques, était d'une douceur angélique à ses yeux, d'une clarté étrange, vifs, profonds, pénétrants, avaient cependant une expression de langueur indéfinissable qui troublait jusqu'au fond de l'âme.

« Son corps était comme moulé, tant toutes les lignes en étaient correctes. Elle avait un port de reine et l'on aurait dit vraiment qu'elle était faite pour porter un diadème.

« Enfin, que vous dirai-je? elle était jolie et belle à ravir et elle aurait tenté le diable.

« La première fois que je la rencontrai, nous ne fimes qu'échanger un regard et je sentis que son oeil noir

NOUVEAU



FABRICATION CANADIENNE



DANS LA MÊME BOÎTE FAMILIÈRE

Nous avons du

SEISMOTITE ACTIVÉ

pour vous aider à faire un

NETTOYAGE PLUS RAPIDE—PLUS FACILE



qu'avec tout autre nettoyeur que vous avez pu employer

LA PREMIÈRE AMÉLIORATION IMPORTANTE DANS LES NETTOYEURS DEPUIS L'INTRODUCTION DU SEISMOTITE!

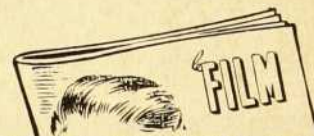


VOTRE MAGAZINE PRÉFÈRE...

... grâce à la collaboration exclusive de sa correspondante autorisée à Hollywood, Louise Gilbert-Sauvage, est en mesure de fournir au nombre toujours grandissant de ses lecteurs les informations les plus récentes et les plus précises.

LE FILM va toujours de l'avant pour informer des dernières productions de Hollywood et d'ailleurs. Un abonnement au FILM constitue un excellent cadeau qui sera fort apprécié de celui ou celle qui le recevra. Chacun des numéros contient un beau roman d'amour complet, d'une lecture fort agréable et dont l'intrigue ne manque jamais de plaire aux plus exigeants. Lire un seul mot du FILM prouve qu'il est particulièrement remarquable par sa tenue typographique hautement soignée, sa mise en page d'un goût exclusif et l'abondante variété de sa matière à lire.

Notre roman de juillet:
L'HERITAGE D'ALLETTE
Par M. TOUCAS-MASSILLON



Coupon d'abonnement

Canada et Etats-Unis

1 an..... \$1.00 2 ans..... \$1.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

Rayonnez de Santé et Beauté



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

CI-Inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

(Pour le Canada seulement)

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

avait fait passer en moi comme une flamme.

« A la deuxième rencontre, je devins sérieusement épris de la belle Elvire. « Elvire est le nom qu'elle s'était donné au théâtre, mais elle s'appelait Dolorès.

« Je lui fis ma cour, oh! mais dans toutes les règles, et en employant tout mon savoir-faire; d'ailleurs, je n'avais pas à occuper autrement mon temps.

« Peu à peu, Elvire s'appropriait un peu, mais si peu, si peu... Dans l'escalier ou sur le carré de notre étage, elle consentait à m'accorder une minute d'entretien, mais au premier mot d'amour, effarouchée, elle s'éclipsait.

« L'étonnante vertu de ma belle actrice et son indifférence m'excitaient au lieu de me calmer, irritaient mes desirs de possession, et ce que j'avais d'abord pris pour un caprice tournaient bel et bien à la passion.

« Un jour, Elvire avait mal fermé sa porte, — oh! sans intention provocatrice, je vous le jure, — je m'en aperçus, je m'introduisis dans sa chambre et, et profitant de je ne sais plus quel incident, je fus vainqueur par surprise.

« L'idylle amoureuse dura...

— Quinze jours, fit d'Ambresle.

— Non, vicomte, quatre grands mois.

— C'est beau.

— Mais mon amour s'éteignait, et voyez comme partout les femmes sont bizarres, c'est Elvire, si froide avant, qui s'était enflammée; l'amour ou plutôt la passion, une passion terrible, avait envahi son coeur et le ravageait.

« Elle voulait absolument que je l'épousasse. Elle portait dans son coeur, prétendait-elle, le fruit de nos amours. C'était peut-être vrai.

« Ma foi, je n'avais plus qu'une chose à faire...

— Votre malle, fit de Nivoy souriant.

— Vous l'avez dit. C'est que les Espagnoles ne sont pas toujours commodes, et je pouvais craindre qu'elle n'en arrivât, pour se venger à me planter un poignard dans la poitrine.

« A ne vous rien cacher, mes amis, j'avais peur.

« Or, un soir qu'elle était à son théâtre, je me fis conduire à la gare où je pris le premier express pour revenir directement en France.

— Ainsi finit l'aventure, dit d'Ambresle, et c'est ainsi qu'elle devait finir.

« — Et qu'elle devenue l'abandonnée? demanda Félicien. Elle m'intéresse, cette pauvre Elvire.

— Je ne sais pas, répondit le comte, je n'en ai plus entendu parler.

— Quoi! rien, pas une lettre?

— Je ne lui avais pas caché qui j'étais, mais elle n'aurait pas su où m'écrire; d'ailleurs elle était d'une fierté...

— Une fierté castillane, dit le vicomte.

— Si j'en crois ce qu'elle m'a raconté, elle descend d'une grande et ancienne famille d'Espagne que les révolutions de la Péninsule ont ruinée; un de ses ancêtres aurait été ministre et un autre général en chef d'armée; son grand-père aurait été tué dans une bataille ayant le grade de colonel.

— Cela est dans les choses possibles, répliqua le vicomte; mais si l'on en croyait les Espagnols, ils seraient tous de race princière.

Sur l'invitation de M. de Verdraine, ses amis se levèrent, et l'on descendit au jardin pour changer d'air.

Le comte et le vicomte causaient, marchant côte à côte.

— Croiriez-vous, d'Ambresle, dit tout à coup Maxime, que je ne connais pas encore le foyer de la danse à l'Opéra?

— Je vous crois parfaitement, attendu que certains privilégiés seuls y sont admis. Mais je vois où vous voulez en venir; vous désirez que je vous ouvre la porte de ce sénacle?

— Eh bien! oui.

— Peut-être désirez-vous aussi être présenté à la belle Flora!

— Dame! pourquoi pas?

— Eh! eh! comte, est-ce que, las aujourd'hui de la Française, vous voudriez retourner à l'Espagnole?

— Oh! pas le moins du monde.

— C'est que, comme votre belle Elvire de Madrid, la Papillonne est capable, elle aussi, de tenter le diable. Certes, vous êtes un grand vainqueur, car vous possédez des moyens de séduction que beaucoup d'autres n'ont pas, mais je vous ai dit ce qu'est Flora, et je vous ai parlé de certaines défaites successives qui doivent donner à réfléchir. Mon cher comte, en amour comme en guerre, il arrive fatalement un jour où chacun a son Waterloo.

D'Ambresle, prenez garde, vous allez me donner l'envie...

— De vous risquer dans cette aventure! Mais, non cher, vous l'avez, cette envie, et ce n'est pas moi qui vous l'ai donnée.

— Où voyez-vous cela?

— Dans vos yeux.

— Après tout, il n'est pas défendu d'essayer.

— Sans doute; seulement... Qui s'y frotte s'y pique!

— Il y a une manière de prendre les ronces.

— Quand elles n'ont plus de piquants.

— D'Ambresle, seriez-vous jaloux?

— Jaloux, moi? Dieu me garde de cette maladie ridicule et bête!

— Me présenterez-vous à Mlle Flora?

— Vous y tenez absolument?

— Oui.

— Vous a-t-elle vu déjà?

— Jamais. Où voulez-vous qu'elle m'ait vu?

— C'est juste. Et vous, comte, vous ne l'avez encore vue que sur la scène?

— Oui, sur la scène, répondit Maxime.

Après avoir un peu hésité il ajouta:

— Deux ou trois fois, le hasard me l'a fait rencontrer dans la rue.

— Et malgré le voile épais qui cache son visage quand elle sort à pied, vous l'avez reconnue?

— Mais... oui.

D'Ambresle s'arrêta posa sa main sur le bras du comte, le regarda fixement et sourit.

— Décidément, fit-il, la chose est sérieuse.

— Hein? que voulez-vous dire?

— Eh, parbleu! que vous êtes amoureux de Flora.

— Eh bien? quand cela serait, répliqua le comte d'un ton vif, vous en avez bien été épris vous-même.

— C'est vrai, seulement...

— Achevez.

— Moi, comte, je ne suis pas un entêté comme vous.

— Ce qui signifie?

— Que si vous entrez en lutte, je crains beaucoup pour votre amour-propre et votre orgueil.

— Je ne risque rien, après tout, qu'une défaite pareille à la vôtre.

— Il vous semble. Mon cher comte, il y a des vaincus qui restent debout et d'autres qui restent couchés sur le carreau; moi, j'ai sauvé mon amour-propre par une retraite prompt et honorable; vous, je le répète, vous êtes un entêté... Enfin, ceci est votre affaire; je ne veux pas vous donner des conseils, car vous pourriez croire... que je suis jaloux. Vous savez ce qu'est Flora, vous n'ignorez pas à quelle femme extraordinaire vous aurez affaire, et je vous dis encore, pour finir: Qui s'y frotte s'y pique!

— Me voilà prévenu, et je vous pose de nouveau ma question: me présenterez-vous?

— Je ne veux pas vous refuser cela.

— Alors, quand?

— Ce soir, j'espère, l'Opéra est fermé; mais demain, si cela vous convient...

— Parfaitement. Mlle Flora sera au théâtre?

— Oui, elle est du ballet.

— En ce cas, c'est dit demain.

— Nous dînerons ensemble, si vous voulez.

Où?

— Au café Anglais.

Le comte et le vicomte rejoignirent les autres jeunes gens, qui s'étaient assis à l'ombre d'un polonia, et se mêlèrent à leur conversation.

III

LA PRÉSENTATION

Le vendredi, excepté en été, alors que la haute société a déserté Paris, la salle de l'Opéra est presque toujours remplie par un public de choix. Il est rare que le vendredi les loges et les fauteuils loués à l'année ne soient pas occupés par leurs titulaires.

Le soir dont nous parlons, jamais peut-être on n'avait vu autant d'habit noirs aux fauteuils d'orchestre, autant de magnifiques toilettes et de jolies femmes dans les loges; partout des épaules et des bras nus, ceux-ci chargés de pierreries qui, avec les agrafes et les bouquets de diamants aux corsages, les aigrettes et les diadèmes dans les cheveux scintillaient, croisant leurs feux sous l'éclatante lumière des lustres.

La salle, enfin, avait l'aspect animé, joyeux, superbe d'un soir de première. A l'orchestre, aux amphithéâtres, dans les loges, aux galeries, pas une place vide.

Mais ce n'est pas dans la salle, c'est derrière le grand rideau de la scène, derrière les décors, au foyer de la danse, que nous prions le lecteur de nous accompagner.

Le vicomte d'Ambresle et le comte de Verdraine venaient d'y entrer. Leur tenue était irréprochable; ils avaient l'habit, la cravate blanche et des gants immaculés. Ils se tenaient à l'écart et faisaient peu attention à cinq ou six messieurs qui riaient avec les danseuses et leur adressaient des madrigaux plus ou moins spirituels.

Les dames du corps de ballets étaient déjà presque toutes dans le foyer; les unes étaient debout, formant des groupes charmants, causant et riant entre elles; les autres, plus graves, étaient assises sur les divans; elles regardaient et, de temps à autre, une repartie, une saillie, un motif vif les faisaient sourire. Quelques-unes essayaient une pirouette ou un entrechat.

Les messieurs dont nous venons de parler, — ils n'étaient pas plus de six, — dérangeaient bien un peu les groupes, mais ils se reformaient aussitôt; car, nous devons le dire à la louange de ces demoiselles, elles n'apportaient pas une grande attention aux compliments quelque peu banals qui leur étaient adressés. Une dizaine seulement se montraient moins indifférentes, et avec autant de grâce que d'à-propos savaient répondre et tenir tête aux galantins, qui auraient bien voulu se permettre certaines libertés rigoureusement défendues.

En vérité, ces hommes faisaient tache au milieu de ces gracieuses jeunes filles pour la plupart fort jolies.

Les pantalons et le noir des habits étaient choses réellement laides à côté de ces jambes serrées dans des maillots de couleur chair; de ces petits pieds légers emprisonnés dans du satin; de ces jupes courtes; de ces étoffes de gaze aux couleurs vives semées d'or et d'argent, constellées d'étoiles; de ces têtes charmantes ornées de fleurs; de ces bras nus, blanc comme l'albâtre, et de ces ravissantes épaules également nues, à la peau satinée et légèrement estompée de carmin.

Le ballet faisait partie du troisième acte; à ce moment le deuxième acte venait de finir; on était à l'entr'acte.

Flora n'était pas encore descendue de sa loge et le comte et le vicomte attendaient.

La présentation ne pouvait se faire dans la loge de la danseuse où jamais d'autres personnes que le coiffeur et l'habilleuse n'étaient admises. On avait bien un peu essayé de forcer la consigne; mais Flora avait manifesté son mécontentement et des ordres sévères avaient été donnés par l'administration aux garçons de service pour que les personnes étrangères fussent éloignées aussi bien des loges des danseuses que de celles des chanteuses. De plus Flora, qui se faisait toujours accompagner au théâtre par sa femme de chambre, avait cette femme fidèle et dévouée pour défendre sa porte.

La Papillonne fit enfin son entrée dans le foyer.

Ses camarades, les premières danseuses, vinrent avec empressement lui serrer la main; les autres danseuses la saluèrent avec un respect affectueux. On voyait tout de suite que, par sa modestie, chose rare chez les artistes, par sa gracieuseté et son affabilité, Flora avait su s'attirer les sympathies et l'amitié de toutes ces dames.

— Où en est-on? demanda-t-elle.

— Le troisième acte est annoncé; on va lever le rideau.

— Merci, nous avons encore un quart d'heure; je ne suis pas en retard, ajouta-t-elle avec un doux sourire et en laissant voir un peu le pur émail de ses dents merveilleusement belles.

Le comte de Verdraine, ébloui, la dévorait des yeux.

Elle s'assit dans un fauteuil, appuya légèrement ses mains sur ses jupes, relevées, un peu plus qu'elle ne le voulait et jeta un regard rapide autour du foyer. Elle vit d'Ambresle qui, de loin, la saluait. Elle rendit le salut en inclinant la tête et en ébauchant un sourire.

Elle portait un costume blanc parsemé de paillettes d'argent; elle avait, comme les autres danseuses, les épaules et les bras nus; des épaules superbes et des bras charmants; aucun bijou: ni bracelet, ni bague, ni boutons d'oreilles, ni broche. Pour tout ornement, elle avait seulement placé dans ses cheveux une rose blanche à feuilles et pétales d'argent.

Elle n'en était que plus ravissante, et, en la regardant, on se demandait s'il pouvait exister une femme plus parfaite, une aussi adorable jeune fille. Au milieu de cet essaim de jolies filles qui l'entouraient, elle brillait et attirait les regards comme la reine des fleurs au milieu d'un parterre!

Le comte de Verdraine était plongé dans une sorte d'extase qui aurait duré longtemps, si le vicomte n'eût pas touché son bras en lui disant tout bas:

— C'est le moment, allons!

Maxime suivit son ami qui s'avancait vers la belle danseuse.

Arrivé près de la jeune fille, d'Ambresle s'inclina profondément, comme s'il eût été devant une reine, puis il lui dit:

— Mademoiselle Flora veut-elle me permettre de lui présenter un de mes amis?

De sa voix douce et harmonieuse, la jeune fille répondit:

— Si cela vous fait plaisir ainsi qu'à votre ami, monsieur le vicomte, je le veux bien.

Le comte s'était approché; d'Ambresle le prit par la main.

— Mademoiselle, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte Maxime de Verdraine.

Si les deux amis n'eussent pas été aussi émus l'un que l'autre, ils se seraient aperçus que le mouvement fait par la danseuse était un haut-le-corps; ils auraient vu également le sombre éclair qui traversa son regard et s'éteignit aussitôt; ils n'avaient pas remarqué davantage qu'elle avait pâli, car aussitôt le rouge était revenu sur ses joues

et avait envahi son front. Ils n'avaient rien vu.

C'est que Flora savait dissimuler ses impressions, c'est qu'elle avait une force de volonté extraordinaire, et que toujours elle pouvait se contenir et se rendre maîtresse d'elle-même.

Aussi, s'étant levée et ayant salué le comte avec une grâce charmante, ce fut d'une voix parfaitement calme et ayant sur les lèvres son adorable sourire qu'elle répondit:

— Je vous remercie d'avoir bien voulu me présenter votre ami, monsieur le vicomte.

Et se tournant de nouveau vers de Verdraine:

— Monsieur le comte, continua-t-elle, je suis très flattée et très honorée de faire aujourd'hui votre connaissance.

— L'honneur est tout pour moi, mademoiselle, répliqua de Verdraine assez gauchement.

— Je ne suis qu'une danseuse, monsieur, dit Flora avec un nouveau sourire, mais qui ne ressemblait pas au précédent.

— Oui, une danseuse, répondit le comte, dont on doit s'estimer heureux et fier d'être l'ami.

— Je me demande ce que peut valoir mon amitié, fit Flora en enfouissant son regard dans les yeux du comte.

Il resta un instant comme étourdi, tellement la flamme du regard de la jeune fille l'avait troublé, puis il répondit gravement:

— Elle a un prix inestimable, mademoiselle, croyez-le, n'importe d'où elle vient et qui la donne, l'amitié sincère est ce qu'il y a de plus précieux au monde.

— C'est très bien, monsieur le comte, et vous mériteriez d'être mis à l'épreuve, riposta Flora en riant.

— Je suis prêt à la subir, mademoiselle.

La jeune fille enveloppa encore le comte de son regard troublant.

— Mais, messieurs, reprit-elle, pourquoi ne vous asseyez-vous pas? voilà des sièges.

Et reprenant place dans son fauteuil, elle ajouta:

— J'ai encore cinq minutes à vous donner.

Les deux hommes s'assirent et la conversation continua, plus sérieuse, sur les choses du jour. Flora se montra tour à tour enjouée et grave, mais toujours spirituelle et pleine de réserve et de dignité. On voyait que, malgré sa jeunesse, elle connaissait la vie, les hommes et les choses; on sentait qu'elle n'avait pas toujours été heureuse, qu'elle avait eu de longs jours de misère, qu'elle avait souffert et que c'était surtout à la dure école du malheur qu'elle s'était formée.

La causerie fut interrompue par un régisseur qui parut à l'entrée du foyer et dit:

— Mademoiselle Flora?

La danseuse se leva aussitôt, salua de la main le comte et le vicomte et, légère comme un oiseau, s'envola.

— Mon cher, dit d'Ambresle, nous n'avons plus rien à faire ici, allons-nous-en.

— Pourquoi si vite? Attendons la fin du ballet.

— Pour la revoir?

— Oui.

— Inutile, mon ami: après le ballet, Flora ne rentre pas au foyer; elle remonte dans sa loge, remet son costume de ville et quitte le théâtre immédiatement.

— Ah!... Alors...

— Eh bien?

— Allons la voir danser.

— Soit.

Les deux amis se firent ouvrir une porte qui communiquait avec la salle, et debout, à l'une des entrées de l'orchestre, ils assistèrent à la dernière partie du ballet.

Comme toujours, Flora fut applaudie à tout rompre, rappelée, acclamée.

Il semblait au comte de Verdraine qu'il avait sa part des applaudissements des spectateurs; il était grisé, fou. Et il se jurait que la ravissante danseuse serait à lui.

Les deux amis attendirent la fin de l'acte pour sortir du théâtre.

— Eh bien! demanda d'Ambresle, quand ils furent sur le boulevard, êtes-vous satisfait?

— C'est-à-dire, mon ami, que je suis au paroxysme de l'enthousiasme; il me semble que je ne suis plus sur la terre, que je viens d'être transporté au septième ciel.

— En effet, voilà de l'enthousiasme.

— Quelle adorable créature! vicomte; mais elle est divine, cette femme!

— Oui, c'est connu. Mlle Flora est une merveille et vous en êtes éperdument épris.

— C'est vrai, mon ami, je ne peux pas le nier, ce qui serait, d'ailleurs, une insigne sottise. Quand on aime une femme pareille on ne le cache point, on le crie à qui veut l'entendre.

— Ce qui serait, selon moi, une autre sottise. Quand on aime une femme comme Flora, on ne le dit à personne, et si l'on a l'ineffable bonheur d'en être aimé, la pire des sottises serait de le crier à qui voudrait l'entendre.

— C'est une théorie qui vous est personnelle.

— Qu'importe si elle est sage?

— Pourtant, mon cher vicomte, il me semble que si l'on est fier d'être aimé d'une femme charmante, belle entre toutes, ce n'est point pour le cacher à tous les yeux, mais au contraire pour s'en faire honneur.

— Question de vanité et d'amour-propre, de Verdraine; un bonheur caché a sa saveur ou, ce qui revient au même, un doux secret à deux a ses voluptés. Mais nous n'avons pas à discuter; comme vous le disiez tout à l'heure, mon cher comte, ce sont mes idées et je n'ai point la prétention de les faire partager aux autres.

Après un court silence, d'Ambresle reprit:

— Mon cher comte, recevez mes félicitations sincères.

— A quel propos?

— Mais sur les succès que vous avez obtenus ce soir.

— Expliquez-vous mieux.

— Mlle Flora vous a fait un accueil que vous pouvez considérer comme une faveur rare, je puis même dire exceptionnelle et dont vingt autres seraient jaloux. Elle a été pour vous d'une amabilité qui m'a surpris; elle vous a accordé des regards, des sourires dont elle ne gratifie jamais même ses plus anciennes connaissances, et non seulement elle vous a permis de lui dire bien des choses, mais elle vous a répondu. Il est évident que vous lui avez plu, car jamais, vous entendez, comte, jamais elle n'a été gracieuse avec un autre comme elle l'a été avec vous.

— Vraiment, vous avez remarqué cela?

— Je n'avais pas un bandeau sur les yeux. Je vous ai parlé de la fierté de Mlle Flora, de sa froideur dédaigneuse, eh bien! à votre vue, cette glace s'est fondue. Beaucoup d'hommes lui ont été présentés parmi les plus riches, les plus distingués, les plus haut placés; toujours elle répondait par un mouvement de tête et quelques paroles brèves; jamais un sourire, à peine un regard distrait, et c'était tout; et si les importuns essayaient d'insister, elle leur tournait le dos sans façon, allait vers une de ses camarades et lui prenait le bras comme pour causer avec elle, mais n'ayant absolument rien à lui dire. Enfin, comte, vous êtes en bon chemin.

— Vous trouvez?

— Je connais Mlle Flora mieux que personne, mon cher, et je crois qu'une nouvelle victoire vous est réservée.

— Croyez-vous cela sérieusement?

— Quand un sceptique comme moi croit à une chose, c'est toujours sérieusement.

**VOS CHEVEUX
PEUVENT ÊTRE
AINSI
AVEC
LE NOUVEAU
WILDROOT
CREAM-OIL**



**WILDROOT
CREAM-OIL**

- (1) FAIT TENIR LES CHEVEUX
- (2) DIMINUE LA SÈCHESSE
- (3) FAIT DISPARAITRE LES PELLICULES

UN PEU DE WILDROOT CREAM-OIL fait beaucoup pour vos cheveux. Ils sont bien peignés toute la journée. Ils ne paraissent jamais gras ou pommadés. Votre chevelure est belle et saine.

**TONIQUE CAPILLAIRE
Non Alcoolique Contenant
de la LANOLINE!**

La LANOLINE raffinée est recommandée depuis longtemps pour ses propriétés calmantes et parce qu'elle ressemble étroitement à l'huile de la peau humaine.

Des milliers de femmes emploient du Wildroot Cream-Oil pour aider à embellir leur chevelure. Excellent aussi pour les cheveux des enfants. Achetez-en une bouteille ou un tube aujourd'hui, à n'importe quel comptoir d'articles de toilette. Demandez-le aussi chez les barbiers.

**Achetez du
WILDROOT
CREAM-OIL
AUJOURD'HUI!**

**En tubes
et en
bouteilles**



**ÉCOUTEZ
"Parade des Amateurs" CKVL
TOUS LES
DIMANCHES 12-30
Commandité par WILDROOT 69-T**

sement! Donc, je le répète, vous pouvez vous faire aimer, à moins...

— Achevez, vicomte.

— A moins que, comme celle d'un mauvais général d'armée, votre tactique ne vous conduise à un échec.

M. de Verdraine eut en même temps un regard et un sourire superbes.

— En amour, répliqua-t-il avec un fort grain de fatuité, je n'ai pas la réputation d'être un maladroit.

— Eh, eh! don Juan lui-même n'a pas toujours été heureux.

— Je ne suis pas don Juan.

— Vous voulez dire que vous avez été toujours heureux. C'est parfait. Ayez donc confiance en votre bonne étoile, mon cher comte, et tâchez qu'elle soit plus brillante que jamais quand viendra l'heure du berger. Qu'à vous donc, mon cher, revienne la gloire d'une conquête qui est la plus difficile que je connaisse.

— Cette gloire, vicomte, je l'aurai!

IV

LES BOUQUETS

FLORA, la Papillonne, était rentrée chez elle à onze heures et tout de suite s'était mise au lit; mais elle avait la tête pleine de pensées, de souvenirs; elle avait longuement réfléchi et n'était parvenue à s'endormir qu'à une heure très avancée de la nuit.

Elle se réveilla à neuf heures et sonna sa femme de chambre. Celle-ci ne tarda pas à paraître, tenant d'une main un magnifique bouquet, qu'un domestique en livrée venait d'apporter, et de l'autre une carte de visite.

— Voyons cette carte, dit la danseuse.

Elle la prit et lut:

« Comte Maxime de Verdraine. »

— Ah! bien, fit-elle.

Au-dessous du nom, gravé avec soin, il y avait une couronne de comte.

Flora jeta la carte sur la table de nuit, prit ensuite le bouquet et l'examina attentivement, comme si elle eût admiré la rareté et la beauté des fleurs qui le composaient.

— Augustine, comment trouvez-vous ce bouquet?

— Très beau, mademoiselle, répondit la femme de chambre.

— Oui, toutes ces fleurs sont belles et plus rares encore. Combien pensez-vous qu'il a été payé?

— Je ne saurais dire, mademoiselle, mais peut-être plus de cent francs.

— Oui, peut-être; mais c'est une somme insignifiante pour M. le comte de Verdraine, qui est très riche.

Un sourire singulier courut sur les lèvres de la danseuse. Puis ayant toujours les yeux fixés sur le bouquet posé sur le lit, elle resta quelques instants pensive.

— Non, murmura-t-elle, non, je ne dois avoir aucun scrupule!

Elle passa sa main sur son front, soupira et reprit à haute voix:

— Augustine, combien y a-t-il encore de bouquets dans le salon?

— Mais au moins dix ou douze.

— Ce soir, tous devront être jetés dans la rue, vous le direz à Ajax.

— Même celui-ci, mademoiselle?

— Non pas; celui-ci, Augustine, vous le placerez dans mon plus beau vase de Sèvres, celui du ministre.

— Bien, mademoiselle.

— Je ne veux plus avoir dans mon salon et ma salle à manger que les fleurs qui me seront envoyées par M. le comte de Verdraine.

La femme de chambre regarda sa maîtresse avec surprise.

— Eh bien! oui, continua Flora, je ne traite plus maintenant mes admirateurs...

— Oh! dites vos adorateurs, mademoiselle.

— Si vous voulez, Augustine; maintenant je ne traite plus ces messieurs sur le pied de l'égalité entre eux; jusqu'à présent tous m'étaient parfaite-

ment indifférents et l'on m'a souvent reproché de ne pas avoir de préférence; cette préférence, je l'accorde aujourd'hui au nouveau venu, à M. le comte de Verdraine, qui m'a été présenté hier, au théâtre. Il est fort bien, ce comte, c'est un homme charmant: de plus, il s'appelle Maxime, un nom que j'aime.

— Enfin, mademoiselle se décide à aimer?

— Vous allez un peu vite, Augustine, je n'en suis pas encore là. Je me décide à accepter les hommages d'un homme du monde, distingué, spirituel, aimable, très bien physiquement et jeune encore, car il ne doit pas avoir plus de trente-cinq ans; mais entre cela et aimer il y a une différence.

— Oui, mais pourquoi mademoiselle, qui a un si bon cœur et qui est si bonne, n'aimerait-elle pas?

— Peut-être aimerai-je un jour; je ne suis pas plus insensible qu'une autre, et je sens bien que si je rencontrais un homme... Mais l'amour est un sentiment qui ne se commande pas.

— C'est vrai, mademoiselle; enfin, mademoiselle veut essayer?

— Oui, répondit Flora avec un lueur dans le regard.

— Après tout, mademoiselle est libre; elle n'a de compte à rendre à personne et a parfaitement le droit de faire ce qu'elle veut.

— C'est votre avis, Augustine?

— Absolument, mademoiselle.

— Eh bien! ce que je veux faire, je le ferai.

La jeune fille se leva, fit sa toilette et fut bientôt habillée. Du reste, aussi bien quand elle sortait que chez elle, elle était toujours mise très simplement; sur elle, jamais rien de tapageur, de criard: elle détestait les excentricités de la mode, ces couleurs voyantes qui tirent l'oeil, et avait une sorte de mépris pour toutes ces fantaisies coûteuses qui veulent parer une femme et nui-

sent le plus souvent à sa beauté, à sa grâce.

Chez elle, Flora était presque constamment en peignoir blanc ou rose l'été, havane ou bleu foncé l'hiver. Ces costumes, sortis des mains d'une bonne faiseuse, lui allaient à ravir. Elle était délicieusement jolie avec le peignoir rose tendre dont elle venait de se vêtir et dont la jupe tombait sur ses pieds chaussés de pantoufles de satin du même rose que le vêtement.

Souvent, elle arrangeait coquettement sur sa tête une mantille, qui ajoutait à sa beauté un charme tout particulier. C'était sans doute en souvenir de ses jeunes années et de l'Espagne qu'elle n'avait pas complètement abandonné la mantille, cette partie du costume national des senoras espagnoles. Du reste, comme nous venons de le dire, elle mettait une certaine coquetterie à s'en parer et savait très bien ce que sa beauté y gagnait.

Après avoir vu la danseuse une fois avec sa mantille, si on l'eût revue sans cet ornement, on aurait tout de suite remarqué que quelque chose lui manquait, qu'il y avait un changement dans sa physionomie.

Sa femme de chambre lui disait souvent:

— Ah! mademoiselle, si vous saviez comme vous êtes bien, comme vous êtes charmante avec votre mantille! Vous avez les plus beaux yeux du monde; eh bien! il me semble qu'ils ne sont plus les mêmes quand vous n'avez pas votre mantille.

La femme de chambre s'était retirée, emportant le bouquet pour le placer, comme elle en avait reçu l'ordre, dans le vase du « ministre ».

Flora ouvrit le tiroir d'un meuble et dans un coffret, au milieu de divers autres papiers, elle trouva une carte de visite dont le papier de bristol jauni attestait l'ancienneté. Sur cette carte il y avait:

LA VIE COURANTE . . . par Georges Clark



— Maman me défend bien de m'amouracher du garçon du restaurant, mais je vous le demande, faudra-t-il que j'attende qu'il devienne propriétaire pour manger des glaces à mon goût?

Comte Maxime de Verdraine

Et comme sur l'autre carte la couronne de comte.

La danseuse plaça les deux cartes l'une à côté de l'autre et les examina avec attention. Elle put se convaincre que si les deux cartes n'avaient pas été tirées sur la même plaque de cuivre ou d'acier, une nouvelle plaque avait été copiée sur l'ancienne, avec une exactitude parfaite.

— Aucun doute n'est possible, murmura-t-elle; d'ailleurs, il me sera facile d'obtenir certains renseignements.

Elle glissa les deux cartes dans le coffret, qui fermait au moyen d'un ressort secret, puis elle referma le tiroir et eut encore sur les lèvres le sourire singulier dont nous avons parlé tout à l'heure.

Le lendemain, deuxième bouquet du comte également accompagné d'une carte et apporté par le même domestique; le jour suivant, et toujours à la même heure, troisième bouquet, troisième carte.

La danseuse chercha dans les fleurs de ce dernier bouquet, comme si elle eût espéré y trouver une lettre. Il n'y avait rien.

— Allons, pensa-t-elle, il ira à quatre.

Elle se trompait, ce ne fut pas un bouquet qu'elle reçut le lendemain, mais une lettre. Le domestique attendait dans le cas où il y aurait une réponse.

M. de Verdraine demandait à Mlle Flora de vouloir bien l'autoriser à lui faire une visite à telle heure qui lui conviendrait le mieux.

— Si elle me répond et m'accorde ce que je lui demande, s'était dit Maxime, c'est que, comme le pense d'Ambresle, je suis en bon chemin.

Ayant lu le billet, Flora, sur un papier satiné et parfumé, écrivit la réponse que voici:

« Monsieur le comte,

« Le mercredi étant un des deux jours de la semaine que je consacre à faire des visites, j'aurai l'honneur de vous recevoir aujourd'hui même à deux heures de l'après-midi.

« Agréez, monsieur le comte, l'assurance de ma considération distinguée.

« Flora. »

Quant M. de Verdraine eut lu ces mots, la joie du triomphe étincela dans son regard, et comme un échappé de lycée qui reçoit un premier billet d'amour, il porta celui de la danseuse à ses lèvres frémissantes de sensualité.

— Elle est à moi! s'écria-t-il avec un superbe mouvement d'orgueil.

Alors il lui sembla entendre une voix qui lui disait, pour calmer son transport:

— Ta victoire pourra te coûter beaucoup!

— Eh, qu'importe! fit-il, on payerait de la vie le bonheur de posséder une femme comme l'incomparable Flora, la merveille des merveilles!

Il avait dit ou pensé cela avant de posséder Mme de Reybole, avant d'épouser la belle Paule, avant d'avoir conquis Mme de Brogniès, chaque fois, enfin, que sa terrible passion s'était emparée de ses sens.

Et c'était vrai, et nous l'avons vu, le comte de Verdraine était un de ces hommes qui ne reculent devant rien, qui sacrifient tout à leurs passions du moment et se précipiteraient dans un abîme si la satisfaction était au fond.

A deux heures précises, le beau Maxime, vêtu à la dernière mode et tout fringant, sonnait à la porte de l'hôtel de la danseuse.

Il était venu dans sa victoria, mais craignant de déplaire à la jeune fille, il avait mis pied à terre à cinquante pas de distance.

Ce fut Ajax, le petit bossu barbu, qui vint ouvrir.

— Monsieur, votre nom, s'il vous plaît ? dit-il.

— Je suis le comte de Verdraine.

— Ah! bien, très bien, monsieur; j'ai reçu l'ordre de laisser entrer monsieur le comte.

Maxime traversa la petite cour, monta trois marches et, dans un vestibule de trois mètres carrés, se trouva en présence du deuxième gardien de la maison dont avait parlé le vicomte d'Ambresle; c'était effectivement un mulâtre et il se nommait Ali.

— Vous êtes monsieur le comte de Verdraine ? demanda le serviteur.

— Oui, répondit Maxime.

Ali ouvrit une porte et le comte pénétra dans l'antichambre qui précédait le salon. Là se trouvait Augustine. Elle salua le comte et l'annonça à sa maîtresse.

Flora s'était levée pour recevoir M. de Verdraine.

Après les premières paroles échangées. Maxime voulut prendre la main de la jeune fille, qui la retira par un mouvement plutôt instinctif que réfléchi.

— Oh! fit-il avec un accent de tristesse sincère.

— Vous y tenez donc, monsieur le comte ? dit-elle gracieusement et de sa plus douce voix.

Et, souriante, elle avança sa main.

Maxime la pressa doucement. Il était visiblement ému.

Elle l'invita à s'asseoir dans un fauteuil, s'assit elle-même en face de lui et reprit :

— Vous ne trouvez point ici le luxe auquel vous êtes habitué, monsieur le comte, et peut-être pensez-vous que la danseuse Flora est bien mal logée.

— Mademoiselle, répondit-il, je ne vois que vous et ne peux voir que vous; par vous, tout ce qui vous entoure est superbe; le vrai luxe c'est votre beauté, et aucun palais, si merveilleux qu'il soit, n'est comparable à cette demeure.

— Vous êtes enthousiaste, monsieur le comte, mais je suis femme et, quoi qu'on en dise, je ne suis pas complètement insensible aux compliments. Les personnes qui ne me connaissent pas auraient le droit, j'en conviens, d'être étonnées en voyant mon pauvre ameublement; mais la grande simplicité me plaît, j'aime peu ce qui brille, je suis ici selon mes goûts et je ne sais pas s'ils changeront jamais.

Le comte jeta un regard autour du salon, vit ses trois bouquets, qui en faisaient le principal ornement, et sourit.

— A propos, monsieur le comte, reprit Flora, je vous remercie de ces superbes bouquets; j'ai beaucoup admiré toutes ces belles fleurs.

— Ainsi, j'ai eu le bonheur de vous être agréable ?

— Mais sans doute.

— Vous aimez les fleurs, vous devez en recevoir beaucoup.

— Trois ou quatre bouquets chaque jour, et j'en recevrais davantage si je ne les refusais. D'ailleurs, je ne garde même point ceux qu'il me plaît d'accepter.

— Qu'en faites-vous donc ?

— Je les donne à des amies, à des camarades qui viennent me voir.

— Pourtant, mademoiselle.

— Ah! oui, je comprends... les vôtres ? fit-elle en rougissant et comme embarrassée; eh bien! oui, je les ai conservés.

Maxime devint radieux.

— L'envoi de votre premier bouquet ne m'a pas surpris, monsieur le comte; après la causerie assez familière que nous avions eue la veille, je vous avoue que je l'attendais. Je l'ai fait placer aussitôt dans ce vase de Sèvres qui m'a été offert récemment par un de nos ministres. Votre deuxième bouquet, plus beau et plus riche encore que le premier, me donna beaucoup à réfléchir; le troisième me rendit perplexe et, je

ne vous le cache point, quelque peu inquiète.

— Pourquoi mademoiselle ?

— Pourquoi ? Mais parce que je me demandais quelles pouvaient être vos intentions. J'aime les situations sans équivoque, c'est-à-dire franches et définies. Si vous m'aviez envoyé un quatrième bouquet, non seulement je ne l'aurais pas accepté, mais j'aurais donné l'ordre qu'on remit à votre messenger les trois premiers et que tous quatre vous fussent renvoyés.

« Si vous me demandiez pourquoi j'aurais agi ainsi, il ne me serait pas possible de vous l'expliquer. Je suis fantasque, monsieur le comte, et pas assez une femme comme les autres.

— Mais c'est pour cela que vous leur êtes si supérieure, pour cela que vous êtes adorable !

— Enfin, continua Flora, vous m'avez adressé un billet, je vous ai accordé ce que vous me demandiez et vous voilà. Maintenant monsieur le comte, veuillez me dire pourquoi vous m'avez priée si instamment de vous recevoir ?

— Est-ce que vous ne le comprenez pas ?

— Si, peut-être, mais je peux me tromper, répondit-elle en enveloppant de Verdraine de son regard doux et plein de langueur.

— Je vous aime, mademoiselle Flora, je vous aime, je vous adore !

La jeune fille attacha ses yeux sur ceux de Maxime.

— Cela vous a pris bien brusquement, dit-elle d'un ton grave.

— Oh!... ne le croyez pas!... Je vous aime depuis longtemps, et c'est parce que je vous aimais à en perdre la raison que j'ai prié mon ami, le vicomte d'Ambresle, de me présenter à vous l'autre soir.

— Pourtant, vous ne m'aviez jamais vue que sur la scène.

— Oui, sur la scène, mêlé à la foule de vos admirateurs et joignant mes applaudissements aux leurs; mais cela ne me suffisait point, et je n'ai pas à vous le cacher, bien des fois, devant votre maison, j'ai attendu que vous sortiez et vous ai suivie à travers les rues, espérant toujours que le hasard, cet heureux hasard qui sert les amoureux, me fournirait l'occasion de m'approcher de vous et de vous parler.

Après être restée un moment silencieuse, Flora répondit :

— Oui, en effet, je me suis aperçu qu'un homme, un inconnu, mettait à me suivre une persistance singulière. Ainsi, cet homme, c'était vous ?

— C'était moi.

— Et je dois croire que vous m'aimez ?

— Je vous l'ai dit, je vous aime de toute la force qui est en moi, jamais un amour plus ardent n'a fait battre le cœur d'un homme.

— Votre langage, monsieur le comte, vous devez bien le penser, n'est pas chose nouvelle pour moi; bien des hommes, des jeunes et des vieux, et des plus riches, me l'ont fait entendre et je n'y ai pas répondu. J'ai mes idées et mes sentiments; je suis tranquille, heureuse dans ma liberté, et il faudrait beaucoup, beaucoup de choses pour me faire consentir à changer mon genre de vie pour un autre où je ne trouverais peut-être qu'une désagréable aventure.

« Vous me dites que vous m'aimez, monsieur le comte, je veux bien vous croire; mais voyons, qu'espérez-vous ?

— Que vous verrez en moi un homme d'un dévouement absolu et que j'aurai le bonheur de vous faire partager mon amour.

— Assurément, monsieur de Verdraine, vous êtes un homme séduisant et assez jeune encore pour avoir la prétention de plaire à n'importe quelle femme que vous honorerez de votre affection. Moi, je ne suis qu'une pauvre danseuse, presque rien, et cependant, je dois vous en prévenir, si vous ne le savez pas déjà, mon cœur est difficile à prendre.

Thé de la meilleure qualité

"SALADA"

ORANGE PEKOE

Essayez le

LAVORIS

comme rince-bouche
quotidien

Le choix judicieux des gens méticuleux

2-47

Fortifiez votre Santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

6880, rue Bordeaux

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines:
Le Samedi La Revue Populaire et le Film.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

« Je suis relativement déjà vieille, puisque j'ai vingt-quatre ans ; eh bien ! quoique je sois une fille de théâtre, et vous le croirez ou ne le croirez pas, cela importe peu, je n'ai jamais aimé, et jamais un homme n'a eu le droit de me parler avec familiarité. Je ne suis pas de celles qui se vendent, et comme je n'ai jamais aimé, je ne me suis pas donnée.

« Je ne dis point que je ne veux pas aimer, et je ne saurais dire non plus que je n'aimerai jamais ; ceci est le secret de l'avenir ; mais avant qu'un homme ait mon amour, il faudra qu'il m'ait donné de grandes preuves du sien. Vous voilà prévenu, monsieur le comte.

— Oui. Eh bien ! mademoiselle, mettez-moi tout de suite à l'épreuve.

— Tout de suite, non ; mais cela viendra, monsieur de Verdraine, si vous persistez dans vos intentions.

— N'en doutez pas ; aussi suis-je prêt à tout faire pour vous mériter.

La jeune fille sourit.

— Dites, Flora, dites, continua le comte, qu'exigez-vous de moi ?

— Je réfléchirai, je verrai monsieur le comte. Mais tenez, — voyez comme je suis défiante, — je crains que cet amour que je vous ai inspiré ne soit autre chose qu'un caprice.

— De grâce, ne pensez pas cela !

— Vous-même pouvez vous tromper sur la nature de vos sentiments ; dans ce cas, si vous vouliez me croire...

— Eh bien ?

— Vous renoncerez à votre projet.

— Jamais !

— C'est que je serai probablement très exigeante

— Je répondrai à toutes vos exigences, et je ferai plus encore que vous ne me demanderez. Oh ! vous m'aimerez, il faudra bien que vous m'aimiez !

— Je ne dis ni oui ni non ; cela dépendra de vous, monsieur le comte.

— Pour vous, Flora, aucun sacrifice ne me coûtera, mais sachez-le donc, je ne pense qu'à vous et ne vis plus que pour vous ; pour moi, il n'y a plus que vous au monde ; tout ce que je possède, je le mets à vos pieds ; pour un de vos regards, un de vos sourires, je jetterais ma fortune à tous les vents, je vendrais mon âme ! Enfin, pour vous posséder, je donnerais ma vie avec joie !

— Arrêtez, monsieur de Verdraine, dit la jeune fille en riant, arrêtez, pas d'exagération ; si exigeante que je puisse me montrer, je n'irai pas jusqu'à vous demander votre vie.

Sur ces mots, reprenant sa physionomie grave, elle se leva, tendit sa main à Maxime et la congédia en lui disant :

— S'il vous est agréable de revenir me voir après-demain, monsieur le comte, vous me trouverez ici comme aujourd'hui, à deux heures.

Le comte se retira, enivré de pensées voluptueuses, ayant dans le regard l'orgueil du triomphe et trouvant que la terre n'était plus assez grande pour le porter.

V

LE PACTE

Le jour qui suivit parut à M. de Verdraine long comme un siècle. La matinée du lendemain dut lui paraître également longue, car il jetait souvent un regard sur la pendule et était en proie à une agitation qui trahissait son impatience.

Enfin l'heure de se rendre rue des Dames arriva ; il mit à partir un tel empressement qu'il sonnait à la porte de l'hôtel de la danseuse vingt minutes avant l'heure donnée.

Comme la première fois, ce fut le bossu qui lui ouvrit. Ce fidèle gardien de la porte la referma aussitôt, après avoir salué gravement et respectueusement le comte qu'il laissa passer sans prononcer une parole.

Dans le vestibule, de Verdraine trouva Ali, qui le salua aussi très respectueusement, et le fit entrer dans le sa-

lon en lui disant qu'il allait faire prévenir Mlle Flora, et en le priant de vouloir bien attendre quelques instants.

Les trois bouquets étaient toujours là, dans les mêmes vases et occupant les mêmes places ; les fleurs, gardant toute leur fraîcheur, témoignaient des soins qui leur étaient donnés.

Le comte s'était assis ; il attendit un grand quart d'heure, mais au moment même où la pendule du salon sonna deux heures, il entendit un bruit de pas légers, puis une porte s'ouvrit et Flora parut.

Maxime se leva pour saluer. La jeune fille avait la même toilette que l'avant-veille, et cependant il sembla au comte qu'il ne l'avait pas vue encore aussi rayonnante de jeunesse, de grâce et de beauté.

— Monsieur le comte, dit-elle, je vous ai fait un peu attendre ; mais vous êtes arrivé avant l'heure. Voyez, ajouta-t-elle en souriant et en montrant la pendule.

— C'est vrai, mademoiselle, répondit-il : dans mon impatience de me trouver près de vous, j'ai devancé l'heure ; je n'ai pas le droit de me plaindre d'avoir attendu ; d'ailleurs dans ce salon, où il semble que vous êtes dans toutes choses, où je respirais l'air que vous avez respiré, l'attente ne m'a pas été très pénible.

— Vous avez du goût pour le madrigal, monsieur le comte, mais j'aurais mauvaise grâce à vous en faire le reproche. Allons, asseyez-vous et causons sérieusement.

— Oui, sérieusement.

— Après ce que je vous ai dit, monsieur de Verdraine, après vous avoir averti que je pourrais être extrêmement exigeante, je pensais que vous auriez réfléchi et que, arrêté par vos réflexions, vous ne seriez pas revenu ici.

— Est-il possible que vous ayez pensé cela ?

— Sans doute.

— Ah ! vous ne me connaissez pas !

— C'est vrai, je ne vous connais pas encore, monsieur le comte. Ecoutez-moi : ce n'est pas à moi de me mépriser ; cependant, croyez-le, je n'ai pas la sottise de me croire plus que je ne suis ; une danseuse, si applaudie qu'elle soit, n'est toujours qu'une danseuse, et elle ne peut être comparée à aucune des belles jeunes filles de votre monde à qui moi et mes pareilles servons d'amusement.

— Je vous trouve mille fois supérieure, à toutes les autres femmes, répliqua le comte avec feu, supérieure par la beauté, la grâce, l'esprit, par tout ce qu'il y a en vous d'exquis et de divin, et je ne vous permets pas de parler de vous avec un tel dédain.

— Pourtant, monsieur le comte, c'est une de ces femmes au-dessus desquelles il vous plaît de me placer, qui serait plus que moi digne de votre amour ?

— Non, non, s'écria-t-il de plus en plus animé, c'est vous que j'aime, c'est vous que je veux aimer ! Pour moi il n'y a plus qu'une seule femme au monde, vous !

— Ainsi vous ne voulez pas renoncer à votre projet ?

— Je vous ai déjà répondu jamais.

— Soit, mais si plus tard vous avez des regrets, vous vous rappellerez que j'ai fait ce que je devais pour vous éloigner de moi.

— Je n'aurai pas de regrets !

— C'est ce que nous verrons, Monsieur le comte vous connaissez l'Espagne ?

— Oh ! très peu.

— Vous y êtes allé, m'a dit votre ami, le vicomte d'Ambresle.

— Oui, mais je n'ai fait qu'un séjour de quelques mois à Madrid.

— Quelques mois peuvent suffire pour étudier et connaître les mœurs d'un pays. Eh bien ! monsieur de Verdraine, c'est le plus pur sang espagnol qui coule dans mes veines, et il est bon que vous

le sachiez dès maintenant. Si j'ai quelques-unes des qualités des femmes de mon pays, je crois en avoir aussi tous les défauts.

— J'adorerai vos défauts.

— Décidément, monsieur le comte, vous êtes un homme étonnant.

— Et pourquoi ?

— Mais parce que vous avez des réponses stupéfiantes. Enfin, passons. L'un de mes défauts est d'être jalouse.

— Oh ! léger défaut, lequel, d'ailleurs, a son bon côté.

— Je le veux bien, si vous y tenez. Donc, je suis jalouse, très jalouse, et je n'admettrai jamais que vous puissiez adresser à une autre femme un tendre regard ou un sourire, et moins encore de ces madrigaux que vous savez si bien tourner.

— C'est bien ainsi que je l'entends. Vous m'avez dit que vous étiez prêt à faire pour moi tous les sacrifices.

— Oui, tous.

— Et vous êtes décidé à employer tous les moyens pour vous faire aimer de la danseuse Flora ?

— Oui.

— Vous allez donc me faire votre cour et, naturellement, comme à un amoureux dont j'accepterai les hommages, ma maison vous sera ouverte tous les jours aux heures où je pourrai vous recevoir. Admettons que vous réussissiez au bout de deux ou trois mois...

— Oh ! ce serait me faire trop attendre !

— Eh bien ! mettons un mois et même quinze jours ; donc, si dans quinze jours je vous dis : « Monsieur le comte, vous êtes arrivé à votre but ; je vous aime, épousez-moi ! » que me répondrez-vous ?

Le comte tressaillit et devint très pâle.

— Mais, fit-il visiblement embarrassé.

La jeune fille, très calme, le regardait fixement.

— Vous ne dites rien, monsieur le comte, reprit-elle, et il me semble que ma question, bien naturelle pourtant, vous a fortement troublé. Pour moi, vous êtes prêt à tout sacrifier ; mais vous trouvez sans doute que donner votre nom à la danseuse Flora est un sacrifice que vous ne pouvez pas faire.

— Ce n'est pas cela, je vous le jure !

— Qu'est-ce donc, alors ?

— Je ne peux pas... balbutia-t-il.

— Pourquoi ?

Après un instant d'hésitation, il répondit :

— Je suis marié !

Flora se dressa comme mue par un ressort, et jouant admirablement la surprise et avec une feinte colère :

— Comment ! s'écria-t-elle le regard enflammé, vous êtes marié et vous venez me dire que vous m'aimez !

— Oui, je vous aime, oui, je vous adore !

— Mais votre femme, monsieur ?

— Je n'aime pas ma femme.

— Mais si elle existe, qu'en avez-vous fait ?

— Il y avait entre nous incompatibilité d'humeur et d'idées, et nous nous sommes séparés à l'amiable.

— Où est-elle ?

— Elle vit en province.

Flora parut se calmer, et se rassoyant.

— Ainsi, monsieur le comte, ce que vous voulez, c'est une liaison ?

Il ne répondit pas ; mais il la regarda avec une expression d'ardente convoitise qui révélait toutes les fureurs d'une passion dévorante.

— Seulement, continua la danseuse, la situation n'est plus la même, et mon attitude vis-à-vis du comte de Verdraine, ne sera point celle que j'aurais eue ayant l'espoir de porter son nom ; en d'autres termes, monsieur le comte, mes exigences seront d'une nature toute différente, et je vous préviens que si vous persistez à vous faire aimer de Flora, je ne ménagerai pas votre fortune.

LA VIE COURANTE . . . par Georges Clark



— Tu vois comme les enfants s'acclimatent rapidement. A peine sommes-nous rendus dans ce quartier qu'il vient de faire la connaissance de nouveaux copains.

— Tout ce que je possède est à vous, je vous l'ai dit.

— Oui, et je me plais à reconnaître que vous êtes généreux.

— Pour vous, je serai prodigue.

— Je ne m'en plaindrai pas. Maintenant, monsieur le comte, si vous le voulez bien, nous allons faire une convention, car c'est une sorte de pacte que nous allons signer tous deux.

— Dites Flora, dites; votre volonté sera la mienne; ce que vous voudrez, je le voudrai aussi.

— Du reste, ce sera dans l'empressement que vous mettez à m'être agréable, à me satisfaire, que vous me prouvez que c'est bien un véritable amour que je vous ai inspiré et que vous arriverez à me le faire partager.

« Jusqu'à présent, comte, j'ai vécu simplement; c'était dans mes goûts modestes; mais je suis fatiguée de cette existence retirée que je mène, de la monotonie d'une solitude qui ne va, — on me l'a dit cent fois, — ni à ma jeunesse, ni à ma beauté, ni à ma réputation. Que voulez-vous? on finit par se lasser de tout, même de ce que l'on a cru être le meilleur.

« Pour me faire sortir de cette pauvre petite maison, des hommes épris de ma beauté et qui auraient été fiers de la conquête d'une danseuse, ont mis comme vous à mes pieds toute leur fortune. J'ai repoussé leurs offres sans mépris, sans indignation, mais avec le froid sourire de l'indifférence. Pourquoi n'ai-je écouté aucun de ces tentateurs? Probablement parce que ni les uns ni les autres ne me plaisaient. Il faut croire, comte, que c'était vous que j'attendais!

— Ah! Flora, vous m'ouvrez le ciel!

— Monsieur le comte, défiez-vous de votre enthousiasme. Je continue: Mes goûts et mes idées vont changer, car je veux avoir aussi, à mon tour, des appétits. Je me trouve ici à l'étroit, très médiocrement installée, et je tiens à ne plus m'entendre reprocher de demeurer aux Batignolles.

— Dans quinze jours vous ne serez plus ici, dit vivement le comte.

— Nous reparlerons de cela tout à l'heure. Le temps passe vite, monsieur le comte, et à mesure qu'il s'enfuit, on vieillit, la femme plus rapidement encore que l'homme. Quand il en est temps encore, pourquoi ne profiterais-je pas de ma jeunesse? Je ne connais les plaisirs du monde que par ce que j'en ai entendu dire autour de moi; eh bien! je désire savoir ce qu'ils sont réellement; je veux comme tant d'autres femmes, qui peut-être ne me valent pas, connaître les jouissances de la vie luxueuse, avoir ma maison, mes gens, des chevaux, des voitures, des bijoux, des dentelles, des toilettes magnifiques qui feront sensation aux courses et partout où je me montrerai... Est-ce que vous n'êtes pas effrayé, monsieur le comte?

— Pourquoi serais-je effrayé? Mais je suis charmé, enchanté, au contraire.

— Alors?

— Tout cela, Flora, vous l'aurez!

— C'est bien, dit simplement la danseuse.

Et avec une légère pointe d'ironie, elle ajouta:

— Je n'attendais pas moins de vous, qui êtes un gentilhomme de la bonne et vieille école; on dit en France, je crois, gentilhomme de vieille roche...

« Comme il a été dit, comte, je vous autorise à me faire votre cour et vous pourrez mettre en lumière, à mon intention, votre aimable talent pour le madrigal. Lorsque cela nous sera agréable à tous deux, vous pourrez m'accompagner dans mes promenades; vous serez reçu chez moi à des heures convenues, comme un ami, mais sans que vous puissiez y donner un ordre quelconque avant d'en avoir acquis le droit; je vous permettrai de venir me prendre au théâtre, le soir, pour me ramener à ma porte; j'aime beaucoup le spectacle;

nous irons ensemble voir les pièces nouvelles; il ne me déplaîra pas non plus que vous me conduisiez de temps à autre dans certaines de vos réunions d'amis où d'autres femmes seront admises.

« Comme vous le voyez, comte, vous aurez toute facilité de me voir, de me parler, et à part les heures que je dois à mon emploi et celles réclamées par le repos vous, pourrez être constamment avec moi.

Maxime écoutait, plongé dans une sorte d'estase.

— Mais, continua Flora qu'il soit bien entendu, comme vous l'avez dit vous-même, que vous serez entièrement soumis à ma volonté. Tant que vous ne vous serez pas fait aimer, vous ne devrez rien me demander que je ne puisse vous accorder; vous attendrez patiemment, sans plaintes ni récriminations, que je vous dise: « Je vous aime! » Alors, comte, alors seulement vous serez mon maître par droit de conquête, et, à mon tour, je devrai être soumise à votre volonté. Voilà mes conditions, monsieur le comte; m'avez-vous bien comprise?

— Oui, très bien.

— Vous êtes libre maintenant d'accepter ou de refuser.

— Puis-je vous demander de rendre vos conditions moins dures?

— C'est inutile, je n'y changerai rien.

— Et si je ne les acceptais pas telles qu'elles sont?

— En ce cas, monsieur le comte, nous n'aurions rien dit, et nous nous séparerions à l'instant même pour ne plus nous revoir.

— Vous êtes cruelle.

— Peut-être. Enfin, à quoi vous défiez-vous?

— Ah! Flora, vous savez bien que je vous aime! J'accepte vos conditions, je les accepte; j'aurais seulement voulu qu'elles fixassent un délai.

— Comte, est-ce mon amour que vous voulez?

— Vous le savez bien.

— Alors, puis-je savoir aujourd'hui à quelle date vous aimerai?

— Vous avez raison.

— Qu'avez-vous encore à objecter?

— Plus rien.

— En ce cas, nous signons notre pacte?

— Oui.

Flora tendit sa main au comte, il la prit et sur le bout des doigts mit un baiser.

Après un court silence, Maxime reprit:

— Ma chère Flora, je suis frappé d'une chose.

— Quelle est cette chose?

— Pendant quelque temps, je ne serai que votre ami, et cependant vous passerez aux yeux du monde pour être plus que cela.

— Eh bien! est-ce que vous en avez honte?

— Non, certes.

— Je crois avoir tout ce qu'il faut pour flatter l'amour-propre d'un homme.

— Mais, Flora, votre réputation? La danseuse se mit à rire.

— Ah! c'est vrai, fit-elle, il y a ma réputation; mais qu'est-ce que cela peut valoir, la réputation d'une danseuse? Et, d'ailleurs, du moment que je ne puis être votre femme et que j'accepterai les cadeaux que vous voudrez bien me faire, je n'ai plus à m'occuper de ma réputation.

« On dira: « Flora est la protégée du comte Maxime de Verdaine »; eh bien! après? Qu'est-ce que cela peut me faire, à moi, ce que l'on peut dire? Ah! si j'aimais un homme et que cet homme m'aimât assez pour faire de moi sa femme, ce serait autre chose; j'aurais grand souci de ma réputation, car autant que cet homme, qui me donnerait son nom, j'aurais l'orgueil de son honneur!

« Mais nous nous trouvons, vous et moi, dans une situation toute diffé-

rente... Allez comte, je fais bon marché de ma réputation; mais ce que je tiens à conserver intact, c'est l'estime de moi-même. Après tout, quand vous êtes prêt à faire pour moi tous les sacrifices, il est juste que, de mon côté, je vous sacrifie quelque chose.

— Flora, ma bien-aimée Flora, s'écria-t-il, je vous l'ai dit et je le répète, aucun sacrifice ne me coûtera; tout pour vous! Ah! je voudrais être le maître de l'univers pour que vous en soyez la reine!

Elle sourit, le regarda pendant quelques instants avec une expression indéfinissable; puis, lentement, sa tête s'inclina et elle resta pensive, pendant que lui, captivé, éperdu et comme enveloppé d'effluves magnétiques, retombait dans son extatique admiration.

Il y eut un assez long silence.

Lentement encore Flora releva la tête, prit une pose gracieuse, pleine de langueur, et attacha sur le comte son regard velouté, chargé de caresses félines.

Ah! comme elle connaissait la puissance de ce regard et celle non moins puissante de sa beauté!

— A propos, comte, dit-elle, il y a avenue du Bois-de-Boulogne un charmant hôtel à louer et tout prêt à être occupé, qui me plaît beaucoup; là, je pourrais me croire la reine de l'univers.

— Demain, Flora, la location de cet hôtel sera faite en votre nom.

— Est-ce que vous avez un tapissier?

— Oui, sans doute, et c'est un homme de goût, un artiste dans son genre.

— Il faudrait qu'il ne demandât pas plus de quinze jours pour mettre l'hôtel en état de me recevoir.

— Dans quinze jours, vous y serez installée.

— Pour l'ameublement, comte, je m'en rapporte entièrement à vos goûts délicats et à l'expérience de votre tapissier.

— Vous serez satisfaite.

— Je vous éviterai la peine de me trouver des domestiques; d'ailleurs j'ai déjà ma femme de chambre, une cuisinière et Ali, que je désire garder.

— Et votre bossu?

— Oh! lui, bien que j'y sois très attachée, il ne me plaît pas de l'avoir avenue de Bois-de-Boulogne, il restera ici.

— Est-ce que vous gardez cette maison?

— Oui; au moins pendant un certain temps.

— Mais pourquoi?

— Une précaution, monsieur le comte, dans le cas où vous seriez vite lassé de moi.

— Oh! pouvez-vous avoir une pareille pensée!...

— La fortune et les flots sont changeants, comte; on ne sait pas ce qui peut arriver. Enfin, c'est mon idée.

— Je ne dis plus rien.

— En plus de mes serviteurs actuels, je n'aurai besoin, je crois, que d'un cocher et d'un valet de pied.

— Ils vous seront indispensables.

— A vous, comte, revient encore le soin d'acheter les chevaux et les voitures; un landau, n'est-ce pas? et un coupé?

— Parfaitement. Combien voulez-vous de chevaux?

— Oh! deux me suffiront; plus tard je vous demanderai peut-être un cheval de selle.

— Vous savez monter à cheval?

— Non, mais comme vous êtes un excellent cavalier, j'apprendrai pour vous faire plaisir.

— Ah! tenez, Flora, vous êtes de plus en plus adorable!

— Comte, vous êtes incorrigible, fit-elle gentiment et en le menaçant du doigt.

Elle reprit:

[Lire la suite au prochain numéro]

DÉPRESSION

Prenez ce tonique riche en vitamines et glycérophosphates d'une merveilleuse efficacité dans les cas les plus avancés.

Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier

Distributeurs: D. WATSON & CO., 286 S.-Paul Ouest, Montréal



Mal de tête

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins. **POUDRES**



L A M B L Y

CONTRE LE MAL DE TÊTE

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, Casler 25, Station T. Montréal, P.Q.

Les personnes maigres engraisent de 5, 10, 15 liv.

Recouvrez entrain, énergie, vigueur

Quelle transformation! Les os ne paraissent plus, les chairs s'affaiblissent, le visage s'arrondit; plus de cou émacié; disparu cet air de squelette ambulante. Des milliers de jeunes filles, hommes et femmes qui ne pouvaient engraisser sont fiers aujourd'hui de leur belle apparence. Ils attribuent ce résultat à Ostrex qui revivifie et renforce. Contient ingrédients, stimulants, fortifiants, fer, vitamine B1, calcium pour enrichir le sang, améliorer l'appétit et la digestion et mieux faire profiter de la nourriture; fait gagner du poids. Ne craignez pas de trop engraisser. Cessez quand vous aurez rattrapé les 5, 10, 15 ou 20 livres nécessaires pour atteindre la normale. Coûte peu. Nouveau format d'essai seulement 60c. Essayez les fameux comprimés-toniques Ostrex pour recouvrer vigueur et poids. Toutes pharmacies.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

Le Samedi

coupon d'abonnement

Canada	Etats-Unis
1 an..... \$3.50	1 an..... \$5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

Important: — Indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Lr.

975, rue de Ballan, Montréal, P.Q.

pouvons pas vous loger, vos instruments demandent trop d'espace" disait-on à ceux qui cherchaient un endroit pour prendre des "vues parlées et les transmettre sur les ondes".

Puis ce fut la question de transporter, de déplacer tous ces appareils, de changer complètement de territoire; il ne s'agissait plus que du microphone et de la table tournante ou de l'enregistreur à ruban ou à fil, mais il fallait les projecteurs, les cabines de son, les cabines aux images que le réalisateur sait choisir.

Enfin, ce fut la création de nouvelles machines-outils pour fabriquer les outils nécessaires à ce système: les pièces d'électroniques, de photographies, d'optiques, la physique et la chimie. Puis ce fut la venue des câbles de transmission dit "coaxial" qui peuvent s'occuper de plusieurs messages auditifs et visuels à la fois, ce fut aussi la venue des ondes spéciales, les ondes ultra-courtes dont il était nécessaire de faire usage.

Les enfants grandissent rapidement et comme dans toutes les familles, il n'en faut pas beaucoup pour que "le petit" prenne la taille des parents; l'"ultrafax" occupe aujourd'hui une place importante dans la famille de la télévision.

Nous avons donné plus haut quelques indications sur les changements qu'apporte dans le monde de la presse et des communications ce nouvel appareil. Les nouveaux services qu'il procure sont encore plus importants, ils se multiplieront avec le temps et avec l'expérience que l'on acquerra en les utilisant.

Vous êtes assis dans un large fauteuil, fumant la pipe après le repas du soir, et vous regardez un programme de télévision, qui "vit" sur l'écran de votre appareil. Au même moment sans qu'il y ait interruption dans la projection des images et du son un dispositif spécial, placé à votre appareil, imprime votre journal que vous lirez dès que le programme télévisé que vous suivez sera terminé où dès qu'un timbre vous indiquera que l'impression complète du journal est faite et que vous n'avez qu'à tendre le bras pour prendre votre journal, de votre appareil de radio, donner les "comics" à "junior", la page féminine à votre épouse et la page "radio-télévision-théâtre-musique" à votre jeune fille qui débuttera au cours de l'hiver.

La télévision lance dans l'espace des images à raison de trente par secondes. Puisqu'il est possible de subdiviser ainsi les secondes en trente fractions, il ne faut qu'un trentième de seconde pour transmettre à votre appareil récepteur une page de journal, contenant des centaines de mots. C'est dire qu'en quelques secondes, vous recevrez l'équivalent d'un journal complet, au moyen d'"ultrafax".

Au cours de la démonstration publique qui a été faite à Washington, on a lancé sur les ondes un film qui fut capté et projeté sur l'écran, dans une autre salle, où les cinéphiles regardaient ce même film. Plus besoin de procéder à l'impression d'une grande quantité de copies de films pour les distribuer dans les cinémas. De la copie première et définitive, lancée sur les ondes, les cinémas peuvent capter toutes les images et les projeter dans leur salle. On peut aussi les photographier et les présenter à une heure qui convient mieux si on le désire, transcription ou "trans-vision" exactement comme on procède pour les enregistrements sonores à la radio au moyen de disques, de fils ou de bandes. De là, un nouveau système de distribution de films à travers le continent, et le cinéma à la portée de tous immédiatement après qu'un film est terminé; qu'on désire le voir collectivement (foi) au ci-

IMAGES ET IMPRIMES LANCES SUR LES ONDES

[Suite de la page 6]

néma collectivement (famille) dans son foyer.

Autre chose: un notaire de Montréal a un document important à faire signer par une personne de Winnipeg. Le document est envoyé au bureau de poste qu'il le lance au moyen de l'"ultrafax", jusqu'au bureau de poste de Winnipeg, qui, une fois imprimé, fit la livraison au destinataire. Ce dernier prend connaissance du document, le signe, va le porter au maître de poste de Winnipeg qui le lance à son tour sur les ondes hertziennes en direction de Montréal et le notaire de Montréal, en moins de quelques minutes (plus le temps que le citoyen de Winnipeg a mis à lire le document) a reçu le document signé pour son client. Il en sera ainsi des lettres et autres communications. Rien cependant n'a été prévu pour les billets doux des amoureux qui, par ce système, seraient par trop exposés à la vue de tous, surtout si la jeune fille ou le jeune homme y joint sa photo.

Les bureaux de poste ne sont pas les seuls qui, aux gouvernements, profiteront de ce système. Les forces armées s'en serviront pour activer la circulation de leurs communications ou messages. En moins de 24 heures, on devait transmettre, aux Etats-Unis, d'un seul édifice, dix millions de mots. Au moyen d'un transmetteur, ces messages peuvent se transmettre en dix minutes et au moyen de dix transmetteurs; en une minute.

On se souvient qu'au cours de la dernière guerre, on photographiait les lettres au micro-film afin d'économiser l'espace sur les avions trans-océaniques. Il en sera ainsi avec cette exception qu'au lieu de se servir d'avion pour transporter les micro-films, on les lancera sur les airs. D'où, économie de temps et d'espace.

La lumière a une vitesse de 186,000 milles à la seconde. Ce nouveau système transmet, à cette vitesse vertigineuse, toutes sortes de communications: empreintes digitales, plans pour les édifices ou même de l'architecture paysagiste, des esquisses pour les annonces, des cartes géographiques et le reste.

On a procédé à la transmission du roman "Gone With the Wind", au complet — ce roman dans sa forme originale à 1047 pages — en deux minutes et vingt et une secondes.

L'"ultrafax" combine à la fois les éléments de la télévision avec les dernières techniques de relais de la radio, plus la photographie à grande vitesse.

Ce système a été développé par les laboratoires de Radio Corporation of America, avec la Eastman Kodak Company et la National Broadcasting Company. Les ingénieurs qualifient cet appareil nouveau de "radio-télévision-photographie" combinées qui forment la base du système de communication graphique pouvant se communiquer de ville en ville, à travers le monde."

Lorsque l'on a procédé à ces expériences à Washington, D.C., les appareils étaient à la "Library of Congress" et au poste WNBW de la National Broadcasting à l'Hôtel Warden Park, situé à trois milles de la bibliothèque. Dans des services réguliers de transmission, il est possible de lancer ces messages visuels et auditifs beaucoup plus loin. On utilise les relais radio-phoniques déjà existants et on utilisera toutes les tours nouvelles qu'on installe présentement afin de relier tous les coins des Etats-Unis, et de distribuer ainsi la télévision et, par le fait même, l'"ultrafax".

Textes des premiers messages transmis par ce système:

Le général Sarnoff a écrit de sa main: "Qu'"ultrafax, aussi rapide que la lumière, ouvre de nouveaux et utiles services à l'humanité, de par le monde." Sa lettre-autographe a été photographiée et lancée sur les ondes. Puis ce fut la transmission de lettres du secrétaire de la Défense, feu James A. Forrestal et du président de la Commission fédérale des communications, M. Wayne Coy.

On peut espérer que les avions qui transportent le courrier, soit sur le continent ou d'un continent à un autre soient remplacés par "ultrafax". Actuellement, avec douze ou seize avions qui transportent le courrier de l'Amérique à l'Europe, il n'est pas toujours possible de répondre à la demande. La

création d'une "canalisation" aérienne pour la télévision ne servirait pas seulement à transmettre les programmes de télévision, mais aussi ce courrier aérien, en économisant encore une journée ou même deux jours dans la livraison.

La transmission dont nous venons de nous entretenir se divise en quatre opérations distinctes:

1—La préparation du matériel à être expédié afin d'assurer un flot continu, à cette grande vitesse.

2—La classification de ce matériel à la station émettrice.

3—La transmission, au moyen d'images, de cette documentation par les ondes ultra-rapides.

4—La réception, sur des projecteurs nommés "kinescope" ou "tubes à images", des messages reçus et imprimés sur films ou imprimés directement sur du papier à photographie (papier sensible).

Sur réception du message, le film passe dans un réservoir miniature, où il est développé, il est ensuite rincé puis fixé; le tout en 15 secondes. En 25 secondes il est séché.

Ce film peut être agrandi en photographies 8" sur 10", tout comme les photographies ordinaires, et il n'y a pas de limites quant au nombre de photographies que l'on puisse placer sur un film, tout dépend de la longueur du film.

On ajoute qu'il est possible de transmettre des chèques, des billets et des traites de banque au moyen de l'"ultrafax", de même que des rapports financiers, des dessins techniques, des mandats et bons de poste ou de banque, des formules d'application pour des situations, des pages de journaux, des certificats de baptême et jusqu'à l'écriture nerveuse d'un nouveau "papa" qui annonce à la famille, la naissance de son premier héritier.

Toutes les langues peuvent être employées, en manuscrit ou composition typographique. On a déjà transmis l'anglais, le français, le latin, le russe et l'hébreu. Même le japonais comme le document qui demandait aux Nippons de se rendre lorsque les hostilités ont pris fin entre le Japon et les Etats-Unis.

A titre d'expérience, on a reproduit des documents très chers à nos voisins du Sud: la "Déclaration de l'Indépendance" écrite de la main même de Thomas Jefferson; la carte militaire du combat de Bunker Hill; la première carte officielle du gouvernement de Washington, D.C., la première copie imprimée de l'hymne national; le discours d'Abraham Lincoln, à Gettysburg et plusieurs autres documents.

Pour terminer cette expérience, on a transmis sur "ultrafax", une page de la bible imprimée par Gutenberg et le préambule de la Charte des Nations-Unies.

Soulignons que ces démonstrations eurent lieu près de l'endroit où, il y a 104 ans, le professeur Samuel F. B. Morse, fit sa démonstration historique du télégraphe dont le code porte son nom.

Que peut-on espérer de ce nouveau procédé de transmission?

On envisage de grandes possibilités. Personne ne connaît toutes les possibilités que ce perfectionnement nouveau apporte. Nous devons poser les problèmes aujourd'hui, si nous voulons trouver les réponses demain.

Nouvelle ère de développement, de vitesse ultra-rapide, plus vite que le son, aussi vite que la lumière. Dépenses, économies! Dépenser pour économiser!

Le monde ne sera heureux qu'en raison de l'emploi qu'il fera ainsi du temps économisé.



— Votre "Samedi" ou la vie... Nous ne voulons pas manquer le dernier roman policier de Claude Ascaïn.

LE SECRET DE VAN TOMPST

[Suite de la page 16]

cret durant une promenade monotone dans la cour avait soulevé sa réprobation. Mais, maintenant, en l'occurrence...

V'lan!... Il venait de lâcher l'adversaire en une feinte subite, et de toute la dureté de son front relevé de bas en haut, il atteignit l'homme à la mâchoire.

Ce fut magistral... Krating poussa une sorte d'aboïement aigu, et cracha trois dents, plus un bout de langue coupé net...

Une heure plus tard, assis gravement dans le studio, Oscar répondait à un appel téléphonique.

— Oui, patron... C'est moi... Je suis O.K.

— Tu as pincé le macaque?

— Oui, patron... Il est saucissonné, à mes pieds. Mais je regrette beaucoup de ne pouvoir le faire parler... A force de vouloir me mordre il s'est coupé la langue...

Un éclat de rire résonna dans l'appareil. Palan reprit :

— Il est entré par la fenêtre... Comme vous l'aviez prévu...

— Oui. Je l'avais repéré en sortant. Je pensais qu'il aurait attendu et dès que je l'ai vu, j'ai compris que mes instructions n'avaient pas été données inutilement... Il ne cherchait pas à me suivre. Par conséquent, il allait tenter quelque chose contre l'appartement.

— Et maintenant, qu'est-ce que je fais, patron ?

— Attendez... Rien d'autre. Si cela t'amuse, tu peux essayer de lui recoller la langue... Un passe-temps comme un autre.

— Vous êtes content, patron ? Tout va bien de votre côté ?

— Epatamment, mon garçon... A ce soir.

V — Surprises finales

JOSEPH Jolivet fronça le sourcil et fit un geste d'impatience. Il venait de voir entrer Robert Lacelles dans son bureau.

— Bonjour, mon cher J. J. !... Vous avez bonne mine, ma parole !

Lacelles prit une chaise et s'assit, toujours souriant.

— Vous ne me demandez pas le but de ma visite ?

— Ecoutez, Lacelles, je n'ai pas le temps de subir vos propos... Je...

Il tira sa montre et fit un signe de tête vers la porte :

— J'attends quelqu'un d'un moment à l'autre...

— Oui, je sais... A six heures et quart...

Jolivet sursauta et grommela :

— Alors vous écoutez mes conversations téléphoniques, maintenant ?

— Quand c'est moi qui suis à l'autre bout du fil, je le fais, en général... Mais oui, mon vieux J. J. c'est moi qui vous ai demandé de me recevoir. Seulement, j'avais déguisé ma voix.

Jolivet émit un bruyant soupir.

— Et vous avez des révélations importantes à me faire au sujet du meurtre de Champs ? Où avez-vous été les chercher ?

Il avait un air de méfiance. Son regard cherchait à comprendre ce qui se passait chez Lacelles.

— Allons, allons... reprocha ce dernier. Ne vous lancez pas sur votre dada classique. Non, je n'y étais pas...

— Alors, qu'est-ce que vous pouvez savoir ? Rien !

Lacelles hocha la tête. "Formidable, pensait-il. Lorsque je suis pris à partie pour un cambriolage dont je suis innocent, rien à faire pour qu'il en démorde. Ici, je lui dis que je n'étais pas là-bas, et il me croit sur-le-champ..."

— Je viens vous demander de m'accompagner... répondit-il.

— Fichez-moi la paix et allez-vous-en...

Lacelles prit une cigarette et la tapota contre l'étui.

— Si je n'éprouvais pas tant de sympathie pour vous, je vous laisserais vous noyer dans votre galimatias... Mais c'est plus fort que moi, il faut que je vous aide...

Jolivet comprit, à l'attitude de son visiteur, que ce dernier savait véritablement quelque chose. Il y avait un je-ne-sais-quoi avertisseur chez Lacelles, quand il était sur le point de pousser à la roue de Jolivet embourbé.

— Naturellement, fit celui-ci, vous y trouvez votre profit !

— Hé !... lança le gentleman-cambrioleur. cinquante pour cent pour chacun, mon cher... A moi le profit comme vous dites, et à vous la gloire d'arrêter le ou les coupables... Car je vous apporte la clef de l'affaire sur un plateau d'argent...

— Et cette clef, c'est ?...

— Venez avec moi... chantonna Lacelles qui continua : "Viens avec moi, petit, tu connaîtras la gloire... etc. etc." Vous connaissez ? C'est dans *La Fille du Régiment*...

Jolivet se leva, l'air sombre.

— Je veux bien... Mais si vous vous fichez de moi, je vous coffre pour outrages à la police...

— Au fait, j'y pense... Prenez deux mandats d'arrêt en blanc... Et puis, nous emmenons deux gaillards résolus. Il peut y avoir un peu de grabuge, ami Jolivet.

L'inspecteur, dans le taxi, se creusait désespérément pour comprendre quelles pouvaient être les raisons de Lacelles de s'intéresser à l'affaire... Tout à coup, il dressa l'oreille.

Son voisin chuchotait d'un ton d'excuses :

— Je vous ai menti, tout à l'heure, Jolivet.

— Quoi ? Qu'est-ce que !...

— Oui... J'y étais là-bas... La fameuse voiture... C'était la mienne...

— Nom d'un chien !... hurla Jolivet.

— Ne vous agitez pas, vous allez effrayer ces deux graves subordonnés qui ne sont pas habitués, j'en suis sûr, à pareil langage... J'y étais, vous dis-je, et j'ai vu certaines choses... Il me fallait en approfondir le sens... C'est fait à présent... Ah, nous voici arrivés...

Le taxi s'était arrêté au coin de la rue indiquée par Lacelles.

— Voilà le nid, déclara ce dernier en montrant l'hôtel de Belfast. Nous allons monter ensemble, Jolivet. Vous resterez à la porte, jusqu'à ce que je vous appelle... Vos deux hommes attendront un peu plus loin sur le palier.

Le patron, interloqué, regarda le groupe. Lacelles demanda brièvement si M. Springs était chez lui.

— Oui, Monsieur... Mais il y a...

— Oui, il y a M. Pierre avec lui ? C'est parfait !...

Il fit signe à ses compagnons. C'était au premier étage. Il frappa à une porte. Jolivet, docile, s'était effacé.

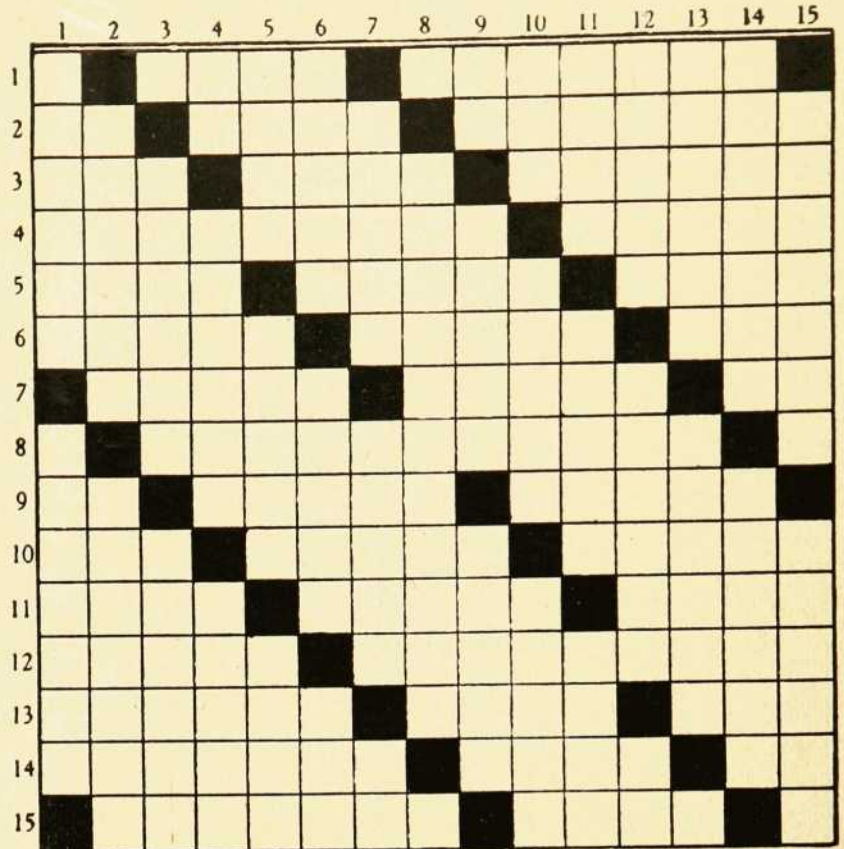
On ouvrit. Lacelles entra. La porte se referma.

— Bonjour, Messieurs, claironna Lacelles, je viens de la part de M. Rousseau pour vous présenter ses regrets, mais...

Ce fut tout ce qu'entendit Jolivet. Un silence impressionnant s'était établi à l'intérieur. Le policier se demandait si tout cela n'était pas une comédie pour l'éloigner d'un autre endroit, et...

Un fracas produit par un corps qui s'écroule et entraîne une chaise se fit

Les Mots Croisés du "SAMEDI"



Problème No 915

HORIZONTALEMENT

- 1—Conventionnel robespierriste, ennemi des girondins. — Crucifère que l'on rencontre au milieu des champs sablonneux.
- 2—Nom du soleil. — Petite île. — Cas fortuit avantageux.
- 3—Préfixe d'antériorité. — Ordonnance. — Obtenir par insinuation.
- 4—Excellentes. — Partie solide de la surface terrestre.
- 5—Rivière de l'Italie ancienne. — Délivras. — Roi égyptien de la XIXe dynastie.
- 6—Ville forte de Belgique. — Bois de teinture du Japon. — Monnaie japonaise.
- 7—Bouquet de fleurs qui exprime un sentiment. — Somme obtenue par l'addition. — Saint, abr.
- 8—Qui rappelle la mémoire d'un événement.
- 9—Préfixe d'abstraction. — Salicylate de phényl. — Apporté en naissant.
- 10—Cabriolet d'origine anglaise. — Galerie où l'on fait l'exposition des oeuvres d'art. — Type d'amoureux dans la comédie italienne.
- 11—Ville de Syrie. — Ville de l'Afrique Occidentale française. — Poète chanteur.
- 12—Le musicien en connaît sept formes. — Fis un mouvement brusque.
- 13—Cornues employées dans les laboratoires. — Troublés. — Consonnes de salut.
- 14—Chef-lieu de Bas-Rhin. — Epoques. — Terminaison d'infinifit.
- 15—Divinités fabuleuses. — Nom de quatorze rois de Suède.

VERTICALEMENT

- 1—Endroit où finit la rampe d'un escalier. — Etat d'une charge qui n'est pas occupée.
- 2—Fruit délicieux de l'Amérique. — Stupide.

- 3—Se fatiguer en efforts pénibles. — Défaut d'intelligence.
- 4—Milieu. — Pressés, écrasés. — Déclivité.
- 5—Hasard. — Assemblage confus d'objets. — Jadis Sééz.
- 6—Répété. — Général autrichien, né à Radeln. — Situé.
- 7—Gamins det Paris. — Jetées construites à l'entrée d'un port. — Négation.
- 8—Celui qui s'occupe de l'histoire naturelle qui traite des monstres.
- 9—Marque la surprise. — Roi de Perse, de la dynastie sassanide. — Type.
- 10—Evangéliste. — Chef des démons. — Profit disproportionné.
- 11—Averse soudaine. — Ville du Brésil. — Un des fils de Jacob.
- 12—Petites faux à moissonner. — Lieu où se repose le loup durant le jour. — Tellement.
- 13—Compères. — Petits réseaux pour retenir les cheveux.
- 14—Sans activités. — Qui remplit ses engagements.
- 15—Brisé de fatigue. — Genre d'insectes diptères, parasites des bêtes de somme.

Solution du Problème No 914

A	G	P	R	E	S	C	R	I	P	T	I	O	N		
M	I	R	A	M	A	R	I	N	E	E	N	A			
A	B	A	S	S	U	I	T	E	E	F	V				
N	I	T	O	N	R	A	T	S	F	A	T	I			
D	E	S	V	E	T	R	E	F	U	T	U	R			
E	R	L	O	U	R	D	C	A	R	A	B	E			
S	P	N	E	U	S	S	T	O	L	E	S				
H	A	M	R	E	A	I	S	E	S						
P	E	T	I	T	E	D	I	L	E	S	C				
U	R	A	N	I	E	E	N	L	I	E	I	O			
I	S	T	E	R	F	R	A	R	A	N	T				
N	E	E	R	S	A	C	E	S	E	R	I	N	E		
E	N	S	E	A	C	E	E	S	E	L	O	A			
E	N	S	A	V	I	A	T	I	O	N	E	M			
S	E	N	S	A	T	I	O	N	N	E	L	E	X		

**Toujours Chic !
Toujours Distinguée !
Toujours à la page !**

Telle est LA REVUE POPULAIRE, un magazine de grande classe qui n'est ni français, ni américain, mais bien canadien-français et qui, cependant, se compare avantageusement à tout ce qui se fait de mieux, nous venant de l'étranger. Ce n'est pas par étroitesse d'esprit que LA

REVUE POPULAIRE prétend à ces attributs, mais bien parce qu'en fait, elle répond idéalement à tout ce que le lecteur et la lectrice du Canada français peuvent exiger d'une publication de ce genre, qu'il s'agisse d'art, de décoration, d'articles de fond, de littérature, de mode, d'art culinaire, de conseils pratiques et quoi encore.

LA REVUE
Populaire

Chacun de ses numéros vous offre un beau roman d'amour complet, judicieusement choisi à votre intention chez les meilleurs romanciers de l'heure. Celui de juillet s'intitule:

LES VOIES DE L'AMOUR

Par CLAUDE JAUNIERE

S'y abonner, c'est se payer un grand luxe à une somme très modique, dérisoire même, puisqu'il n'est pas rare qu'un bon dîner coûte \$1.50 et c'est là cette somme que vous coûte un abonnement d'un an à LA REVUE POPULAIRE. Rien n'est plus simple: on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous.



Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

entendre. Au même instant, Lacelles clama :

— Vous pouvez venir, Jolivet!...

Le policier se rua dans la chambre. A terre, un homme à demi assommé au milieu des débris d'une chaise, tentait de se relever. Plus loin, deux hommes luttèrent en corps à corps.

— Halte!... vociféra l'inspecteur. Haut les mains!...

Aidé de ses deux subalternes accourus, il sépara les antagonistes. Lacelles se releva, remit de l'ordre dans sa cravate.

Jolivet regarda l'homme qui reculait lentement jusqu'au fond de la pièce et qui avait une face convulsée. C'était celui qui s'était jeté sur Lacelles après que l'autre personnage eût été culbuté par le visiteur que nul n'attendait...

Il reconnaissait ce visage cuivré, ce... La voix de Lacelles se fit entendre.

— Voici les deux instigateurs du crime... Ici, le sieur Veraïgal, secrétaire particulier du prince Râfingô... Là — il désigna l'homme toujours assis sur le sol, et se frottant machinalement la tête d'un air absent — le sieur Jan Lockest, domestique fourbe et criminel du pauvre van Tompst...

— Il... il est fou... balbutia Veraïgal, alias M. Pierre.

— C'est ce que nous verrons ce soir... riposta Lacelles. L'un des macaques qui se trouvaient dans la maison du crime est actuellement chez moi, sous la garde de mon fidèle Oscar Palan...

— Oui, mon garçon, déclara Lacelles à Oscar, j'ai eu une après-midi assez fournie. Tout d'abord, je désirais m'assurer de l'identité réelle de ce M. Springs à qui Veraïgal rendait si fidèlement visite, chaque soir, à six heures et demie.

«Lorsque j'ai appris qu'il n'était effectivement à l'hôtel que depuis peu, j'ai fait mes petites déductions.

«Et je me suis présenté, tout de go, chez le prince Râfingô. Je m'étais assuré, auparavant, que le secrétaire était sorti. D'autre part, sachant que le seul de ses domestiques qui me connaissait se trouvait entre tes mains, je n'avais pas à craindre un obstacle.

«Dès les premiers mots échangés avec le prince, je compris qu'il était totalement étranger à l'affaire. J'en avais, du reste, l'idée avant de le voir, car le soin que prenait le secrétaire à dissimuler son identité était l'indice principal...

«Un homme charmant, ce prince... assura Lacelles.

Il prit un temps et ajouta :

— Il a été très content de la ceinture bleue...

Oscar Palan eut un léger papillonnement des yeux, mais pas un muscle de sa face ne bougea :

— Ah, vous lui avez remis la ceinture ?

— Tu as très bien entendu, mon garçon... Je pense que son histoire — c'est une relique — t'intéressera ?

— Enormément, patron...

— Cette ceinture appartient depuis des siècles au grand prêtre d'une secte religieuse de Java, dont la famille du prince Râfingô est, et a été de tout temps, la protectrice... Le grand-prêtre actuel s'est aperçu, il y a quelques mois, que la ceinture avait été dérobée... Or, paraître à une cérémonie sans cet emblème était impossible. La chose aurait déchaîné la consternation, puis la fureur superstitieuse des milliers de pratiquants.

«Il fallait la retrouver. Le prince Râfingô avait chargé un détective européen — tu sais que Java fait partie des Indes Néerlandaises, ce policier était donc un Hollandais — d'effectuer des recherches, aussi discrètement que possible.

— C'était van Tompst!... articula Palan.

— Oui. Il avait retrouvé la relique après de nombreuses péripéties, probablement. Mais il ne s'appelait pas van Tompst. Son nom véritable était Zeemalt. Il avait quitté Java pour échapper à la vengeance de ceux qui voulaient reprendre la ceinture.

«Pendant ce temps, le prince Râfingô se trouvait en Europe. Zeemalt sachant qu'il devait venir à Paris, s'installa dans la petite maison de Champs, afin de l'attendre, sous le nom de van Tompst.

«Son erreur fatale fut d'ignorer deux choses : 1.-que son domestique était un traître ; 2.-que le secrétaire du prince était un fourbe.

«Dès l'arrivée du prince en France, van Tompst se mit en rapports avec Veraïgal. Ce dernier multiplia les difficultés pour l'empêcher de venir directement chez son maître. Il prétextait qu'il fallait attendre. Et il mit sur pied l'assassinat de van Tompst, avec la complicité de Jan Lockest. Le cadavre laissé dans la maison et qui devait représenter celui de Lockest était un chemineau quelconque. Les deux Malais l'avaient apporté en voiture, le jour du crime. Lockest, lui, s'était installé à l'hôtel de Belfast sous le nom de Springs.

— Mais, patron... Comment se fait-il que le prince n'ait pas remarqué l'annonce à propos de la ceinture ?

— C'est son secrétaire qui lisait les journaux pour lui et ne signalait que les articles pouvant intéresser son maître. D'autre part, lorsqu'on parla des morts de la maison du bois le prince ne pouvait se douter que ce van Tompst n'était autre que Zeemalt.

Lacelles ajouta d'un ton négligent :

— Lorsque j'ai dit au prince que Veraïgal offrait un million — oui, j'ai arrangé ça à ma manière — il a répondu d'un air très digne qu'il ne pouvait faire moins.

— Ah ? Il a... Vous dites ? Alors, le million ?

— Oh, je peux dormir tranquille... C'est très agréable d'avoir affaire à d'honnêtes gens...

— Un bon prix pour une ceinture!... dit flegmatiquement Oscar.

Claude ASCAIN.

THERAPEUTIQUE ENSEIGNEE PAR LES ANIMAUX

Les propriétés des plantes médicinales semblent avoir été enseignées d'abord par les animaux. C'est une tradition générale dans l'Inde que la mangouste sait se garantir du venin du serpent naja, ou à lunettes, au moyen de la racine d'une plante appelée *ophiorrhiza mungos*. On dit que les belettes se défendent du venin des aspics au moyen de la rue, et les cigognes avec l'origan; que les sangliers guérissent leurs plaies avec le lierre; que l'ours, au printemps, se remet en appétit, soit avec de l'arum qui le purge, soit en dévorant des fourmis. Les cerfs nous ont appris à manger des artichauts et il est certain que les chats et autres carnivores font diète et boivent de l'eau quand ils sont malades.



BRONCO ROI DES PRAIRIES

SIXIEME EPISODE



1. Hal Franklin était dans une mauvaise situation. Bronco était au-dessus de lui, narines dilatées, les yeux brillants et les sabots menaçants. Le lasso de Lark arriva à temps.



2. La lanière de cuir siffla dans l'air. Le lancer fut fait de justesse et le noeud serra bientôt la patte du cheval sauvage qui tomba sur le côté. Hal se hâta de se relever.



3. Pour quelques secondes, Bronco demeura immobile, mais il commença bientôt à se débattre, cherchant à se libérer. Plus il tira, plus le noeud se resserrait sur sa patte.



4. Lark cria à Hal de lancer son lasso sur Bronco. Le jeune homme courut à son cheval, suivant l'autre cavalier. Il prit son lasso sur sa selle. Bronco luttait ferme.



5. "Hâte-toi, Hal!" cria Lark, "il sera impossible de le retenir s'il réussit à se remettre sur ses pattes." Pendant ce temps, Bronco s'était roulé sur le sol, faisant un effort désespéré.



6. Hal lança son lasso, mais le cheval sauvage était déjà sur ses pattes. Puis, il arriva une chose inouïe. Une balle siffla dans l'air et coupa au centre le lasso de Lark. Bronco était libre.



7. Le contre-coup fut si brusque que Lark tomba en bas de sa selle. Tout en haut de la falaise, Spike et Plug épiaient. C'était l'un d'eux qui avait tiré sur le lasso de Lark.



8. Ces deux chenapans qui ne pouvaient eux-mêmes capturer le cheval noir, ne voulaient pas voir réussir Hal et Lark. Les deux jeunes gens ne pouvaient voir les bandits.



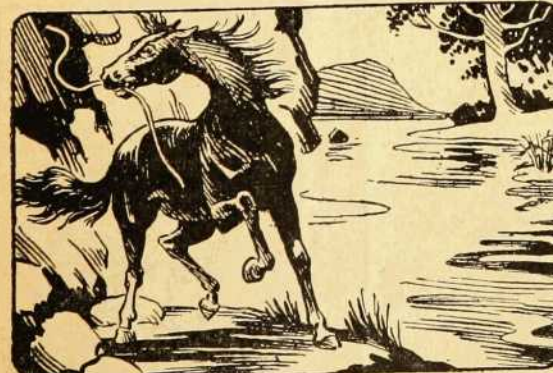
9. Ils devinaient, cependant, qui avait tiré. "Il nous faudrait d'abord empêcher ces canailles de nous nuire avant de pouvoir capturer Bronco", dit Lark. Et, pendant ce temps, le démon noir fuyait.



10. Le lasso était toujours attaché à sa patte. Les obstacles ne comptaient pas pour lui. Il descendit une côte rocailleuse et abrupte, où un cheval ordinaire aurait craint de s'engager.



11. Le cheval sauvage était solide comme un chat. Il se laissa glisser sur la pente et arriva en bas sans encombre. Il se trouvait au bord d'un ruisseau. C'est là qu'il travailla à enlever la corde.



12. Patiemment, il tira sur le noeud, le mordillant de ses dents. Celui-ci s'élargit et glissa le long de sa patte jusqu'au sol. Bronco en sortit alors sa patte et prit le bout du lasso entre ses dents.



13. Agissant avec une intelligence quasi humaine, d'un élan de sa tête magnifique, il lança le lasso dans le ruisseau. Puis, renaquant avec satisfaction, il s'élança de nouveau à toute allure.



14. Une heure plus tard, Hal et Lark arrivèrent en même endroit et aperçurent le bout du lasso dans les joncs. Bronco avait-il voulu les mettre sur une fausse piste? (Suite, prochain numéro)

CAPITAINE FANTÔME

Scénario de Jacques François
Dessins de R. CAZANAVE



PENSIF, LE CHEVALIER SE REDÛTE À LUI-MÊME LE CURIEUX TESTAMENT DU CAPITAINE FANTÔME TOUT EN REGARDANT LA SENORITA QUI DORT PAISIBLEMENT.



AU LARGE DES ILES DU CAP-VERT LE NAVIRE ESPAGNOL CONTINUE À LUTTER CONTRE LA TEMPÊTE...



LE COMMANDANT, VAINCU PAR LA FATIGUE, EST ALLÉ S'ASSOUPIR DANS SA CABINE... IL TEND SUDAIN GRincer LA PORTE...



CARAMBA!... QUEL EST CET ÊTRE DIFFORME?...



D'OU SORS-TU, SPECTRE D'ENFER?... QUI ES-TU?...

TON PROPRE FRÈRE!...

TU MENS!... MES DEUX FRÈRES SONT MORTS!... L'UN A ÉTÉ IMMERGÉ ET L'AUTRE...

L'AUTRE C'EST MOI!!



SERAI-TU MON FRÈRE DON JUAN QUI PARTIT TENTER FORTUNE AUX AMÉRIQUES EN ENTRAÎNANT NOTRE JEUNE FRÈRE ET QUE MON PÈRE MAUDIT SUR SON LIT DE MORT EN APPRENANT QUE VOUS ÉTIEZ ENGAGÉS DANS LES FRÈRES DE LA CÔTE?...



HÉLAS!... C'EST BIEN MOI!... ET LA MALEDICTION PATERNELLE M'A TOUJOURS POURSUIVI DEPUIS LORS, ME MARQUANT JUSQU' DANS MA CHAIR!...



PATER-NOSTER COMMENCE SA CONFESION

FRÈRE, TE SOUVIENS-TU DES FIERES CABALLEROS QUE TU ACCOMPAGNAS AU NAVIRE PARTANT POUR LES AMÉRIQUES?



MON FRÈRE ET MOI ÉTIIONS RÉPUTÉS COMME LES MEILLEURES LAMES DE BURGOS.



JE VENAIS D'ÉPOUSER SÉCRÈTEMENT LA SENORITA GRACIA DE VILLAMOR ET C'ÉTAIT POUR ELLE QUE JE DARTAIS TENTER LA FORTUNE VERS LE NOUVEAU MONDE



JE NE DIS RIEN À MON JEUNE FRÈRE CAR JE SAVAIS QU'IL NOURRISSAIT POUR GRACIA DES SENTIMENTS QU'ELLE NE PARTAGEAIT PAS...



J'AVOUE, MÊME, QU'EN L'ENTRAÎNANT, J'AI AGI PAR BASSE JALOUSIE CAR JE REDOUTAIS DE LAISSER MON JEUNE FRÈRE PRÈS DE CELLE QUE J'AIMAIS... UN AN PLUS TARD, NOUS ÉCHOQUÂMES DANS UNE CONFÉRIE QUI ÉCUMAIT LES CÔTES ENTRE LA VERA-CRUZ ET CARTHAGÈNE...



AU COURS D'UNE EXPÉDITION AUX EMBOUCHURES DE L'AMAZONE, UN FORT PARTI DE SAUVAGES NOUS SURPRIT SUR UNE PLAGE...



AU COURS DU COMBAT JE FUS ATTEINT PAR UNE FLÈCHE À LA COLONNE VERTÉBRALE ALORS QUE NOUS BATTIONS EN RETRAITE VERS NOS BARQUES...



PATER-NOSTER CONTINUE SA CONFESION:

MON FRÈRE SE PRÉCIPITA À MON SECOURS ET, COMME JE ME CROYAIS TOUCHÉ À MORT, JE LUI FIS UN AVÈU...



QUAND J'EUS APPRIS À MON FRÈRE MON MARIAGE SÉCRET AVEC GRACIA, IL PALIT AFFREUSEMENT ET, ME REPOUSSANT AVEC LA DERNIÈRE BRUTALITÉ, IL ME DIT:

JE TE HAÏS!...



... JE FUS ALORS ABANDONNÉ PARMIS LES MORTS, ET LAISSÉ ENTRE LES MAINS DES INDIENS, J'Y DEVAIS CONNAÎTRE LE PLUS HORRIBLE DES SUPPLICES.

RAYMOND CAZANAVE

(à suivre)

RIEN DE SÉRIEUX

De la prétention pour un pêcheur: Vouloir attacher ses hameçons à une ligne d'omnibus.

De l'habileté pour un éleveur en chambre: Nourrir les lapins qu'il pose avec les carottes qu'il tire.

De la gaieté pour un caissier: Arriver par sa gaieté communicative à distraire l'argent de la caisse.

Du succès pour un professeur de géographie: Voir une rivière suivre son cours.

De la prévenance: Offrir une paire de pantoufles à une dent qui se déchausse.

Du zèle pour un gendarme: Arrêter sa montre et la mettre au clou.

De la passion professionnelle pour un mathématicien: Mourir d'un calcul.

Pit — J'ai entendu dire que tu étais ruiné, que tu n'avais plus le sou?

Pat — Moi, ruiné, moi, plus le sou! Tiens, regarde ces beaux billets de cent dollars!

Pit — Ah! j'en suis bien heureux! Alors, prête-moi \$100.00!

Entendu à Marseille, dans un restaurant chic. Deux nouveaux riches déjeunent. Leurs mises tapageuses et leurs bijoux amusent fort les clients. Soudain, vers la fin du repas, la femme glisse à l'oreille de son mari:

—Tu as de la petite monnaie pour les pourboires?

—Je ne sais. Je dois avoir pris, ce matin, en sortant, huit ou neuf cents grammes de billets de banque.

Douze moineaux sur un arbre. Je tire et j'en tue sept. Combien en reste-t-il?

—Cinq.

—Non. Aucun. Les autres se sont envolés.

—Quelle différence y a-t-il entre un avion et un cigare?

—L'avion fait monter, tandis que le cigare fait "des cendres".

—Qu'on m'enlève une lettre, qu'on m'en enlève deux, puis trois, qu'on me les enlève toutes, je suis toujours le même. Qui suis-je?

—Le facteur.

Charles — J'ai trouvé un bon remède contre l'insomnie.

Ernest — Indique-le-moi donc.

Charles — Lorsque tu ne dors pas, prends un verre de gin, puis un second, puis un troisième, et ainsi de suite. Après cela, tu n'as plus à t'inquiéter si tu dors ou non.

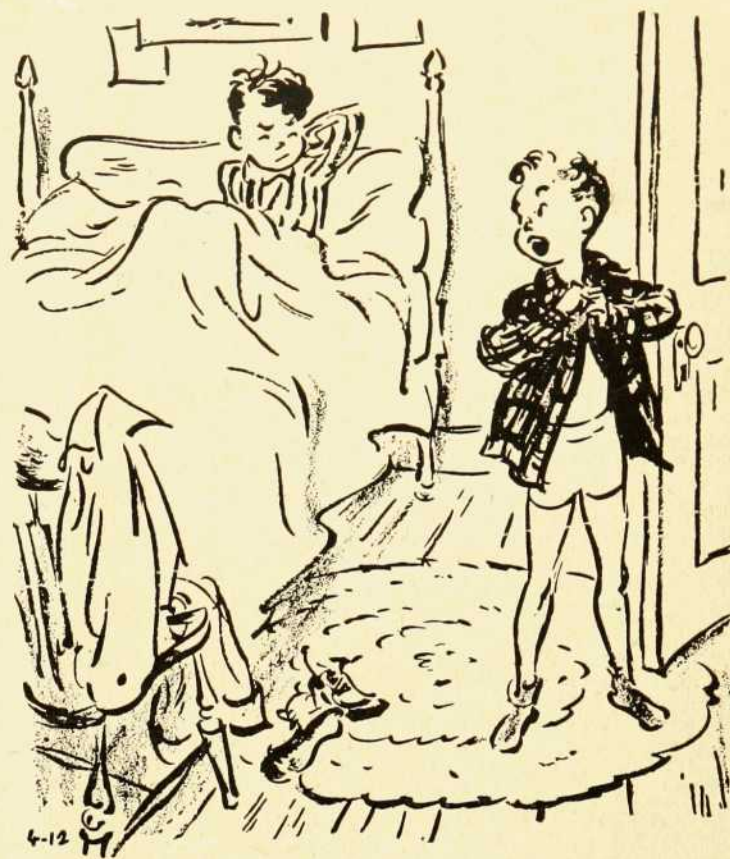
Le dentiste — Allons, mon ami, du courage! Ici vous êtes comme chez vous! ...

Le client — Je vais souffrir tant que ça?

—Mais comment l'ouvre-t-on cette boîte!

—Ne vous en faites pas: vous trouverez toutes les indications à l'intérieur!

LA VIE COURANTE ... par Georges Clark



— Pas de doute, c'est l'heure du déjeuner, maman vient de briser une tasse.

—Un crêpe à ton bras! Qui donc as-tu perdu?

—Personne! Mais je vais te dire: de temps en temps ça me fait pas de mal... on a l'air d'avoir une famille!

—Moi, mon vieux, je ne fais jamais moi-même un travail quand je peux le faire faire par les autres.

—Comment cela?

—Eh bien, par exemple, l'autre jour, il fallait que je bêche tout mon jardin, tu comprends... pour les semences.

—Et alors?

—Alors, je me suis adressé une carte postale, signée Julot, où il y avait: "Les armes sont enterrées dans ton jardin".

—Comprends pas.

—Tu es bête. Naturellement, il est arrivé un car plein d'agents avec des bêches. Ils ont tout retourné.

—Et puis?

—Et puis je n'ai plus eu qu'à semer.

Le voisin — Allô, monsieur X... avez-vous pris du gibier cette fois-ci?

M. X... — Pas mal, j'ai tué douze canards.

Le voisin (moqueur) — Etaient-ils sauvages?

M. X... — Non, mais le fermier à qui ils appartenait, l'était lui!

—Vois-tu, mon bon Marius, je ne regrette pas de m'être marié. Ma femme a toutes les qualités; bonne, aimante, parfaite maîtresse de maison, mais...

—Mais quoi?

—Mais dépensière, mon vieux. Lépendsière, c'est inimaginable. Il lui faut toujours de l'argent.

—Qu'en fait-elle?

—Je ne le sais pas. Je ne lui en donne jamais.

Monsieur — J'avais acheté un billet de loterie en cachette et j'ai gagné un gros lot.

Madame — Tu as gagné un gros lot, mon chéri! Et dire que je t'avais toujours pris pour un imbécile.

La vieille dame (visitant le pont d'un sous-marin) — Et ce canon, est-ce qu'il ne se mouille pas lorsque vous vous enfoncez?

Le matelot (excédé) — Oh! non, madame, quand nous sommes en plongée, deux marins tiennent un parapluie au-dessus de lui.

Un jeune avocat défendait avec feu, contre une compagnie de chemin de fer, un client affligé de la perte de vingt-quatre cochons. Dans son ardeur, il s'adresse au jury pour l'attendrir sur le nombre de victimes:

—Pensez-y, messieurs, vingt-quatre cochons! Deux fois le nombre que vous êtes dans la boîte du jury!

Un saltimbanque, qui avait perdu son tambour, disait l'autre jour, d'un air à la fois emphatique et lamentable:

—Qu'est-ce que vous voulez que je devienne, maintenant que je n'ai plus mon "fonds de roulement".

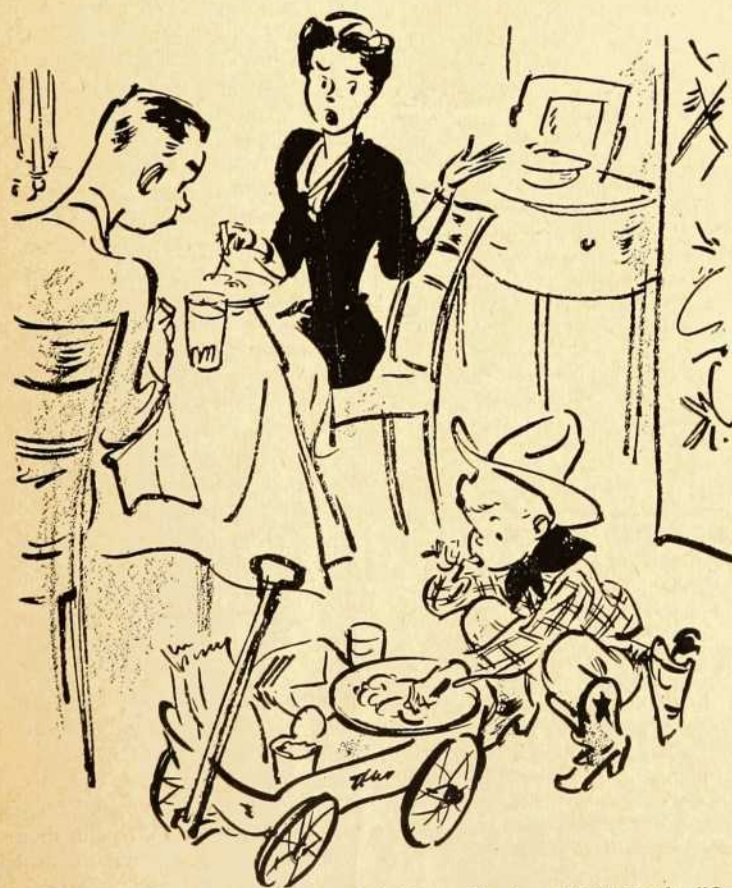
X... au marché aux fleurs voit un rapin qui porte avec soin une plante grimpeuse achetée à l'instant même.

Poliment, il l'aborde:

—Pardon, monsieur, est-ce que ça monte bien haut ce que vous venez d'acheter là?

—Jusqu'au sixième, monsieur.

LA VIE COURANTE ... par Georges Clark



— Tu dois avoir un ancêtre qui faisait partie des pionniers de l'Ouest, c'est comme rien.

FUSILS DE HAUTE PRECISION

[Suite de la page 5]

La fabrication des canons de fusil représente la branche la plus spécialisée de cette industrie. Les tuyaux sont accouplés par des "chevalets" que l'on soude par intervalles le long des canons. Après cela, on bronze tous ces points de soudure, en s'assurant préalablement que les deux canons présentent un accouplement parfait. S'il s'avère nécessaire d'y ajouter une pièce de rallonge, celle-ci peut y être brasée au laiton. On soude les entretoises des deux extrémités aux canons que l'on soumet alors aux dernières opérations de leur accouplement. On en vient ici à une phase partielle d'usinage qui embrasse, entre autres, le profilage du mécanisme intérieur du fusil. Le fignoilage des canons, limage et ponçage, se fait à la main. On ajuste dès lors ces derniers au mécanisme de tir, en tenant compte des perforations et des contours de la partie de la crosse qui doit les recevoir. Ce travail ne peut être confié qu'à des experts, car il importe que les points d'accouplement des canons correspondent parfaitement aux écrous qui doivent les maintenir en place. Si l'on a prévu une rallonge au fusil, il importe que les sections qui la constituent soient parfaitement ajustées, car ce facteur est essentiel pour la garantie de sécurité et la durée que doit offrir l'arme, lorsque le fusil a atteint cette phase de sa fabrication, le producteur doit le soumettre à une vérification obligatoire, à laquelle on donne le nom de "vérification définitive".

Après avoir été acceptés par le vérificateur, les canons de fusil sont calibrés et examinés par des inspecteurs experts qui les estampillent officiellement. On transfère alors les canons dans une galerie de tir où on les charge de la cartouche qui correspond à leur calibre. On monte canons et mécanisme de tir sur un bloc mobile où des marteaux viennent frapper les percuteurs qui vont buter contre la capsule des cartouches. Si, pendant cette opération, un canon révèle une défectuosité quelconque, celui-ci est rejeté et rendu au fabricant.

Le fusil est, après acceptation définitive, confié au monteur qui se charge d'assembler le mécanisme de tir et les canons sur la crosse du fusil. A cette phase, celle-ci ne présente encore qu'une forme rudimentaire (elle est quelquefois usinée, mais plus fréquemment travaillée au burin ou au ciseau) qui doit être ramenée aux dimensions requises. Enfin, on remet le fusil à un spécialiste qui se charge de le fignoiler et d'en ajouter les écrous. S'il s'agit d'un fusil de qualité supérieure, on en ponce le métal à la main; tous autres fusils sont polis à la machine. Vient alors le travail du graveur, travail si complexe qu'il peut quelquefois demander plusieurs semaines.

Dès lors, les parties métalliques du fusil passent à la section de la trempe où, après traitement, elles reçoivent les magnifiques coloris qui en distinguent le mécanisme de tir. On fait subir aux canons un brunissage final, après quoi on vérifie le tir du fusil. Celui-ci passe enfin une dernière inspection qui a pour but d'en garantir le perfectionnement avant livraison à l'acheteur.

D'aucuns s'imaginent qu'en temps de guerre, le Centre de Vérification connaît, par la nature même de son travail, une période de prospérité. En réalité, c'est bien le contraire qui se passe. Les ouvriers de cette industrie sont rapidement absorbés par d'autres, car le métier d'armurier demande une adresse professionnelle qui est énormément cotée partout où le travail de précision est de rigueur.

Les sportsmen du monde entier qui s'y connaissent en fusils, proclament la supériorité incontestable de ceux qui sont fabriqués en Angleterre. Avant la promulgation du tarif douanier McKinley (les Américains en ont quelque peu amoindri depuis la portée), l'Angleterre vendait une grande quantité de fusils aux sportsmen des Etats-Unis. Même aujourd'hui que les prix de revient sont tellement élevés, la demande dépasse de beaucoup l'offre, en matière de fusils anglais. Ajoutons que les sportsmen européens donnent toujours leurs préférences à la production anglaise.

Après la guerre de 1914, l'industrie anglaise eut à satisfaire aux commandes de fusils extrêmement importantes qui lui venaient des Indes et du Japon. Les Japonais se montraient tellement enthousiastes à l'égard des fusils de qualité supérieure que, pour en enrayer l'importation, leur gouvernement frappe ces derniers d'une taxe douanière ad valorem de 100%.

L'Australie et la Nouvelle-Zélande ont toujours été d'excellents débouchés pour la vente des fusils anglais.

Deux sportsmen australiens de réputation universelle, se servent depuis plusieurs années, de fusils fabriqués à Birmingham. Ce sont Donald Mackintosh, vainqueur d'un grand nombre de trophées précieux à Monte Carlo et au Hendon Gun Club (ses exploits lui ont également rapporté de grandes sommes d'argent), et "Calrossie" qui, pendant quelque temps, remporta tous les championnats australiens, dans le domaine du tir.

Tout comme il en est des autres articles de qualité supérieure, les bons

fusils se vendent aujourd'hui à des prix qui paraissent élevés. Je ne crois pas cependant qu'il existe un article quelconque qui puisse rivaliser avec le fusil, du point de vue de la durée et du prix de revient modique. A condition que l'on en prenne soin, un bon fusil peut survivre à son propriétaire et même servir encore à ses successeurs.

Entre autres qualités qui consacrent la réputation mondiale des fusils fabriqués à Birmingham, il y a lieu d'en signaler le travail soigné, la qualité irréprochable de leur métal, leur équilibre parfait (c'est là un facteur qui compte) et la régularité de leur tir, c'est-à-dire leur portée constante et leur grande force de pénétration. Tous ces points nécessitent une énorme expérience de la part des fabricants et une production méticuleuse. Il s'ensuit que la production de ces fusils doit suivre un cours méthodique qui s'astreigne à toutes les phases de vérification que nous avons décrites, avant qu'il ne soit procédé à l'assemblage final d'une arme que l'acheteur est en droit de trouver en tous points parfaite.

Qu'il me soit permis d'ajouter une remarque importante. Le sportman avisé ne doit pas manquer de se renseigner sur les divers procédés qui sont de rigueur au Centre de Vérification de Birmingham. C'est ainsi qu'il apprendra à reconnaître la signification des estampilles qu'il remarquera sur un fusil. Celles-ci lui indiqueront l'origine du fusil, son calibre, la longueur de la cartouche à utiliser et la charge maximum qui le mettra à l'abri de tous accidents. Les estampilles de vérification que portent les fusils fabriqués à Londres et à Birmingham constituent une garantie quant à la supériorité d'une arme et à la sécurité absolue qu'elle offre.

LA MAISON DE DEMAIN

[Suite de la page 7]

patio extérieur. L'illustration numéro 2 vous donne l'aspect opposé de la même pièce où vous voyez le nerf central de l'installation électrique opérant toute la magie qui vous émerveille au cours de cette visite. A ce contrôle vous voyez Meg pressant le bouton animateur de la télévision, que vous voyez au centre, et qui vous apparaît comme un tableau. Cet appareil-géant contient la télévision, le phonographe automatique avec 20 disques de rechange, l'appareil à transmission et la radio. C'est également là que se trouvent les boutons communiquant l'électricité animatrice, l'éclairage indirect, l'air climatisé et humide dans les diverses pièces de ce produit du progrès le plus moderne qu'offre cette maison dont on voit déjà plusieurs modèles.

Le 3 démontre l'escalier fabriqué de tubes très légers, le balai-aspirateur miniature, et, tout près du fauteuil, une réplique de contrôle, que l'on opère pour toute la demeure, sans se déplacer. A noter aussi un autre tableau du plus pur futurisme, qui ne m'a pas plus émue que le premier, je le confesse.

En quatrième lieu, voici la chambre du haut avec ses quatre lits superposés. (Va pour les familles nombreuses).

Et voici au numéro 5, la pièce par excellence, où l'électricité semble régner dans toute son utilité. Il n'est pas, semble-t-il, de maîtresse de maison qui n'ait pas rêvé d'une telle cuisine, sur-

tout depuis que la main d'oeuvre est devenue si rare. A droite, le four qui, par rayons "infra", vous rôtit un cochon de lait en quelques minutes. A gauche, le garde-manger ouvrant commodément sur la salle à manger, puis l'appareil de téléphone-intérieur reposant non loin du "dispose-tout", ou incinérateur électrique.

Enfin le numéro 6 vous montre un meuble renfermant trois commodités indispensables: l'évier dispose-tout, à gauche, sous lequel se trouvent les pédales contrôlant l'eau de l'évier. Le laveur de vaisselle s'opère à l'eau chaude. Au fond, notez bien le congélateur électrique, et à gauche, la porte ouverte sur la pièce où, les jours de pluie ou de neige, votre blanchissage peut sécher en quelques minutes.

Et voilà... Au risque de vous paraître pessimiste, je cite que cette promenade m'a rappelé un article lu il y a bien un couple de décades et qui m'avait frappé. Il se lisait comme suit. "Dans trente ans, nos petits enfants joueront à cache-cache dans les nuages, et à la fin des temps, les peuples, à la suite des guerres, des produits chimiques et du manque d'exercices, seront devenus si amoindris en population et en force physique que les glanures laissées dans les sillons suffiront à les nourrir."

Et même si ce n'est que par boutade, il est permis de se demander: Serait-ce le commencement de la fin? ...

L. G. S.

LE CLOWN

[Suite de la page 10]

«Ah! ah! il vous a épaté, le racleur, me dit cet homme renseigné. Je vous crois! Il a eu, il y a quelques années, son premier prix au Conservatoire, tout comme un autre. Mais la vie était dure, on ne lui offrait que des engagements à la mie de pain, dans des cafés, et le pauvre bougre a des charges de famille. Il gagne tout de même plus au music-hall! Et comme cela il n'est pas obligé de quitter Paris!»

Cette destinée d'un homme qui s'était cru peut-être, naguère, créé pour le laurier de la gloire, m'attendrit et je sentis naître en moi le désir de lui être utile. Une de mes amis organisait, alors, pour un grand théâtre lyrique de la Côte d'Azur, sa saison d'hiver et recrutait sa troupe et son orchestre. Pourquoi n'engagerait-il pas mon clown? Questionné, il me confia avoir encore quelques pupitres disponibles. Il s'agissait de savoir ce qu'en pensait le principal intéressé.

Nanti de son adresse, je m'en fus vers une rue populaire du faubourg Saint-Denis. C'est, vous le savez, le quartier de prédilection des artistes de café-concert, des chansonniers et des éditeurs. Le grouillant trafic de la gaité française y étale sa pauvreté, ses «répertoires» fumeux où d'obscurs pianistes, sur des pianos efflanqués, se rinent aux étoiles de demain les scies à la mode...

Dans une maison lépreuse, je savais trouver mon homme. Je gravis plusieurs étages; des chiens anémiques glapirent; je heurtai des boîtes au lait vides; au premier et au troisième, des clameurs discordantes m'apprirent que, là aussi, des Polin en herbe et des Mistinguett en expectative cultivaient leurs organes criards en même temps que l'espoir d'une belle carrière!

Au sixième, je m'arrêtai devant une petite porte entr'ouverte. Un pain doré, entouré de papier, se dressait à côté du paillason. Interdit, j'entendais venir jusqu'à moi des sons singuliers.

Je prêtai l'oreille... je poussai un peu la porte... mais je n'entraî point. Comment n'eussé-je pas été ému par ce spectacle? Comment eussé-je pu troubler cette paix? Dans une petite chambre propre, une vieille femme, immobile, probablement paralytique, était assise dans un fauteuil. Debout, à côté d'elle — je reconnus son profil — son fils, le clown musical, un beau garçon au masque expressif et tendre, lui jouait du Glück. Le violon souffreteux était le même... Mais quelle largeur d'expression, quelle douceur aussi ce brave enfant savait en faire jaillir pour charmer un peu la vieillesse de sa mère malade!

Voilà donc pourquoi il ne voulait pas quitter Paris, pourquoi il avait accepté la détresse de ce gagne-pain navrant et dérisoire, si contraire à ses aspirations... Et j'irais tenter, sans succès, d'arracher cet homme à son beau devoir, à son héroïsme simple et quotidien, m'introduire dans son tranquille foyer, poser à nouveau la question du sacrifice librement consenti?

Non, non... je refermai la porte... j'entendis une dernière phrase d'«Orphée», solennelle et caressante à la fois... Je descendis tout doucement les six étages. Est-ce que la concierge faisait cuire une soupe à l'oignon? J'avais une larme au coin de l'oeil...

José de BERYS.

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

LA PONCTUATION AMUSANTE

Madame la Virgule et monsieur le Tréma Devaient se marier ensemble. Mais voilà Qu'elle apprend tout à coup que son futur — l'infâme! Est actuellement épris d'une autre femme. Elle le fait venir. Ils sont dans le salon. Lui, ne se doute pas qu'elle en sait aussi long. Très nerveuse, elle sonne. Un serviteur fidèle Entre: c'est Guillemet. Ayant besoin d'air, elle, Montrant au serviteur les fenêtres, lui dit: — "Ouvrez-les, Guillemet". Guillemet les ouvrit. Alors, calmée un peu par les senteurs champêtres. De nouveau montrant à Guillemet les fenêtres, — "Fermez-les Guillemet". Guillemet les ferma. Madame la Virgule et monsieur du Tréma Restèrent seuls. J'étais, lui dit-elle, fort aise, Mon cher Monsieur, d'entrer dans votre parenthèse, Mais puisqu'une autre femme est mieux à votre goût Que moi, — ne niez pas, Monsieur, car je sais tout. Elle est jeune, jolie et se nomme Cédille. Danseuse à l'Opéra, dans le premier quadrille — Brisons donc là." Tout ça, dit d'un accent aigu Le pauvre du Tréma, piteux mais convaincu Qu'on se tire toujours d'affaire en étant brave, Riposta d'un air digne, avec un accent grave: — Madame? — Assez, Monsieur, point d'exclamation. Je ne souffrirai point d'interrogation! Adieu! Du Tréma, certes, était très philosophe. Mais vraiment, sous le coup d'une telle apostrophe Et comprenant le faux de sa situation, Il renonça soudain à tout trait d'union. Prenant l'air pincé de quelqu'un qui se vexe, Il fronça les sourcils en accent circonflexe, Et se sentant coupable au fond sur plusieurs points, Il sortit brusquement, en serrant les deux poings. Une femme frappée ainsi d'un coup si traître, C'est affreux! C'est la mort! Et vous croyez peut-être Que madame la Virgule en mourut? Non, bien loin! Elle s'éprit d'un autre, un certain M. Point. Et bientôt eut lieu, sans que ce fût ridicule, Le mariage très sélect Point et Virgule.

GUERRE AUX BOUCHES MOLLES

Rien de pénible comme d'entendre certaines personnes parler la bouche empâtée, avec une prononciation désolante, comme si elles avaient "du poil dans la bouche". Ce sont ce qu'on appelle les "bouches molles". Les meilleures idées exprimées de cette manière ne créent pas d'impression. Elles sont ternes, sans vie et fatiguent l'auditeur ou l'interlocuteur. Rien de beau comme un discours ou une conversation où chaque mot est bien prononcé, où le coup de marteau de la langue est donné à chaque syllabe.

Il faut, pour arriver à ce résultat, faire des exercices de prononciation et pratiquer ce qu'en termes savants on appelle la gymnastique de l'appareil buccal.

Pour délier la langue et la rendre plus souple, nous conseillons à tout le monde de répéter souvent, en guise d'exercice, les phrases suivantes:

Thomas, ton thé t'a-t-il ôté ta toux?
Mon veau vaut vos veaux.
Didon dinait, dit-on, du dos de dix dodus dindons.

La cavale du Valaque avala l'eau du lac, et l'eau du lac lava la cavale du Valaque.

Si six scies scient six cyprès, six cent six scies scient six cent six cyprès.

Un chanteur enchanté sur le champ, en chantant des chants touchants, touchant les champs.

Il a tant plu
Qu'on ne sait plus
Dans quel pays il a plus plu;
Mais au surplus,
S'il eût moins plu,
Ça m'eût plus plu.

Un chasseur sachant chasser doit savoir chasser sans son chien.

Un pâtissier pâtissait chez un tapissier qui tapissait. Le tapissier qui tapissait dit au pâtissier qui pâtissait: — Pourquoi, pâtissier viens-tu pâtisser chez un tapissier qui tapisse? Le pâtissier qui pâtissait répondit au tapissier qui tapissait:

— Un pâtissier peut aussi bien pâtisser chez un tapissier qui tapisse, qu'un tapissier tapisser chez un pâtissier qui pâtisse.

Quand un cordier cordant veut [accorder sa corde,
Pour sa corde corder, trois cordons [il décorde.
Mais si l'un des cordons de la [corde décorde,
Le cordon décorde fait décorder [la corde.

LE CORSAIRE

Glabre, sobre, maigre, sec,
Chique aux dents ou pipe à bec,
Il courait la mer avec
Un chébec en bois de tec.
Vil turc de corde et de sac,
Riche en trucs, narguant le trac,
Barque, brick, barquette et bac,
Crac! il mettait tout à sac.

Mais un jour, droit sur un roc,
Le chébec en teck fait: toc!
Choc... les Turcs font floc en bloc.

MORALE

On pillait bac, barque et brick...
Roc! choc! toc!!! on coule à pic.
Flic, floc! Couic... Voilà le bic.
Une répétition fréquente de ces divers exercices aura tôt fait d'avoir raison des bouches molles.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Jusqu'au XIXe siècle, les préfets et les gardes des prisons anglaises, non seulement ne recevaient pas de salaire, mais payaient un certain montant pour obtenir leurs positions. Ils comptaient sur l'argent qu'ils extorquaient des prisonniers, ceux-ci payaient pour entrer en prison... et pour en sortir; ils devaient de plus acheter la nourriture, la literie, la chaleur et la lumière; on les taxait pour les jeux et pour les visiteurs qui venaient à la prison. Les plus hauts prix étaient exigés pour les sorties, sans escorte, et pour la boisson que l'on vendait sur les lieux et qui étaient souvent la cause de véridables orgies.

Le poète Chapelain, poète médiocre il est vrai, a toujours eu une assez mauvaise presse et l'on ne doit pas s'en étonner: il constituait à lui seul le jury devant décerner aux auteurs des récompenses valant leur pesant d'or. Pour un seul lauréat, combien d'ambitions déçues! La tâche de Chapelain était de dresser une liste des gratifiés et de la soumettre à Colbert. Qu'il lui soit pardonné beaucoup de mauvais vers parce que le 22 juin 1663, il proposait pour une gratification "un jeune homme, appelé Racine, en train de repolir, sur ses avis, une ode française".

Clémenceau fit, un jour, une visite à son voisin de la rue Franklin, le Père Trépard, pour solliciter de lui l'ébranchage ou l'abattage d'un arbre qui privait de lumière son cabinet de travail. Le Père Trépard fit aussitôt couper l'arbre qui gênait Clémenceau. Celui-ci vint remercier le supérieur, en ces termes: — Merci, mon Père, vous m'avez donné le jour. — Je voudrais surtout, dit le religieux, vous avoir montré le ciel.

Un magnifique rideau de verre, véritable mosaïque, est suspendu devant la scène du Théâtre National de la ville de Mexico, depuis 1911. Ce rideau représente une légende mexicaine populaire, a une surface de 280 verges carrées, se compose de près de 1,000,000 de morceaux de verre colorés et a nécessité le travail de vingt hommes, pendant 15 mois, aux studios Tiffany, à New-York. Bien qu'il pèse vingt-sept tonnes, le rideau s'abaisse et se lève en sept secondes, grâce à la pression hydraulique qui le contrôle.

C'est en anglais que Axel Munthe a écrit la première version du *Livre de San Michele*. Cette langue lui était très familière: il la parlait couramment et volontiers. Mais une raison plus péremptoire l'avait forcé à ne pas écrire en suédois. Axel Munthe avait la vue très affaiblie au moment où il avait conçu le livre. Une machine à écrire avait été construite pour lui, avec un

clavier spécial, dont il pouvait se servir sans le regarder. Or, la disposition de ce clavier était anglaise, des caractères et des signes nécessaires pour le suédois y manquaient. Munthe prit donc le parti d'écrire tout le livre en anglais. Il a depuis été traduit en dix-huit langues.

Aux Indes, chaque personne a son horoscope qu'elle consulte avant de prendre une décision plus ou moins grave. Dans ce but les familles prennent note scrupuleusement de l'heure exacte de la naissance d'un enfant. Les planètes et les étoiles sont toujours en mouvement de sorte qu'une erreur d'une minute ou deux, peut, d'après les astrologues, donner un faux horoscope et ruiner ainsi l'avenir de l'enfant. Pour se prémunir contre une telle tragédie, certaines familles retiennent les services d'un physicien, lequel, grâce à des instruments de précision, enregistre l'heure exacte de la naissance d'un enfant.

Les écrivains américains sont attirés par l'Italie; Hemingway travaille à son prochain roman dans une petite île des lagunes de Venise et Sinclair Lewis séjourne à Florence où il met la dernière main à un scénario sur la vie du révolutionnaire mexicain, Zapata.

Les épiphaniastes viennent de célébrer le premier anniversaire de la publication de leur manifeste. Ce groupe de jeunes écrivains français estimant, non sans quelque raison, que la littérature contemporaine sent

mauvais, se proposent, pour commencer, d'en ouvrir les fenêtres. Les épiphaniastes se défendent d'être des optimistes. Quoi qu'il en soit, toutes leurs formules sont autant de protestations contre ce pessimisme qu'on s'est peut-être un peu trop hâté de prêter à leur génération.

On sait que parmi les *best sellers* français figure l'*Histoire de Jésus*, de Daniel-Rops. Même constatation en Angleterre où Dorothy Sawyers, auteur de romans policiers célèbres, vient de publier un livre religieux: *The Man born to be King*, dont la vente dépasse, et de très loin, celle de ses autres ouvrages.

C'est vraiment la première guerre qui ait atteint à ce point les enfants. En Pologne, on compte 150,000 enfants blessés de guerre. En Chine, 10 millions d'enfants ont subi des dommages corporels ou psychiques du fait de la guerre. Il y a en Europe 13,000,000 d'enfants abandonnés, et dans le monde entier, 230,000,000 d'enfants sont sous-alimentés.



EN SCANDINAVIE, du 15e au 17e siècle, les ours étaient apprivoisés et servaient de gardes ou de bêtes de trait.

En fermant les yeux...

... VOUS voyez là-bas, à la campagne, votre camp qui vous attend, vous et Madame, pour la petite quinzaine de vacances. Il faut que rien n'y manque et, comme vous verrez à tout, rien n'y manquera, surtout si vous prenez la sage précaution d'apporter avec vous ou de faire suivre votre lecture préférée que vous trouvez dans nos trois magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Rien n'est aussi plaisant que le calme de la campagne pour un repos bien mérité. C'est alors que l'on retrouve bien la magie, le charme de la lecture. Et cette lecture ne saurait mieux se présenter que sous la forme de ces magazines réputés que sont

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Maintenant, vous pouvez partir en paix, et, pour rompre la monotonie du voyage, commencez immédiatement à parcourir cette lecture, car, entre nous, tous les gens que vous rencontrerez vous l'emprunteront à tour de rôle. Et puis, n'est-ce pas, à ce plaisir, vous ajoutez celui de plaire à vos hôtes? Oui, vraiment, pour un week-end à la campagne, le genre idéal de lecture, c'est le magazine, et ce genre idéal de lecture se résume et se concentre dans nos trois publications :

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Une autre suggestion opportune, c'est de s'y abonner tout simplement. De cette façon, on est assuré de n'être jamais déçu. Le coût est modique au possible : \$5.50 pour un an. Le moyen pour s'y prendre, la simplicité même : on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-contre. Nous faisons le reste.



Coupon d'abonnement aux TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.50 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux 3 magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.
 IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de

MME ERNEST BESNER
SIE MARTHE
CO VAUDREUIL QUE
28-046-C-11914